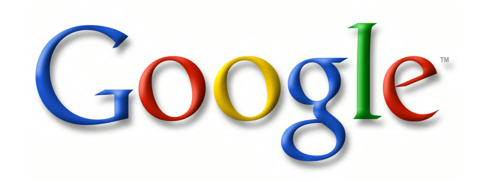
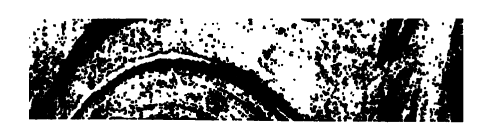
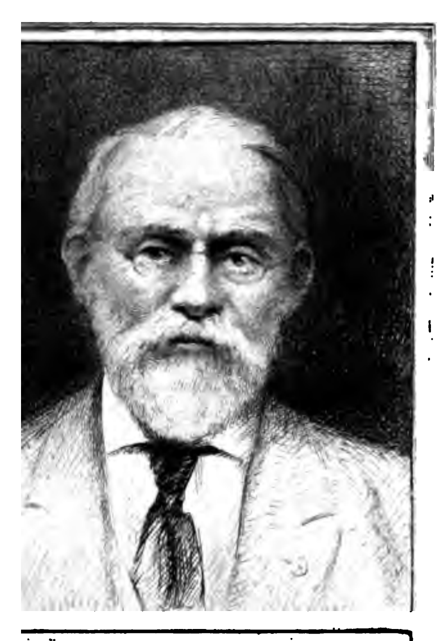
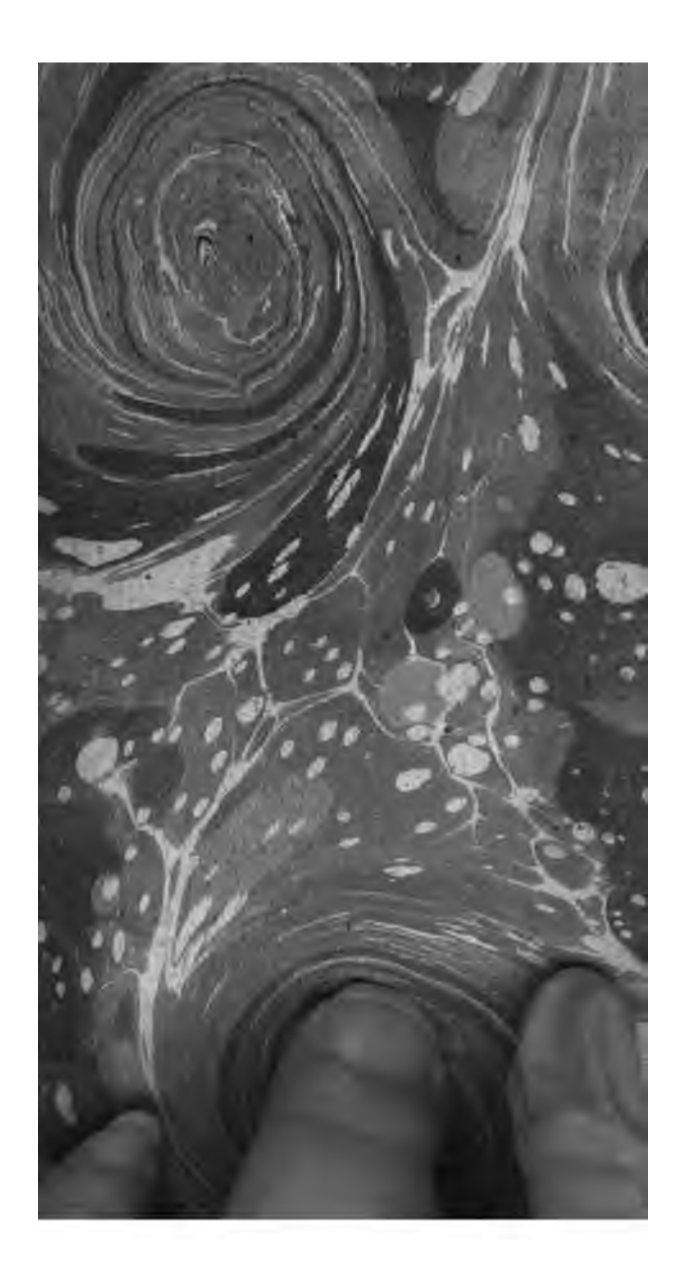


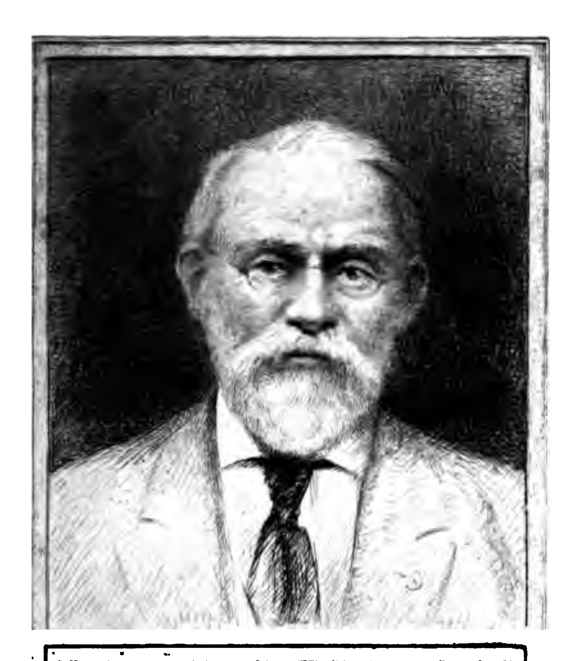


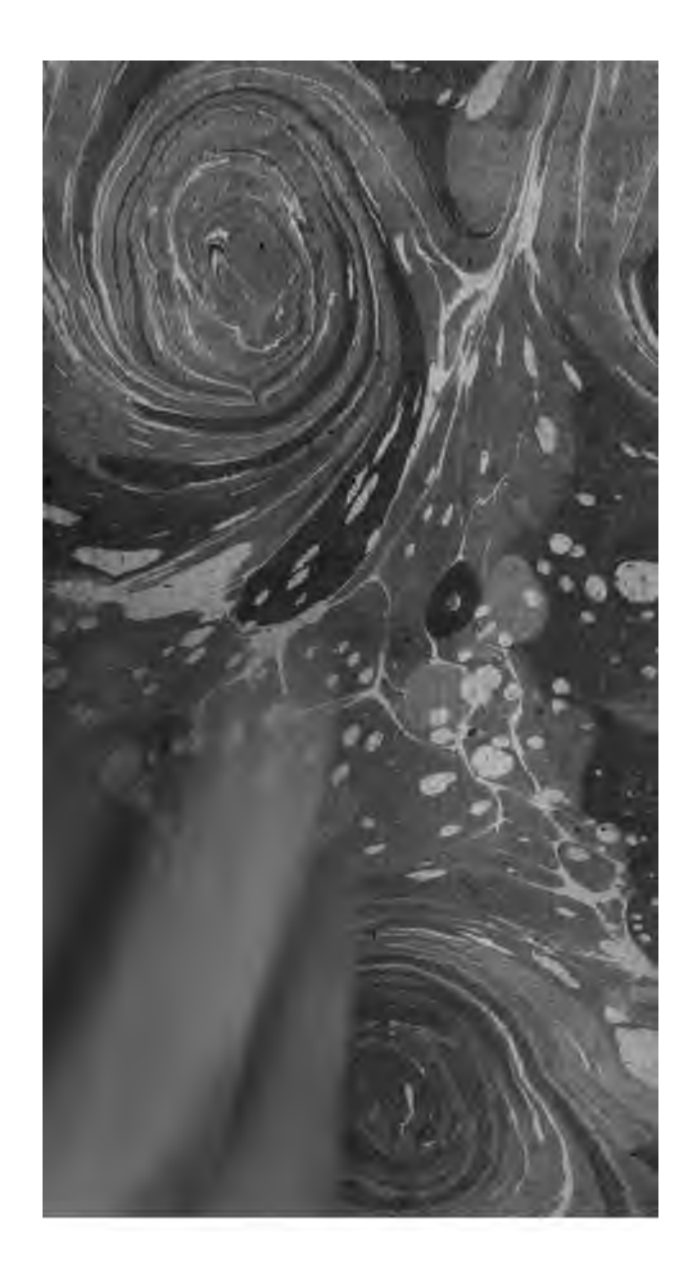












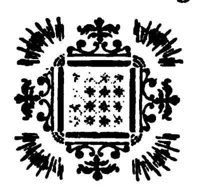
JOURNAL ÉTRANGER.

AOUT 1761.

DEDIÉ
A MONSEIGNEUR
LE DAUPHIN,

Par M. l'Abbé ARNAUD.

Quæ robora cuique,
Quis color, & quæ sit rebus natura creandis.
Virgil. Georg. II.



A PARIS,
Chez JACQUES-FRANÇOIS QUILLAU, Libraire, rue Saint Jacques, vis-à-vis le College du Plessis, en la maison de M. Cars, Graveur du Roi.

M. DCC. LXI.
Avec Approbation & Privilege du Roi

CONDITIONS.

ON souscrit A PARIS *chez* QUILLAU, *Libraire, rue S. Jacques, dans la Maison de M. Cars, vis-à-vis le College du Plessis.*

Chaque Volume du Journal sera composé de dix feuilles, & paroîtra exactement le quinze de chaque mois. Le prix de la Souscription *des douze Volumes pour l'année sera de* vingt-quatre livres. *Les Souscripteurs de Province le recevront, franc de port, pour le même prix, pourvû qu'ils ayent le soin d'affranchir leurs Lettres, & le port de l'argent.*

Chaque Volume se vendra séparément quarante-cinq sols.

CE Journal se trouve dans les Villes, chez les Libraires suivans.

Amiens, . . .	François.
Amsterdam, . . .	Rey.
Bayonne, ...	Trebosc.
Brüxelles, ...	Pierre Vasse.
Chaalons en Champagne,	Briquet.
Geneve, ...	Detournes le jeune.
La Rochelle, . . .	Chaboçeau Grand'-Maison.
Lyon, . . .	Deville.
Montpellier, . . .	Rigaud.
Nantes, ...	la veuve Va[illegible]r.
Nismes, . . .	Gaudes.
Orléans, ...	Tournay.
Provins, ...	la veuve Michelin.
Rouen, ...	Pierre Le Boucher, sous la gallerie du Palais.
Soissons, ...	la veuve Varoquier.
Strasbourg, . . .	Dulcesker.
Turin, ...	les freres Reycends & Guibert, sur le coin de la rue Neuve.



JOURNAL ÉTRANGER.

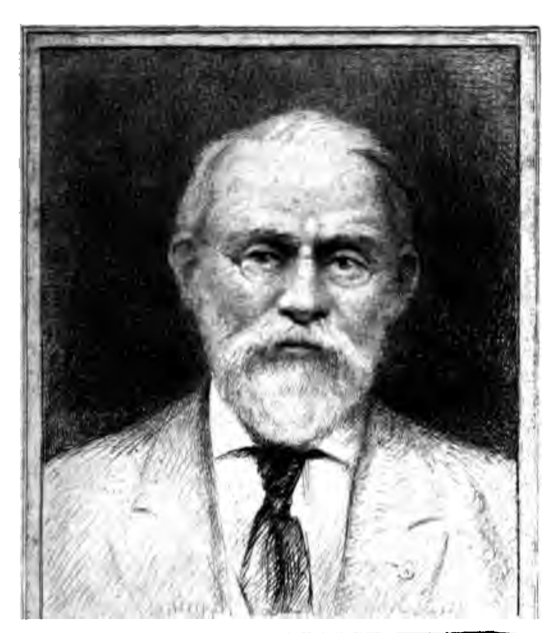
ARTICLE I.

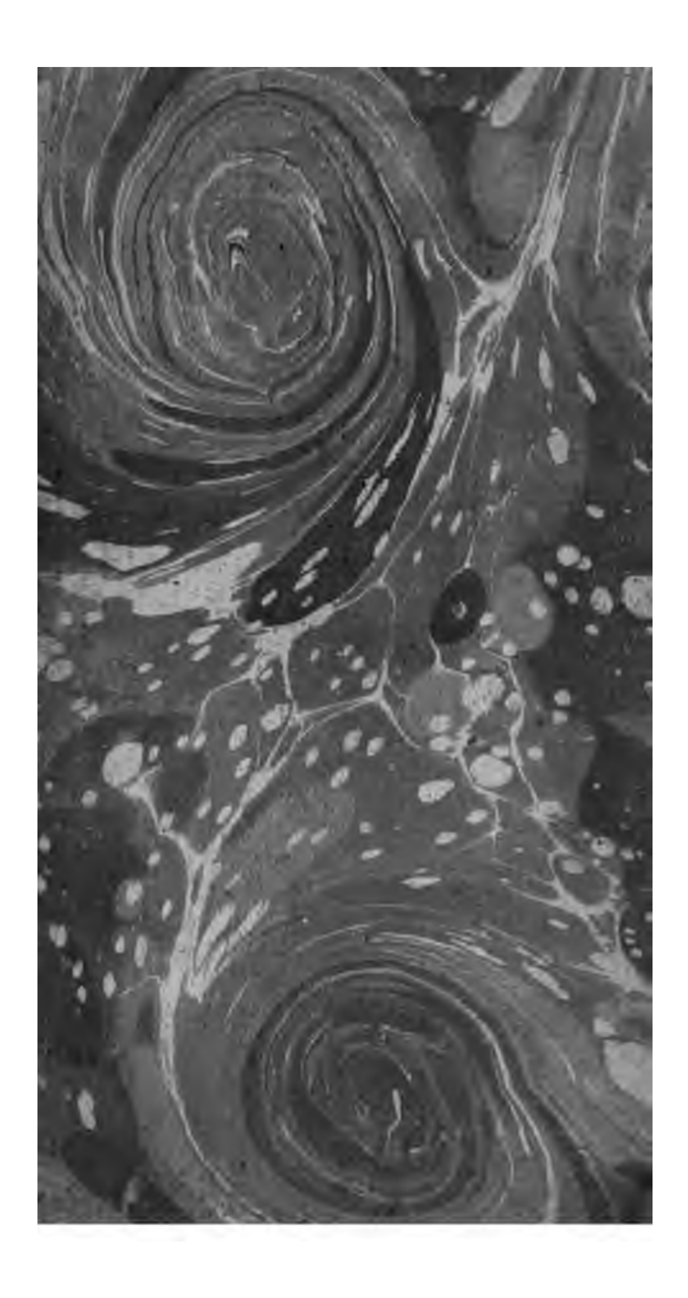
SOME acount of the rise, progress and continuance of Chivalry. By Ch. Jarvis, *Esq.*

« ESSAY sur la naissance, les progrès » & la durée de la Chevalerie. Par » *Charles Jarvis.* »

LEs siecles de la Chevalerie sont les tems héroïques de l'Europe moderne. Un mêlange bisarre de religion & de libertinage, de férocité & de galanterie, de brigandage & de générosité, caractérise en général ce fanatisme de bravoure & de gloire, qui







rus, telle qu'elle eſt rapportée par Velleius Paterculus. Varus commandoit ſur le Rhin une armée compoſée de trois Légions Romaines & de Germains alliés. Ses ennemis, qui ſavoient que ce Général étoit plus occupé à décider par les formes judiciaires les querelles qui s'élevoient dans ſon armée, qu'à y entretenir l'ordre & la diſcipline, firent le projet de l'amuſer & de l'affoiblir en ſemant la diviſion dans ſon camp, & en faiſant naître parmi les Soldats des ſujets de diſpute, dont la diſcuſſion l'occupoit tout entier. Les Germains, dit Paterculus, paroiſſoient étonnés de voir décider juridiquement toutes ces querelles qu'ils avoient coutume de terminer à la pointe de l'épée.

Dans tout le Nord, les combats ſinguliers étoient pratiqués pour différens motifs. Ils décidoient les procès, & Saxon le Grammairien nous apprend qu'ils étoient non-ſeulement en uſage parmi les perſonnes de rangs égaux, mais qu'on avoit même vu des Rois accepter le défi de leurs ſujets rébelles. Aldan, Roi de Suede, entra en lice avec Sivald, & Adding, Roi de Dannemark,

pres aux combats ; on leur permit de nommer un champion qui se battroit à leur place. Gestiblind, Roi des Goths, reçut dans sa vieillesse un défi de la part du Roi de Suede, à qui il envoya son champion. Elgon de Norwege, ayant envie d'avoir la fille de Fridlevus, envoya le fameux Starcuter pour se battre contre ses rivaux. Ces champions étoient des hommes la plus vile espece (*a*), qui souvent se laissoient corrompre, & s'avouoient vaincus, sans l'être; alors le malheureux qu'ils s'étoient engagés à défendre, & qu'ils trahissoient, étoit livré à la discrétion du vainqueur, qui l'immoloit quelquefois à son ressentiment. Mais lorsque la perfidie étoit trop évidente, le champion & son suborneur étoient flétris d'une infamie éternelle.

Saxon le Grammairien, qui écrivoit vers l'an 1200, dit que Fronto, dont nous avons déja parlé, ordonna que « toutes les querelles seroient décidées » par le combat, parce qu'il étoit plus

---

(*a*) C'étoit pour prévenir cette trahison, que la loi condamna le Champion à perdre la main, s'il étoit vaincu dans le combat.

» honorable de se disputer avec des » armes qu'avec des paroles ». Avant cette époque les Lombards, qui étoient d'extraction Germaine, mais qui s'étoient répandus en Italie depuis quelques siecles, avoient commencé à imiter les Italiens, en conservant cependant toujours un mélange sensible de leur caractere primitif. L'Archevêque Sigonius dit que Rotharis fit à Pavie un réglement, confirmé par le consentement de sa noblesse & de son armée, & portant que « tout homme » qui se trouve en possession depuis cinq » ans de quelques meubles on immeu» bles; & qui est attaqué sur la légi» timité de cette possession, peut justi» fier son titre par le duel. » Celui des combattans qui cédoit le terrein & mettoit seulement le pied hors de la ligne qui étoit marquée perdoit sa cause comme vaincu. En quelques endroits la rigueur de la loi étoit extrême; les haches & les cordes, les gibets & les échafauds étoient préparés hors du champ de bataille pour le malheureux vaincu.

La férocité des mœurs & des esprits s'adoucit cependant peu-à-peu; d'a-

bord les biens & les châteaux du vaincu appartinrent au vainqueur ; mais cet usage fut bientôt aboli, parce qu'il ne laissoit point de sûreté aux Gentilshommes dont la fortune pouvoit tenter un brigand courageux. Le cheval & les armes furent ensuite le prix de la victoire ; mais avec le tems il ne resta au plus adroit que les armes défensives dont son adversaire s'étoit servi dans le combat, & que le vainqueur faisoit suspendre dans quelques églises au-dessous des siennes ; il prenoit même la devise de son ennemi, s'il la trouvoit à son gré. Un Visconti défit autrefois un Sarrasin en champ-clos ; cette famille porte encore aujourd'hui dans ses armes une vipere tenant dans sa gueule un enfant ensanglanté ; c'étoit la devise du Sarrasin vaincu.

Dans le code Lombard, la loi avoit fixé un tarif de punitions pécuniaires pour les affronts & pour les coups. Je n'en citerai qu'un exemple. Si un homme en avoit battu un autre, & qu'il lui eût fait une contusion ou une plaie, il étoit obligé de payer trois couronnes, six pour deux contusions, &c. La sagesse de la loi veilloit avec

autant de sévérité sur l'honneur & la propriété des individus que sur leurs personnes : car l'amende étoit de six couronnes pour celui qui auroit tiré la barbe à un autre; autant contre celui qui auroit enlevé un bâton de la vigne de son voisin, ou qui auroit arraché les poils de la queue de son cheval ; on payoit trois couronnes pour avoir battu une servante & l'avoir fait avorter, & l'on n'en payoit pas moins pour avoir fait avorter une jument ou une vache ; mais si l'on frappoit un homme à la tête & qu'on lui fît une fracture, on payoit douze couronnes pour chaque coup. S'il y avoit plusieurs fractures, il falloit donner au blessé la satisfaction qu'il demandoit. La loi y étoit expresse & disoit en bon latin : *Sit contentus*. On avoit fait un catalogue tariffé de tous les membres du corps humain : on payoit tant pour une dent simple, tant pour une molaire, *&c.* Le nez étoit une partie très-délicate, & tout ce qui l'affectoit emportoit au moins vingt-quatre couronnes d'amende. La composition pour l'assassinat d'un Baron ou d'un Ecuyer étoit de neuf cens

couronnes; & par respect pour l'Eglise, l'assassinat d'un Evêque étoit racheté par la même somme. Il ne faut pas oublier de dire que dans ce tarif des injures on encouroit une amende de douze couronnes en traitant un homme de *cocu*, & que le combat étoit accordé pour justifier l'imputation.

Non-seulement les particuliers, mais des villes entieres se défioient au combat; les familles principales se chargeoient de la querelle & y engageoient leurs amis & leurs vassaux; c'étoit de petites armées qui se mettoient en campagne & qui combattoient jusqu'à l'épuisement de l'une ou de l'autre. Les conditions de la paix étoient ordinairement très-dures pour le parti des vaincus; ils étoient quelquefois obligés d'abaisser leurs tours, de murer une porte, de ne porter pendant un certain tems que des habits noirs doublés de noir, de ne point se raser la barbe pendant dix ans, *&c.*

Lors même qu'on eut aboli la barbare coutume de pendre ou de mettre en pieces le vaincu, ce malheureux restoit toujours à la discrétion du vainqueur. Le Hérault le proclamoit

à l'entrée de la lice, *coupable*, *faux & parjure*. Il étoit désarmé, & obligé de sortir à reculons du champ de bataille; son armure étoit mise en pieces sur la barriere, & désormais il ne pouvoit plus avoir commerce avec aucun Gentilhomme; mais l'usage ordinaire des vainqueurs étoit d'envoyer le vaincu à leurs maîtresses qui en disposoient à leur gré. Un Chevalier, dans un accès de piété, fit présent de son prisonnier à l'église de S. Pierre; les Chanoines de cette cathédrale lui mirent un balai entre les mains au lieu d'une lance, & il balaya leur église pendant plusieurs années avec les plus grands applaudissemens.

Le tems & le raffinement italien firent succéder des usages plus doux & plus généreux à ces procédés barbares, qui favorisoient trop l'orgueil & l'insolence. Les vainqueurs devinrent des modeles de courtoisie; quelques-uns, par pure galanterie, exigeoient de leur adversaire non qu'il se déclarât vaincu, quoique la supériorité fût évidente, mais qu'il les confessât seulement *aussi gentilshommes que lui-même*. C'est alors qu'on réduisit en *science* la

pratique du combat ſingulier, & que les formes en furent adoptées dans toute l'Europe. Un Chevalier fut appellé au combat pour des paroles comme pour des actions injurieuſes : on ſe querella non-ſeulement ſur une expreſſion, mais encore ſur le ton dont elle avoit été prononcée. Les loix militaires accordoient à celui qui étoit appellé au combat le choix des armes, du lieu & du Juge; avantage qui étoit ſouvent funeſte à l'appellant : auſſi tout homme qui avoit une querelle, faiſoit tous ſes efforts pour ſe rendre le défendant, afin de jouir de ce privilege. Comme les cas étoient ſouvent douteux, les Avocats étoient chargés de démêler les diſtinctions de la loi; mais il y avoit autant d'opinions différentes que de Docteurs en Droit. Les exceptions étoient ſi fort multipliées, & les ouvrages écrits ſur ce ſujet étoient ſi peu d'accord, que la vie des contendans étoit ſouvent plutôt terminée que la querelle. Un *démenti* étoit devenu une choſe ſi grave, qu'une perſonne prudente n'oſoit plus ſe ſervir de particules négatives, de crainte que les Caſuiſtes ne la transformaſſent en une

maniere indirecte de donner un démenti. On ne pouvoit pas dire à un homme : *vous êtes mal informé*, sans s'exposer à un duel. De-là ces formules détournées : *excusez-moi, Monsieur, pardonnez-moi*, &c. expressions qui sont encore en usage parmi le beau monde de France & d'Italie.

Quoique ces loix fussent communes à tout Gentilhomme, cependant ceux qui étoient armés Chevaliers étoient soumis à des obligations encore plus étroites. Ils faisoient serment de ne refuser aucun défi ; un Trompette leur apportoit-il un cartel ou un gantelet, ils étoient toujours prêts à monter à cheval. Si un Chevalier avoit cherché quelques excuses, ou avoit paru refuser un combat, ses éperons étoient brisés, & il étoit dégradé comme un lâche & un parjure. Si la mémoire d'un Chevalier étoit insultée après sa mort, son plus proche parent devoit embrasser sa querelle ; & si un Gentilhomme appellé en duel mouroit avant le combat, son plus proche parent étoit obligé de se présenter dans la lice & de soutenir que le Gentilhomme n'étoit pas mort de peur. Dans ces tems

si vantés, où les honnêtes gens étoient appellés au combat par ce droit divin de succession, un Spadassin vigoureux & adroit pouvoit détruire des familles entieres.

De toutes les obligations que l'honneur imposoit aux Chevaliers, celle de venger les querelles des Dames étoit la plus sacrée. On voyoit des essains de héros fourmiller dans les campagnes, comme des essains de guêpes dans les chaleurs de l'été, tous prêts à combattre pour maintenir la beauté & la chasteté de leurs Dames; & dans le moment même où un Chevalier alloit au-devant de la lance qui devoit peut-être dans un moment déchirer ses entrailles, il prononçoit dévotement une priere de recommandation à Dieu & à sa maîtresse. Comme cette pratique n'étoit pas tout-à-fait conforme aux principes de la Cour de Rome, sur l'absolution *in articulo mortis*, le Concile de Latran anathématisa tous ces braves, au grand détriment de la Chevalerie. Quelques Princes devinren difficiles & ne permirent le comb à outrance, ou *à tutto transito*, comm disoient les Italiens, que dans des c

extraordinaires; mais l'usage de combattre fut toujours en honneur. Il n'y avoit pas en Europe un seul petit Prince possédant seulement dix acres de terrein, qui, par ostentation & pour marque de sa souveraineté, n'eût son *campo franco*, ses Juges & tous les Officiers requis pour les formes; afin que la Justice ne fût pas retardée dans ses Etats, par le défaut de cette *Judicature. Le lit d'honneur étoit promptement préparé, & la mort ne tardoit pas à éteindre la lumiere & à tirer son noir rideau.* Des lettres-patentes étoient expédiées par le Secretaire qui rapportoit tous les détails du combat & ne manquoit pas d'y ajouter quelques circonstances favorables au vainqueur; & cet acte étoit signé par les Chevaliers & les Gentilshommes qui avoient assisté à la cérémonie. Les Ecclésiastiques mêmes étoient soumis à cette formalité; car Matthieu Paris nous apprend que le Légat du Pape obtint en 1176 un privilege qui dispensoit le Clergé d'assister aux combats singuliers.

Le Roi de France Philippe le Bel permit par ses constitutions en 1306, les décisions des procès par le combat;

& comme les Dames ne pouvoient pas décemment combattre en champ clos, par égard pour le beau ſexe, on leur permit les épreuves par l'eau & par le feu. Des barres de fer toutes rouges & des baquets pleins de quelque liqueur bouillante étoient placés à des diſtances inégales ſur un terrein; on couvroit les yeux de l'accuſée, qui étoit obligée de traverſer un certain eſpace; ſi elle avoit le bonheur d'échapper à ces pieges ſemés ſur ſon paſſage, ſon innocence étoit évidente; le Ciel protégeoit ouvertement la juſtice de ſa cauſe : mais malheur à elle, ſi elle mettoit le pied ſur une barre de fer ou ſi elle renverſoit un des baquets d'eau bouillante, elle n'en étoit pas quitte pour la brûlure. Emma, mere d'Edouard le Confeſſeur, ſubit cette épreuve, & marcha ſans ſe brûler au-travers de neuf barres de fer rouges. Si c'étoit un cas de ſorcellerie, crime dont on accuſoit particulierement les vieilles femmes, on jettoit la prétendue ſorciere dans une riviere ou dans un étang profond. On ſait que ſi elle ſurnageoit, le crime étoit avéré, & que ſi elle alloit au fond de l'eau, elle

étoit déclarée innocente ; de sorte que si on se retiroit de l'eau avant qu'elle fût tout-à-fait étouffée, tant mieux pour elle ; si on la retiroit noyée, elle étoit du moins justifiée & elle avoit eu le bonheur de n'être pas condamnée au feu ; ce qui étoit toujours un peu consolant pour sa famille & merveilleusement édifiant pour le peuple.

Le regne de ces usages étoit aussi celui de la superstition. Suivant ce que Saxon le Grammairien nous dit, *lib.* 1 & 4, c'étoit une croyance universelle que la Magie rendoit certaines personnes invulnérables ; qu'il y avoit des armures impénétrables à toutes les forces humaines, à moins qu'un Magicien d'une puissance supérieure ne forgeât des armes auxquelles rien ne pût résister ; qu'il y avoit des baumes souverains qui guérissoient sur le champ toutes sortes de blessures ; & qu'en conséquence de ces opinions, les combattans en entrant dans la lice, étoient obligés de faire serment qu'ils n'employeroient rien de semblable.

La Cour de Rome, qui savoit faire servir les folies des hommes à la gloire de Dieu, profita du fanatisme de la

Chevalerie, pour exciter les Princes de la Chrétienté à entreprendre la conquête du saint Sépulcre sur les Sarrasins, aussi-bien que pour établir certains Ordres militaires. Les Membres de ces Ordres étoient des especes de Spadassins religieux & si zélés que, non contens de rester chez eux & de servir leur Roi & leur pays, ils montoient à cheval toujours armés, & s'en alloient courir le monde, accompagnés d'un fidele Ecuyer, pour chercher des aventures. Le serment qu'ils prêtoient à leur installation, les obligeoit *à redresser les torts, à soulager les veuves & les orphelins, à punir les oppresseurs, &c.* & tous ces engagemens étoient pris au pied de la lettre. Les Chevaliers qui étoient d'un caractere compâtissant, s'armoient principalement pour venger les foibles & les opprimés, & ils dirigeoient leur course vers les cours & les villes les plus renommées pour les preux Chevaliers. Ils faisoient annoncer que telle Demoiselle devoit être vengée de l'affront qu'elle avoit reçu d'un amant infidele; qu'on eût à réparer le tort qu'on avoit fait à telle veuve ou à tel orphelin, *&c.* Un Che

valier d'un caractere amoureux s'offroit à soutenir que sa maîtresse surpassoit en beauté toutes les Dames de cette cour ou de cette ville. Si ces propositions trouvoient des contradicteurs, le défi étoit accepté, & le Chevalier étranger étoit traité jusqu'au jour du combat avec la plus grande distinction. D'autres Chevaliers d'une humeur plus gaie voyageoient avec une troupe de Demoiselles montées sur des palefroys, qu'ils joutoient contre les Dames de de leurs adversaires.

Les Lettres de défi étoient communément d'un style extraordinaire; je vais en transcrire quelques-unes très-authentiques, que je tirerai de l'Italien *Fausto*, Historien & Avocat de la Chevalerie.

Défi.

« Vous pouvez avoir entendu dire
» que j'avois des prétentions sur toute
» belle Demoiselle, & je suis bien in-
» formé que vous en possédez une,
» nommée *Perrine*, qu'on dit être pro-
» digieusement belle; or si vous ne me
» l'envoyez promptement, ou si vous ne
» me faites dire quand je pourrai l'en-

» voyer chercher, préparez-vous à
» combattre contre moi ».

Réponse.

« Un homme de mon rang n'eſt pas
» fait pour s'embarraſſer des préten-
» tions d'un homme tel que vous. Per-
» rine eſt belle, elle eſt à moi; j'irai
» vous combattre & je la conduirai
» dans la lice; vous gagerez deux de
» vos Demoiſelles contre ma Perrine,
» parce qu'elles ont moins de beauté
» & de mérite; & lorſque je vous
» aurai vaincu, elles la ſerviront auſſi
» long-tems qu'il lui plaira ».

Autre Défi.

« Non par jalouſie de votre gloire,
» mais par le deſir de la partager, faites-
» moi l'honneur de combattre avec
» moi, & vous obligerez votre très-
» humble ſerviteur ».

Réponſe.

« Je vous prie de me faire l'hon
» neur de venir dîner avec moi, &
» deux heures je vous ſuivrai au cham
» de bataille ».

Aut

Autre Défi.

« Si vous ne mettez pas la Brunette
» en liberté, nommez un jour, je vous
» attends en champ clos, quoique cette
» entreprise m'appartienne moins qu'à
» quelque autre Chevalier plus voisin
» de vous & qui peut être mieux in-
» formé de la violence ».

Autre Défi.

« Vous dites que votre chapeau est
» rouge, je dis qu'il est bleu; & je
» vous prouverai que l'épée qui est à
» votre côté est de plomb & que votre
» poignard est de bois ».

Les combattans menoient avec eux des seconds qui n'étoient pas faits pour se battre, mais seulement pour examiner les armes, pour écrire les protestations & pour être témoins du combat. Par un raffinement postérieur, ils se mirent de la querelle & combattirent aussi pour la cause de leur ami ou de leur maître.

Lorsque le combat singulier fut devenu une science qui avoit ses loix & ses formes, on vit naître bien des difficultés sur les motifs, les circonstan-

des & les conditions du combat. Pour laisser le tems de concilier tous les points de contestation, on accorda dix jours pour accepter le défi, vingt autres pour répondre au manifeste de son adversaire, & quarante pour convenir du lieu, du juge, &c. de sorte que quelque diligence que fît un homme d'honneur, il avoit au moins soixante-dix jours de délai pour les formes préliminaires. Gagner du tems étoit une grande affaire, & l'on y employoit toutes sortes d'artifices. Il ne sera pas inutile d'en citer un exemple. Pierre, Roi d'Aragon, fut appellé en duel par Charles, Roi de Sicile; le champ de bataille fut fixé près de Bordeaux. Charles y arriva avec le Seigneur du champ & le Juge du combat; il attendit quelques heures, il balaya le champ, selon la coutume; & après avoir accusé son adversaire de contumace, il se retira avec le Juge. Lorsque Charles fut parti, Pierre parut, s'arrêta quelque tems, balaya à son tour le champ de bataille, & accusa son adversaire de contumace, pour n'avoir pas attendu tout le tems qui avoit été convenu. L'affaire fut

rapportée devant un Conseil de personnes instruites dans les loix de la Chevalerie; Charles fut déclaré n'être point coupable de contumace, parce qu'il s'étoit retiré du champ de bataille avec le Juge. On fixa un autre jour pour le combat, Pierre refusa de paroître au rendez-vous, & en conséquence le Pape Martin le priva du royaume qui faisoit l'objet de la contestation.

Les contendans étoient quelquefois d'accord sur le jour & sur l'heure, mais ne l'étoient pas sur le lieu du combat. L'un assignoit la *Piazza grande* à Milan; l'autre nommoit le *Carbonaro* à Naples. Chacun d'eux paroissoit dans le lieu qu'il avoit choisi, couvert d'une armure brillante, faisoit caracoller son coursier dans la lice, balayoit le champ de bataille & accusoit de contumace son ennemi qui jouoit exactement la même comédie à cent lieues de là avec non moins d'appareil & d'intrépidité.

Parmi les exemples extraordinaires de combats singuliers, j'en citerai un que rapporte Froissard, Historien véridique & témoin oculaire de l'aventure. Le Chevalier Jean Caronge, vas-

ſal du Comte d'Alençon, avoit épouſé une jeune & jolie perſonne; obligé de faire un voyage par mer pour des intérêts de fortune, il laiſſa ſa femme dans ſon château, où elle ſe comporta avec beaucoup de ſageſſe. Or il arriva, dit Froiſſard, que le Diable entra dans le corps de Jacques le Gris, autre vaſſal du Comte d'Alençon, & lui inſpira la tentation perverſe de jouir de la femme du Chevalier. Des témoins dépoſerent au procès qu'à telle heure de tel jour & de tel mois il monta ſur un cheval du Comte & vint trouver cette Dame à Argenteuil, où elle réſidoit; elle le reçut comme le compagnon de ſon mari & au ſervice du même maître; elle lui fit voir la maiſon: Jacques parut deſirer de voir le dongeon; la Dame l'y mena ſans ſe faire accompagner d'aucun Domeſtique. Dès qu'ils y furent arrivés, Jacques le Gris ferma la porte, prit l Dame dans ſes bras, & comme c'éto un homme vigoureux, il vint à bo de ſatisfaire ſes deſirs. *Jacques, Ja ques*, lui dit la jeune Dame en ple rant, *vous n'avez pas bien fait; le b me ne reſtera pas ſur moi, mais il*

tombera sur vous, si mon mari revient jamais. Jacques tint peu de compte de la menace, il remonta sur son cheval & s'en retourna à toute bride. On l'avoit vu à quatre heures du matin dans le château, & à neuf heures de cette même matinée, il assista au lever du Comte, (cette particularité est essentielle à remarquer). Jean Caronge revint enfin de son voyage, & sa femme le reçut avec la plus vive tendresse. Le jour passa, la nuit vint, Jean se mit au lit; mais sa femme se mit à se promener dans la chambre, en faisant des signes de croix par intervalles, jusqu'à ce que toute la maison fût couchée. Alors elle s'approcha du bord du lit, se jetta à genoux, & conta, les larmes aux yeux, sa funeste aventure à son mari, qui ne pouvoit d'abord y ajouter foi; mais enfin persuadé par les larmes & les protestations de sa femme, il pensa aux moyens de tirer vengeance de l'insulte. Il assembla ses parens & ceux de sa femme, pour consulter sur ce qu'il avoit à faire : l'avis général fut qu'il en instruiroit le Comte d'Alençon & lui remettroit la décision de l'affaire. Le Comte fit venir

les Parties, entendit lui-même leurs raiſons; & après de longs débats, il conclut que la Dame avoit rêvé l'hiſtoire qu'elle contoit, parce qu'il étoit impoſſible qu'un homme eût couru vingt-trois lieues, eût fait ce dont on l'accuſoit, avec toutes les circonſtances que l'on rapportoit, dans l'eſpace de quatre heures & demie : ce qui étoit le ſeul intervalle de tems pendant lequel Jacques le Gris n'avoit point été apperçu dans le château. Le Comte d'Alençon défendit donc qu'on lui parlât davantage de cette affaire ; mais le Chevalier, qui étoit un homme de courage & dont l'honneur étoit délicat, ne s'en tint pas à cette déciſion, & porta l'affaire au Parlement de Paris. Ce Tribunal ordonna le combat à outrance. Le Roi, qui étoit alors à Sluys en Flandre, envoya un courrier, pour qu'on différât le jour du combat juſqu'à ſon retour, parce qu'il vouloi en être témoin. Les Ducs de Berry de Bourgogne & de Bourbon ſe rer dirent à Paris pour aſſiſter à cet int reſſant ſpectacle : on avoit choiſi po la repréſentation la place de ſainte C therine, & l'on y avoit fait dre

des échaffauds pour le Public. Les combattans parurent armés de pied-en-cap; la Dame étoit dans un char, vêtue de noir; son mari s'approcha d'elle, & dit : *Madame, sur votre récit & pour votre querelle, je viens exposer ma vie & combattre Jacques le Gris; vous savez mieux que personne si ma cause est bonne & juste. Monsieur*, répondit-elle, *vous pouvez y compter & combattre en toute assurance.* Alors le Chevalier la prit par la main, la baisa, fit le signe de la Croix & entra dans la lice.

La Dame resta en priere pendant le combat : sa situation étoit critique; car si son Chevalier étoit vaincu, il étoit condamné à être pendu, & elle à être brûlée sans miséricorde. Le champ & le soleil furent partagés entre les deux combattans, suivant la regle; ils fournirent chacun leur carriere & s'attaquerent d'abord avec la lance; mais comme ils étoient fort adroits l'un & l'autre, ils ne se firent aucun mal. Ils mirent ensuite pied à terre & combattirent avec l'épée. Le Chevalier Jean fut blessé à la cuisse : ses amis tremblerent pour lui, & sa pauvre femme étoit plus morte que vive;

mais il tomba sur son ennemi avec tant d'impétuosité & d'adresse, qu'il le renversa & lui plongea son épée dans le sein. Alors il se tourna vers les spectateurs & demanda s'il avoit bien fait son devoir ; on cria d'une voix unainme : *ouï*. Le corps de Jacques le Gris fut abandonné au Bourreau qui le pendit & le laissa exposé sur une montagne près de Paris. Le Chevalier alla se jetter aux pieds du Roi qui le complimenta sur sa bravoure, lui fit donner mille livres sur le champ, lui assigna une pension viagere de deux cens liv. & le fit Gentilhomme de sa Chambre. Jean Caronge vint ensuite vers sa femme, qu'il embrassa & avec laquelle il se rendit à la Cathédrale, pour y offrir ses actions de graces & des présens. C'est ainsi qu'une accusation aussi grave fut regardée comme prouvée ; & l'Historien qui rapporte le fait, ne fait là-dessus aucune réflexion : car il n'étoit pas permis de douter que Jacques le Gris ne fût coupable, puisqu'il avoit été vaincu.

Le combat judiciaire n'étoit nulle part plus à la mode qu'en Angleterre ; on en trouve mille exemples dans notre

histoire. Nos héros venoient combattre à Tothilfields, où les Juges des *plaids-communs* présidoient & prononçoient les sentences; mais quand la cause étoit débattue devant le Roi, le Lord grand-Connétable & le grand-Maréchal siégeoient comme Juges.

Ces fausses & absurdes notions d'honneur engendroient des inconvéniens sans nombre. L'institution primitive, quoique barbare par elle-même, se corrompit encore par l'abus. Ces Chevaliers, non contens de protéger les veuves & les orphelins, protégeoient aussi leurs serviteurs & leurs créatures contre la poursuite & la punition des loix. Enfin cette phrénésie subjugua toute l'Europe; elle devint *l'honneur* & *la loi des nations*, & elle eut pour elle non-seulement les Théologiens, mais même les Législateurs.

On vit toutes les idées d'héroïsme se modeler sur ce systême. Les Rois & les Evêques s'occuperent à écrire des Romans sur les Paladins de France, les Palmerins d'Angleterre & les Chevaliers de la Table ronde. Le sujet seul d'Amadis de Gaule fut étendu à plus de vingt volumes. Enfin l'esprit

de Chevalerie inonda la Littérature ; corrompit tous les goûts & plia à ses principes les manieres & le langage de tous les Nobles d'Italie, de France, d'Espagne & d'Angleterre.

C'est au milieu du regne de tous ces préjugés, que Cervantes entreprit de combattre ce *Géant du faux honneur*, tous ces *Monstres de faux esprit*; & son ouvrage en paroissant, les extermina pour jamais. L'illusion des siecles se dissipa, & tout l'enchantement s'évanouit comme une vapeur. Cette révolution fut si prompte & si universelle, que si on lit encore aujourd'hui des Livres de Chevalerie, il semble que ce soit pour mieux sentir toute la finesse & toutes les beautés de l'incomparable *Don Quichotte*.

Nous sommes bien éloignés d'adopter & d'approuver quelques expressions peu convenables qui ont échappé à l'Auteur, nommément à la page 29 ; ces sortes de traits, familiers aux Ecrivains Protestans, n'ont rien de dangereux pour des esprits sages.

ARTICLE II.

LETTRES sur les Sensations.

C'EST un ſpectacle bien digne de l'attention d'un Philoſophe, & tout-à-la fois bien humiliant pour la raiſon, que ce flux & reflux d'opinions, de préjugés & d'erreurs, dont l'eſprit humain a toujours été le jouet, qui l'a pouſſé d'écueils en écueils, & qui, lors même qu'il ſembloit le rapprocher du port, l'en a tout-à-coup éloigné plus que jamais. O vérité! vérité! pourquoi, deſtinés à te pourſuivre ſans ceſſe, ſommes-nous condamnés à ne pouvoir jamais t'atteindre? Mais s'il eſt dans notre nature de tendre ſans ceſſe à la recherche du vrai, ſi c'eſt-là le beſoin le plus vif & le plus profond de notre ame, quels moyens devrons-nous donc employer pour l'appaiſer du moins, s'il n'eſt pas poſſible de le remplir? Faudra-t-il ne conſulter que nos ſens, ne nous attacher qu'à l'expérience & renoncer à la réflexion pure & proprement dite?

Non, sans doute, & nous sommes fort éloignés d'adopter la façon de penser de certains Philosophes qui n'ont pour la Métaphysique que de l'indifférence & même du mépris. Le sentiment de notre propre ignorance ne doit être regardé comme la perfection même de la sagesse humaine, que lorsque nous le devons à la contemplation des principes ; & comment les connoissances qui nous viennent du dehors nous mettroient-elles en état de discerner le vrai d'avec le faux & de porter sur les choses un jugement proportionné à leur essence ? Pouvons-nous rien saisir des objets extérieurs, si ce n'est leur écorce, leurs dépouilles qu'alterent non-seulement les milieux au-travers desquels elles nous parviennent, mais encore nos sens & notre imagination ? C'est donc au fond de nous-mêmes, qu'il faut chercher la source & le centre du savoir ; il n'appartient qu'à la réflexion, à l'action de l'ame sur elle-même, sur sa nature, sur ses propres opérations, d'engendrer cette idée universelle qui seule est le principe & le germe de toutes les sciences. Mais par quelle fatalité la Métaphysique est-elle

si relevée, si importante, si nécessaire; & les Métaphysiciens, loin de nous être utiles, n'ont-ils fait que nous abuser? Notre dessein n'est pas de discuter ici les différens traités des Philosophes qui ont travaillé dans ce genre; nous voulons dire seulement que quelqu'ingénieux que soit le systême que M. Moses a suivi dans sa *Théorie des sensations*, nous n'aurions jamais entrepris de traduire en entier son ouvrage, si toutes les Lettres qui la composent ressembloient à la premiere des trois que nous allons faire connoître. Lorsque nous réclamerons toute l'attention du Lecteur & que nous voudrons exercer fortement sa pensée, ce sera sur des objets profonds & non sur des idées creuses. Du reste il faut avouer qu'il est infiniment plus difficile de porter la lumiere dans les abîmes de l'*esprit*, que d'observer des pucerons & des feuilles; ici le fil d'une expérience toujours sûre semble s'étendre dans les mains de l'Observateur; mais dans le labyrinthe de la Métaphysique, il n'est point de fil qui nous guide; ou, s'il en est un, il se resserre à chaque pas que l'on fait; & après les

plus grands écarts, après avoir sauté de précipice en précipice, on est souvent bien étonné de se retrouver au même point d'où l'on étoit parti. D'ailleurs, si l'on accuse M. Moses d'être souvent obscur & de nous présenter en général un systême sans fondement & sans solidité (reproche à l'abri duquel aucun Métaphysicien ne se trouve), par combien de vues sublimes, profondes & lumineuses, ce vice n'est-il pas racheté ? Avec quel art, ou plutôt avec quel bonheur, aux réflexions les plus abstraites il sait unir les sentimens les plus affectueux ! que d'énergie & que de pompe dans les images dont il se sert pour donner à quelques-uns de ses principes plus d'évidence & d'intérêt ! C'est à-peu-près ainsi que philosophe Platon ; c'est pour élever & pour agrandir l'ame, qu'il intéresse le cœur & qu'il enchante les sens.

LETTRE VII.

Palémon à Euphanor.

SI nous passons toute notre vie à *nous faire des représentations* & *à vou-*

loir, voici quel sera le syllogisme que les hommes se feront sans cesse tacitement :

Nous desirons ce qui est bon :
Or cet objet est bon :
Donc nous devons le desirer.

La premiere proposition convient au sage, à l'insensé, au méchant, au vertueux, à tout homme enfin & à Dieu lui-même; elle est fondée sur la nature de tout être pensant, & personne ne sauroit la révoquer en doute.

Il n'en est pas ainsi de la mineure : autant que varient les modifications de la faculté représentative, autant il y a de différence dans les jugemens que l'on porte sur la bonté d'un objet.

Je viens d'avancer que Dieu même ne peut trouver du plaisir que dans ce qui est bon, dans ce qui est parfait : presque tous les hommes ont apperçu cette vérité; mais il en est bien peu qui l'ayent fixée & qui l'ayent saisie dans toute son étendue. Eh bien, Euphanor ! je vais te la montrer dans tout son jour.

L'Etre infiniment parfait doit trouver

du plaisir dans les phénomenes fondés l'un sur l'autre, & dans lesquels éclate l'ordre le plus sage. Vérité importante qui justifie la Providence & qui couvre de honte les insensés qui osent censurer l'arrangement de cet univers! Après bien des combats opiniâtres, on a enfin remporté cet avantage sur ces hommes extravagans, qu'on les a forcé d'avouer qu'il étoit possible que cet univers fût le meilleur & le plus parfait, que peut-être on ne sauroit y entreprendre le moindre améliorissement, ni en arracher le moindre mal, sans occasionner dans le tout, suivant le cours de la nature, des maux infiniment plus grands. Mais la sagesse même de ce systême & de cet enchaînement ne sert qu'à scandaliser l'impie Créateur barbare! s'écrie-t-il, ne » pouvois-tu donc manifester ta sa» gesse qu'en faisant notre malheur? » Tu as entrelacé dans l'univers une » infinité de maux, & pourquoi? Uni» quement pour ne pas rompre ce bel » ordre, pour ne pas détruire l'ou» vrage de ta sagesse, l'enchaînement » des choses?...

Ecoutons cet insensé jusqu'au bou

« J'avoue, dit-il, que les substances
» n'ont jamais pu être créées absolu-
» ment parfaites, & j'accorde même
» que s'il a fallu qu'il y eût un en-
» chaînement de choses, celui qui
» existe est peut-être le meilleur de
» tous; mais pourquoi cet enchaîne-
» ment? Si la chose n'a dépendu que
» de Dieu (& l'on convient qu'elle
» étoit en son pouvoir), pourquoi n'a-
» t-il pas ôté par un prodige tous les
» maux de l'univers? *Il s'en seroit*
» *suivi une infinité d'autres maux.* Il
» auroit dû les prévenir par un pro-
» dige. *De plus grands biens auroient*
» *été supprimés?* Un prodige auroit pû
» les faire naître; est-il rien d'impos-
» sible à la Toute-Puissance! *L'univers*
» *auroit cessé d'être un miroir de la*
» *sagesse du Créateur?* Mauvaise dé-
» faite! & qu'importe? les créatures
» en auroient été plus heureuses ».

Mais supposé, lui répondrois-je, que tu fusses en droit d'exiger tout ce qui est possible à la Toute-Puissance, imagines-tu comment tes demandes pourroient être effectuées? Tous les maux qui peuvent frapper des créatures raisonnables, consistent dans la re-

présentation d'une imperfection (a). Ainsi Dieu auroit dû retrancher par un miracle toutes les idées d'imperfection ?

« Assûrément ».

Et s'il s'ensuit par l'état de mon corps dans l'univers (car toutes mes pensées se dirigent d'après mon corps), que dans l'instant je vienne à me représenter une imperfection, la Toute-Puissance doit donc me transporter tout-à-coup dans un état plus heureux ?

« Je n'y vois rien de contraire ».

Cet état changé n'auroit donc que faire d'être fondé dans mon état actuel ?

« Non, sans doute ».

Ne mets point de bornes à tes demandes ; & pour ôter tout moyen de justification au Créateur, dis qu'il auroit dû changer à chaque instant là

(a) Quelque singuliere que paroisse cette proposition, elle n'en est pas moins vraie. Notre corps, considéré comme corps, n'est assujetti ni aux maux physiques ni aux moraux. Ce n'est qu'en tant qu'il est lié avec l'ame, qu'il peut ressentir certaines révolutions que l'ame se représente comme des imperfections ; & de-là proviennent toutes les sensations désagréables.

constitution fragile de mon corps & l'état imparfait de mon ame. Si tu ne te restreins qu'à un certain nombre de prodiges, on pourra toujours t'opposer que, *suivant le cours de la nature, ils auroient occasionné des desordres étonnans.*

« Et pourquoi un cours de la na-» ture ? Pas un seul état n'a que faire » d'être fondé dans celui qui l'a pré-» cédé ».

O ! dis plutôt qu'à chaque instant Dieu doit tuer l'ame & le corps & les créer autrement; car toutes tes demandes aboutissent à cette absurdité. Tant que les changemens d'une chose sont liés ensemble, la chose peut se montrer sous mille formes différentes, & cependant rester toujours la même. Jette les yeux sur l'insecte & sur l'arbre, & poursuis-en toutes les métamorphoses; tu verras les différens états qu'ils éprouvent, se tenir intimément & nécessairement. Or supprime l'enchaînement de ces formes variables, demande que le germe destiné à pousser un rejetton, soit tout-à-coup par un prodige métamorphosé en papillon, car cela est possible à la Toute-Puis-

ſance. Dès-lors la plante ne ceſſe-t-elle pas ? ne devient-elle pas une nouvelle ſubſtance, & n'eſt-ce pas parce que l'état de la plante ne ſe trouve dans aucun rapport avec le papillon ?

Voici le réſultat de ta demande : pour ne pas laiſſer repréſenter d'imperfections à l'ame, il faut qu'à chaque inſtant Dieu faſſe naître de nouvelles ſubſtances & qu'il anéantiſſe les précédentes : car ce ſeroit les anéantir, que de les tranſporter dans un état qui ne ſeroit aucunement lié avec celui qui l'auroit précédé.

Mon adverſaire, fût-il le plus ſubtil & le plus opiniâtre de tous les hommes, que peut-il me répondre ? Dira-t-il qu'il vaudroit mieux ne laiſſer vivre les êtres qu'un ſeul inſtant heureux, que de les laiſſer exiſter des ſiecles entiers dans la miſere ? Mauvais ſubterfuge ! étoit-ce là le point de notre conteſtation ? Non ; puiſqu'il vouloit faire ſubſiſter les êtres tels qu'ils ſont, & qu'en ſupprimant l'enchaînement dans l'univers, il vouloit les faire ſubſiſter heureux. Demandera-t-il leur anéantiſſement ? Mais cette extravagance mérite-t-elle qu'on s'y arrête ?

En détruiſant l'enchaînement univerſel des choſes, on anéantit en même tems les facultés de tous les êtres, on anéantit les êtres mêmes. Une faculté incidente, dont les modifications ne ſont pas déterminées, ne peut rien opérer. Mais par où les facultés dans l'univers ſont-elles déterminées, ſi ce n'eſt par la connexité des choſes? Seroit-ce une volonté immédiate de Dieu qui les détermineroit? Il faudroit alors que Dieu fît tout; les créatures ne pourroient rien opérer: & que deviendroient leurs facultés? en quoi conſiſteroit leur ſubſtance?

Que dis-je! il faudroit que toutes les facultés de notre ame ceſſaſſent. Le ſouvenir, la pénétration & la faculté de conclure ne ſont fondés, pour ainſi dire, que ſur la liaiſon de nos idées, des idées paſſées avec les préſentes, & de celles-ci avec les futures. Si on ſupprime cette liaiſon, comment les premieres peuvent-elles ſubſiſter?

LETTRE VIII.

Euphanor à Palémon.

IL va enfin paroître ce jour que je

consacre depuis long-tems à célébrer l'amitié qui nous unit. Me voilà dans la solitude, assis à l'entrée de cette grotte que tu nommes ta favorite, où, pendant que toute la nature se tait, j'attends l'astre brillant qui doit lui rendre le mouvement & la vie. Avec quelle splendeur & quelle majesté il s'annonce ! que de beauté dans le contraste des objets qu'il commence à éclairer, avec ceux qui sont encore ensévelis dans les ombres de la nuit ! O si mes camarades savoient quelle volupté réjaillit ici de toutes parts sur un jeune cœur ; que le plaisir qu'ils ont à la revue qui se fait aujourd'hui, & pour laquelle ils m'ont quitté, lui paroîtroit insipide !...Mais je rends grace à leur penchant pour la guerre ; il me vaut la liberté de donner ce jour à mon cher Palémon, de le donner à moi-même.

Je n'ai pas trop des momens que leur absence me laisse, pour me recueillir & me mettre en état d'appercevoir & de sentir les pensées d'un Palémon dans toute leur étendue.

On croit communément que la solitude n'est convenable qu'à l'âge mûr & qu'elle n'est point faite pour l'a-

dente jeunesse. On se trompe; c'est sur-tout aux jeunes gens qu'il appartient de sentir la beauté; & le calme de la retraite est aussi favorable au sentiment qu'à la méditation. Ceux qui répandent cette fausse opinion n'ont jamais éprouvé que des sensations grossieres & uniquement propres à deshonorer l'humanité. Ils ont leur raison sans doute pour se dérober à tout ce qui peut les conduire à la connoissance d'eux-mêmes; ils fuyent la retraite, parce que la retraite appelle la réflexion; ils ont besoin du bruit & du tumulte pour étouffer la voix qui les rappelle à des amusemens plus nobles. Mais quel est l'âge exempt de ces sortes de reproches?

Je me trompois, Palémon, lorsque je regardois la spéculation sur la nature du plaisir comme la perturbatrice du plaisir même. Tes Lettres m'ont fait sentir mon erreur, & l'expérience est venue à l'appui de tes principes. Depuis que tes réflexions m'ont guidé sur les traces du vrai plaisir, ma sensibilité semble s'être augmentée, les beautés de cette magnifique campagne m'affectent infiniment davantage, tout se

peint à mes yeux avec des charmes que je n'avois pas encore apperçus.

Il eſt vrai que lorſque je m'étends ſur le gazon pour m'abandonner à tout ce que les objets qui m'environnent peuvent verſer en moi de volupté, l'état où je me trouve ne ſauroit s'accorder avec aucune idée diſtincte ; la multitude des repréſentations enyvre mes ſens, & toute mon ame n'eſt alors que ſentiment ; mais le ſimple aſpect de la nature n'eſt pas toujours capable de produire cet effet. Il faut alors que la méditation y ſupplée & qu'elle me procure ces inſtans voluptueux que je ne changerois point pour les plaiſirs du thrône.

Mais ſi tu crois trouver le principe de tout plaiſir ſoit dans la *perfection*, ſoit dans la *beauté*, tu me pardonneras, Palémon, de ne pouvoir penſer à ce ſujet comme toi.

Toutes les fois qu'il s'agit de ſenſations, c'eſt la jeuneſſe qu'il faut conſulter. L'âge mûr peut avoir le goût altéré tant par le long exercice des ſens que par les réflexions, par l'expérience & par la force qu'ont acquiſes les préjugés ; au lieu que chez nous le ſentiment,

ment, ce don du Ciel, eſt pur. Je te prends pour juge toi-même, rappelle-toi les années de ta propre jeuneſſe.

Lorſque tu voyois étinceler le vin dans le verre, ou que le regard charmant d'une belle attiroit ton attention, n'en deſirois-tu pas preſque toujours la jouiſſance? Tu regardois donc cette jouiſſance comme un bien. Mais pourquoi? Il n'y a dans cette volupté ni diverſité d'idées & de rapports, ni relation au but général, ni occupation, ni facilité dans l'occupation. Tu as plaiſanté plus d'une fois toi-même ſur certain Philoſophe qui prétendoit trouver de la variété & de l'unité dans les idées juſques dans le plaiſir des ſens.

C'étoit donc l'idée du plaiſir que procurent l'amour & le vin, qui t'en faiſoit regarder la jouiſſance comme un bien, comme une perfection. Mais quoi! ne viens-tu pas de nous dire que c'eſt à la perfection d'une choſe que nous devons le plaiſir que nous trouvons dans ſa repréſentation? Tu te trompes, Palémon, c'eſt au contraire parce que certains objets nous plaiſent, que nous y trouvons de la perfection.

Il y a plus: l'homme eſt ſi capri-

cieux, ſi biſarre, que ſouvent il eſt agréablement affecté par ce qui ne ſemble fait que pour lui cauſer de la triſteſſe.

Ce rocher eſcarpé, qui ſemble prêt à couvrir à chaque inſtant de ſes ruines le fleuve qui coule à ſes pieds, fait frémir lorſqu'on le regarde. Sa cime élevée & qui ſerpente dans les airs, l'écroulement dont il nous menace, nous forcent à détourner ſouvent la vue, mais un moment après nos yeux s'attachent encore ſur cet objet terrible. Cet aſpect nous épouvante, & cependant il nous plaît ; quelle eſt la ſource de ce plaiſir ſingulier ?

La nature eſt belle, répondent quelques-uns de ſes adorateurs, & ſes deſordres mêmes, ſes difformités apparentes augmentent ſes attraits. Quelle étrange idée ! à peine pardonneroit-on cette cajolerie à un jeune amoureux qui la contéroit à ſa maîtreſſe.

Pourquoi mes camarades m'ont-ils quitté aujourd'hui ? Pourquoi ſe plaiſent-ils au milieu des armes & des Guerriers ? D'où vient que l'image affreuſe des combats, les diſpoſitions à des batailles ſanglantes, le bruit & le



tumulte, & tout ce qui devroit ne leur inſpirer que l'épouvante & l'horreur, n'excite en eux que des tranſports de joie ?

Toi-même, Palémon, combien de fois n'as-tu pas contemplé, & toujours avec un nouveau plaiſir, le tableau qui ſe trouve à l'entrée du cabinet de mon pere ? C'eſt un vaiſſeau prêt à faire naufrage; les vagues écumantes ſe précipitent avec fureur ſur le bâtiment fragile, & s'efforcent de l'enſévelir dans les ondes; le travail, les mouvemens des Matelots tremblans & tout couverts de ſueur, ſont inutiles. Le navire chancele, il va ſe renverſer & s'abîmer pour jamais. Avec quelle déſolation tous ces malheureux, qui voyent devant les yeux une mort inévitable, élevent les mains vers le ciel! avec quelle douleur cette mere infortunée embraſſe pour la derniere fois ſon cher nourriſſon! Et cependant cette vue te plaiſoit, Palémon, tu la trouvois belle.....Tu admirois, il eſt vrai, la main habile qui avoit ſu ſi bien imiter la nature; mais étoit-ce là tout? Avoue, Palémon, que ſi le Peintre

t'avoit présenté un danger moins évident & accompagné de moins d'horreurs, son tableau t'eût fait moins de plaisir. Est-ce donc là la belle nature? Non; c'est la nature effrayante & terrible; & cette nature t'enchantoit; le sentiment des malheurs auxquels les hommes sont assujettis n'auroit-il pas dû plutôt te faire frémir? Comment tout cela s'accorde-t-il avec ta théorie?

Fais bien réflexion là-dessus, Palémon; car même en supposant que nous eussions sans cesse présent à l'esprit que notre crainte est purement artificielle, cette idée pourroit bien adoucir notre douleur, mais elle ne sauroit nous procurer du plaisir. Quelque consolante qu'on suppose cette idée, lorsque nous assistons à une tragédie, nous sommes constamment tristes; & cette tristesse, cette douleur a pour nous des charmes inexprimables. Le jeune homme le plus enjoué se dépouille de sa gaieté naturelle & couronne le Poëte qui possede l'art & le talent de lui arracher des larmes.



LETTRE IX.

Euphanor à Palémon.

EST-il bien vrai, Palémon, qu'il y ait des hommes qui osent censurer l'ordre & l'arrangement de l'univers, & des Philosophes qui ne craignent pas d'adopter, de soutenir & de répandre une pareille extravagance ? Non ; le reproche insolent qu'ils font à la Divinité n'est que dans leur bouche, jamais le cœur ne le leur a dicté. En effet, en supposant même qu'ils fussent en proie à tous les maux dont l'ame & le corps peuvent être affligés, pourquoi voudroient-ils redoubler les horreurs de leur situation, en ajoutant les plaintes ameres à la tristesse, le désespoir à l'inquiétude, & les chagrins dévorans à la douleur ?

Mais si, lorsque la douleur les accable, ils trouvent une espece de soulagement à se plaindre, si en murmurant ainsi contre leur Créateur, ils ont détourné pour un seul instant leur ame des maux présens & qu'ils lui ayent fait prendre des idées moins affligean-

tes, n'envions point à ces infortunés cette foible consolation ? Leurs plaintes sont des preuves de l'extrême bonté du Créateur, dont la droite nous guérit, pendant que sa gauche nous blesse..... Mais maintenant que l'orage est passé, vous voulez publier vos blasphêmes & vos imprécations; vous voulez autoriser, répandre & perpétuer la frénésie que vous avez exhalée dans un moment de fievre! Nous trouvons du plaisir, me direz-vous, à faire penser tous les hommes comme nous. Du plaisir! convenez donc que les hommes sont nés pour le plaisir; il n'y a que vous, malheureux que vous êtes, qui en trouviez dans les plaintes & dans les imprécations.

Il y a eu des hommes, il est vrai, qui se sont arraché la vie par désespoir; il en est même qui semblent s'y être déterminés bien plus par réflexion que par fureur. Je te l'avoue, Palémon, je n'ai jamais pu comprendre la possibilité de ce désespoir effréné. J'ai considéré la mort sous mille aspects différens; jamais elle ne s'est présentée à moi comme le but de nos vœux. Peut-être dois-je cet amour pour

la vie à mon tempérament. Un sang de jeunesse qui circule dans mes veines m'excite sans cesse à la gaieté & me rend précieux tous les momens que mon Créateur me dispense. La jeunesse ressemble à une belle matinée du printems. Tout est plein de mouvement, d'ame & de vie; & une personne éveillée ne se jette pas de propos délibéré dans les bras du sommeil. L'action de la nature excite les hommes à l'action; mais dès que la nuit étend son voile sombre sur notre horison & qu'elle cache à nos yeux la main agissante de la nature, on voit alors que la plûpart des hommes aspirent au repos du sommeil; la perception leur devient un fardeau insupportable; ils aiment mieux pendant quelque tems ne pas sentir qu'ils existent, que de sentir le vuide qui se communique de la nature sur l'ame, & que d'éprouver, ce qui est encore plus malheureux, les peines & les soucis qui se réveillent dans leur ame à l'approche de la nuit.

O Palémon! si ma vieillesse alloit ressembler au soir de ces infortunés,

ſi ma gaieté naturelle diſparoiſſoit avec ma jeuneſſe, s'il étoit poſſible qu'avec l'âge, les ſoucis, l'ennui & le chagrin vinſſent à s'entrelacer dans mes jours, faudroit-il en ce cas que j'aſpiraſſe après le ſommeil ? Quel conſeil me donnera la raiſon, ſi le tempérament m'abandonne ?

Et il m'abandonnera, ſans doute, moi qui certainement n'aurois pas aujourd'hui penſé ſi fort en Anglois, ſi tout-à-coup le ciel ne s'étoit couvert de nuages. Mais voilà la ſérénité qui ſe répand de nouveau ſur la contrée ; les pâturages & les prairies reprennent leur face riante, & maintenant je ris moi-même de ma mélancolie.

Qu'Eudoxe aura de joie, quand tu lui communiqueras cette partie de ma Lettre ! lui qui félicite tous les jeunes gens, dès qu'il apperçoit en eux un germe de mélancolie. Mais occupons-nous de penſées moins effrayantes.

Quelques Philoſophes ont accuſé la Religion de fournir des motifs propres à juſtifier le ſuicide. Il eſt aiſé, diſent-ils, de combattre & de vaincre l'amour de notre propre conſervation, lorſque

nous jettons les yeux ſur un avenir éternellement heureux. Cette accuſation n'eſt-elle pas abſurde ?

Il n'y a que la conviction la plus vive des vérités de la Religion & de notre propre innocence, qui puiſſe nous répondre d'une félicité pure, inaltérable, éternelle. Mais comment cette conviction peut-elle ſubſiſter avec le déſeſpoir le plus effréné ? Suivant les maximes de la Religion, rien ne peut nous frayer le chemin à cette félicité, ſi ce n'eſt la patience & la confiance en Dieu. Ceux à qui la Religion inſpire la paix & la douceur, ſeroient-ils donc plus ébranlés par les maux terreſtres que les enfans du monde ?

Ariſte ſe trouvant dernierement dans une compagnie de gens d'eſprit, voulut juſtifier le Philoſophe Anglois *Blount* qui s'étoit donné la mort, & prétendoit que rien n'étoit plus innocent que cet affreux attentat. Ses penſées que j'ai retenues, m'ont paru ſi ſingulieres, qu'il faut abſolument que je te les communique.

« Lorſqu'on n'a plus le ſentiment » de ſon exiſtence que par la douleur, » lorſque l'ame fermée au plaiſir, n'eſt

» plus ouverte qu'à la peine, la des-
» truction de soi-même ne doit être
» regardée ni comme un crime envers
» la nature, ni comme une usurpation
» des droits de la divinité. La conser-
» vation de nous-mêmes n'est pas une
» loi aussi universelle que quelques
» Philosophes pusillanimes ont voulu
» nous le faire accroire; elle est plutôt
» une suite d'une loi bien plus an-
» cienne, que le Créateur a attachée
» à notre individu : cette loi est la *re-
» cherche du bien*. Tant que nous pou-
» vons nous accommoder avec le mon-
» de, tant que nous pouvons nous en
» promettre du contentement & de la
» tranquillité, ces deux besoins n'ont
» qu'un seul & même objet. La con-
» servation de nous-mêmes acquiert
» alors son activité, & peut être re-
» gardée comme le mobile unique de
» toutes les actions humaines; mais
» lorsque nous ne pouvons jetter sans
» épouvante nos regards sur notre exis-
» tence actuelle & future, lorsque cha-
» que instant nous menace de chagrins,
» de révoltes intestines & de la haine de
» nous mêmes, l'instinct qui nous porte
» à chérir notre conservation disparoît.

» La loi primitive, *la recherche du* » *bien*, & sa compagne inséparable, *la* » *fuite d'un plus grand mal*, conservent » seules tous leurs droits. Elles nous » pressent d'abréger notre supplice, de » nous délivrer d'une misérable prison » & de quitter ce monde fâcheux.

» *La mort*, diront quelques préten» dus Philosophes, *est une destruction* » *totale ; c'est le plus grand de tous les* » *maux possibles, & doit nécessairement* » *perdre à la comparaison.* Oh non! le » mal le plus grand que nous ne sen» tons pas peut être desiré par notre » individu pensant beaucoup plus » qu'un état de perception, où le mal » l'emporte infiniment sur le bien. Un » Géometre comparera le bien dans sa » vie aux grandeurs *positives*, le mal » aux grandeurs *négatives*, & la mort » à *zero*. Si dans le mêlange du bien » & du mal, après le calcul respectif, » il reste une grandeur positive, pour » lors l'état d'existence est préférable à » la mort. S'ils s'anéantissent l'un & » l'autre, l'état est égal à zero. Reste» t-il une grandeur négative, pour» quoi feroit-on difficulté de lui pré» férer le zero?

» *La voix de l'amitié, de la patrie » & de toute la société le rappellent à » la vie.* Eh! l'amitié, la patrie, la so» ciété peuvent-elles rien attendre d'un » malheureux que rien n'affecte & qui » est enséveli dans le chagrin pour le » reste de ses jours? Il a fini de jouer » son rôle; c'est un membre mort qu'il » faut retrancher du tout. O vous, ses » amis, plaignez cet infortuné! mais » remerciez-le en même tems de ce » qu'il vous épargne le chagrin d'em» brasser un ami qui n'a plus de sen» timent que pour la douleur.

» *Mais il anticipe sur les droits de » la Divinité. Etant sujet de son Créa» teur, il ne peut pas se soustraire à » l'obéissance qu'il lui doit.* Par où Dieu » s'est-il acquis ce droit despotique? » Est-ce parce qu'il lui a donné l'exis» tence? Et c'est justement de ce pré» sent importun qu'il cherche à se dé» barrasser. Et où est la preuve que » cette action soit contraire à la vo» lonté de Dieu?

» Nous croyons tous qu'il est permis » de nous faire couper un membre, » lorsqu'il doit être tout le tems de » notre vie une source de douleurs

» infinies. Appellez-vous ce sacrifice
» une anticipation sur les droits de la
» Divinité ? Certainement non ; car
» Dieu nous a accordé la liberté de
» détourner de nous tous les maux &
» & de préférer la privation d'un mem-
» bre au sentiment constant de la dou-
» leur. Mais ce membre n'est-il pas
» une partie de l'homme, comme
» l'homme est une partie du tout » ?

Il alloit continuer, mais il étoit tems que la compagnie se séparât. Nous nous regardâmes avec un grand sérieux & nous quittâmes presque sans rien dire.

Je t'en prie, Palémon, réfléchis sur les principes de ce Philosophe, & examine-les suivant ta théorie. O que tu m'obligeras, en me découvrant tes pensées sur cette matiere intéressante ! je t'avouerai que les raisonnemens d'Ariste m'embarrassent ; d'un côté ils me paroissent manquer de justesse ; de l'autre, au contraire, le suicide ne me paroît pas si opposé à la nature de l'homme qu'on le croit ; car enfin si dans toutes les circonstances imaginables le suicide étoit criminel, si dans tous les cas possibles il étoit atroce, comment

pourroit-il sur le théâtre faire verser tant de larmes, & des larmes si délicieuses ? Un forfait ne peut exciter que l'horreur & l'indignation. La commisération (cette émotion douce, ce sentiment douloureux, mais agréable) ne nous est arrachée que par la vertu malheureuse & souffrante.

Zaïre & *Sara* obtiendroient seules notre pitié, *Orosmane* & *Mellefont* n'y auroient aucune part. Ils se sont attiré en quelque sorte notre indignation ; ils ont causé le malheur que nous pleurons dans leurs maîtresses. Mais tout-à-coup leur cœur brisé ressent mille fois les tourmens qui ne nous coûtent qu'une douleur superficielle ; ils passent au repentir, & désespérés ils se percent le sein ; ils ne sont plus : à l'instant disparoît toute l'indignation que leurs excès nous avoient inspirée, la compassion s'empare de nos ames & nous fondons en larmes. Sont-ce là les effets & les produits d'une action criminelle ?

La suite pour le volume prochain.



ARTICLE III.

OPERE inedite di Niccolo Machiavelli. *Londra*, 1760.

« ŒUVRES de *Machiavel*, publiées » pour la premiere fois. A Londres, » 1760, *in*-4°. pag. 151, sans la » préface ».

Qu'un des hommes qui esperent ajouter à leur puissance ce qu'un peuple perdra de sa liberté, ayent le despotisme dans l'esprit & dans le cœur, & qu'ils en professent ouvertement les maximes, c'est un excès naturel aux ames ambitieuses, qui semblent ne sentir le prix que des objets qui leur manquent; mais qu'un Citoyen libre, qu'une ame républicaine, qu'un génie éclairé fasse de lui-même & sans aucun intérêt personnel l'office d'Instituteur des Tyrans & qu'il instruise les ennemis de la patrie, ses propres ennemis, à forger des fers dont il sera lui-même accablé; c'est-là une de ces contradictions que le Philosophe

ne doit point admettre légerement.

Quelques Ecrivains qui sans doute n'avoient lu de Machiavel que son plus foible ouvrage & n'en avoient pas même pénétré l'esprit, ont, d'après cette seule piece, regardé comme un ennemi du patriotisme & de toutes les loix, le Secretaire zélé d'une République dont il ne cessa de défendre la liberté contre les usurpateurs. Ces Ecrivains parloient au nom & en faveur de l'humanité; il en falloit moins pour gagner la voix du peuple. Ils accusoient Machiavel d'être le partisan d'une doctrine qu'en effet il a exposée; c'en étoit assez pour entraîner les suffrages même d'une partie des Juges en état de prononcer. La mémoire de Machiavel a été condamnée d'une voix presqu'unanime, quoique du vivant de ce grand homme ses Concitoyens n'ayent cessé d'honorer sa personne, même après la publication de l'ouvrage qui fait le titre de sa condamnation.

Nous devons au Public la vérité, & la justice aux morts. Comme ils ne peuvent se défendre eux-mêmes, il faut applaudir au Philosophe qui entreprend de venger leur mémoire, en dissipant

les préjugés injustes qu'on a conçus à leur égard. Plusieurs Auteurs ont travaillé à l'apologie de Machiavel, & il nous semble que l'opinion commune doit céder au poids de leurs raisons. Nous en avons présenté sommairement une partie, en rendant compte du discours de M. Romolini sur la Satyre (*a*). L'Editeur du recueil que nous annonçons les fait valoir dans la préface avec beaucoup de chaleur. Comment, s'écrie-t-il, un Citoyen qui avoit toujours sur les levres les noms de Brutus & de Cassius, & qui toujours entouré d'une jeunesse fiere & courageuse, n'enseignoit qu'à vivre & à mourir en vrai Républicain, &c. comment un tel homme auroit-il voulu concourir à l'oppression de sa patrie qui le combloit de biens & d'honneurs ? comment eût-il prêté des armes à Laurent de Medicis, lui qui dans la conjuration de *Capponi* & de *Boscoli*, n'avoit rien oublié pour rappeller & fixer la liberté dans Florence ? Où a-t-il pris les couleurs dont il a peint la tyrannie dans ses réflexions sur la pre-

(*a*) *Voyez* le Journal d'Octobre 1760.

miere Décade de Tite-Live (*a*), si ce n'est dans une ame fiere & républicaine ? Machiavel n'a point eu dessein de former un Tyran, disent Alberic-Gentil (*b*) & Scioppius (*c*) ; il a voulu allarmer & soulever les peuples par le spectacle des produits affreux de la tyrannie. Auroit-il jamais pris pour son héros un homme aussi généralement abhorré que le Duc de Valentinois, si son intention n'eût été d'exciter la même horreur contre ceux qui auroient choisi ce monstre pour modele?

Ces nouvelles œuvres offrent encore pour sa défense de puissantes armes ; elles respirent la liberté, le patriotisme, la justice & toutes les vertus sociales. La premiere piece est un discours composé par ordre de Léon X. pour la réforme du Gouvernement de Florence. En paroissant vouloir assurer la puissance des Medicis, le Secretaire y trace le plan d'une République parfaite ; il y décrit en passant le caractere & les principes des divers Gou-

(*a*) *Voyez* le chap. 10.
(*b*) *De Legationib.* lib. 3 ; c. 9.
(*c*) *Politices.*

vernemens, & tout y porte le caractere d'une ame indépendante & fortement attachée au bien de sa patrie. Les autres pieces de ce recueil sont quarante Lettres écrites par Machiavel, au nom de la République de Florence ; elles sont toutes dictées par la douceur, par l'équité naturelle, qui dans le cœur de cet illustre Citoyen l'emporte sur la justice rigoureuse de la loi. Telles sont les vertus que l'Auteur recommande constamment aux Commissaires de la République. Son penchant à composer amicalement les différends particuliers & les dissentions civiles, son attachement pour le peuple dans l'exaction des deniers publics, son respect pour l'honnêteté, son zele pour ce qui concerne le culte divin, & sa retenue envers la Jurisdiction ecclésiastique, font bien capables de désabuser ceux qui sur la foi d'autrui ont regardé Machiavel comme un homme impie & violent, sans caractere & sans mœurs. Ses maximes sur l'inviolabilité de la foi publique, la justice, la prudence & la politique qui regnent dans les réglemens qu'il prescrit, & sur tout son style & son langage qui est celui

de la majesté même, ne sauroient être trop admirés. Ces Lettres ne sont pas susceptibles d'analyse ; nous nous arrêterons au discours.

Nerli dans ses commentaires, Nardi dans le huitieme livre de ses Histoires, & Gaddi, *de Script. non ecclesiast.* &c. avoient fait mention de ce discours. Un savant Anglois, en passant par la Toscane, en acheta le manuscrit, ainsi que celui des Lettres que l'on vient de publier. Ces morceaux précieux faisoient partie de la célebre Bibliotheque de Gaddi ; & ce n'est qu'après deux siecles & demi qu'on les a rendus publics.

Ce discours fut composé après la mort de Laurent de Medicis, qui termina sa carriere le 4 mai 1519, ne laissant d'autre postérité que Catherine, depuis Reine de France. Florence se vit alors divisée en différens partis : les uns, attachés à la liberté, vouloient qu'on relâchât les rênes du Gouvernement, pour s'éloigner davantage de la Monarchie ; les autres, amis des Medicis, tentoient de porter toute la puissance de l'Etat dans cette maison. Le Cardinal Jules, fils naturel de Ju-

lien & cousin du Pape, vint à Florence deux jours avant la mort de Laurent, & chercha à calmer les esprits, en faisant espérer que le Pape inclinant à la réforme de l'Etat, rétabliroit la liberté. Il est vraisemblable que ce fut dans ce tems-là que Léon informé des troubles qui s'étoient élevés à Florence, ordonna à Machiavel de dresser un projet de réforme. En voici la substance.

Florence a toujours varié dans son Gouvernement; cette ville n'a jamais formé ni une parfaite République ni une Principauté pure.

La réforme de *Maso degli Albizi* ne subsista que quarante ans, encore fut-elle soutenue long-tems par les guerres des Visconti qui forcerent les Florentins à demeurer unis. Elle donnoit trop aux Grands; ils n'étoient arrêtés par aucun frein; la *Seigneurie*, qui étoit mal composée & qui avoit toute l'autorité, devenoit entre les mains d'un Citoyen hardi un instrument pour opprimer l'Etat sans ressource.

Cosme pencha l'Etat vers la Principauté. Sa prudence & celle de Laurent son neveu maintinrent plus long-tems

ſon ouvrage qui avoit été appuyé de la faveur du peuple; mais il n'eſt pas poſſible de fixer un Gouvernement où pluſieurs déliberent ſur ce que l'on doit faire, & où un ſeul fait ſa volonté.

Florence voulut enſuite prendre la forme de République, mais on ne pourvut point à tout; & d'ailleurs un Gonfanonier à vie pouvoit aiſément devenir maître, s'il eût été politique & ambitieux, ou être renverſé avec tout l'Etat, s'il eût été bon & foible.

Tous ces Gouvernemens étoient défectueux, parce que le bien commun n'avoit pas été le but des Réformateurs. Ils n'avoient eu en vue que la puiſſance & la ſûreté d'un parti; ſûreté qu'il étoit impoſſible d'établir, parce que le parti mécontent étoit un inſtrument toujours prêt à ſervir les eſprits inquiets & entreprenans.

Dans l'état préſent de la République, quelques-uns voudroient rétablir le Gouvernement de Coſme. Ce Gouvernement ne put ſubſiſter, quoiqu'il fût approuvé par le Peuple; que ſeroit-ce donc aujourd'hui, que le plus grand nombre des Citoyens y eſt op-

posé ? Alors les Medicis élevés avec leurs Concitoyens, les gouvernoient avec affabilité, & s'attachoient à se concilier leur amitié. Ils sont aujourd'hui trop grands pour être aussi familiers & aussi agréables à la multitude. Il faut un Chef à Florence ; de Chef privé à Chef privé, la maison de Medicis doit sans doute l'emporter sur toutes les autres : il n'en sera pas de même, lorsqu'il s'agira d'un Chef public.

Il faut donner au Gouvernement la forme d'une vraie Principauté ou d'une vraie République ; les Etats mixtes sont moins solides. La Principauté ne peut se dissoudre qu'en descendant à la constitution républicaine ; la République n'a qu'un moyen de destruction, c'est de s'élever à la Principauté. Les autres Etats peuvent aisément devenir & républicains & monarchiques ; ils sont exposés à toutes les sortes d'altérations.

Par-tout où il y aura une grande égalité entre les Citoyens, il sera très-difficile d'introduire la Principauté ; il faudroit donc qu'à Florence on commençât par créer des Nobles qui, sous

le Prince, eussent le commandement des armées, des châteaux, &c. Un Prince ne sauroit régner par lui seul; il faut qu'il y ait entre lui & le Peuple des bras qui l'aident à porter le poids de l'Empire. Mais pourquoi entreprendre de former, malgré les plus grands obstacles, une Principauté à Florence, lorsqu'il seroit si aisé d'y établir une République ? Rejettons tout projet dont le succès exige des moyens violens & odieux.

Après ces préliminaires, Machiavel propose une forme de Gouvernement où la puissance du Pape se trouveroit d'accord avec la tranquillité & le bonheur du Peuple. Il divise Florence en trois ordres, parce qu'entre des Citoyens politiquement égaux, il regne toujours une inégalité de mérite, & qu'il faut de toute nécessité satisfaire à ceux qui, capables de faire plus & mieux que les autres, ambitionnent nécessairement une distinction quelconque. La Majesté de l'Etat doit résider dans la premiere classe, un Gonfanonier de Justice pour deux ou trois ans, & un Corps de Conseillers à vie seront les dépositaires de la *Seigneurie*

ou

ou des honneurs & des principales rênes du Gouvernement. Ainſi les Citoyens de la plus grande réputation auront le plus de part aux affaires.

On formera dans la deuxieme claſſe un Conſeil de deux cens, qui partagera l'autorité du premier Conſeil. Pour la troiſieme, qui ne ſera jamais ſatisfaite ſi l'on ne lui rend pas une portion de l'autorité & qu'on ne lui faſſe pas eſpérer de ravoir le reſte, il faudra rouvrir la ſalle du Conſeil des mille ou du moins des ſix cens qui diſtribueront les Magiſtratures, à l'exception de quelques-unes qui ſeront réſervées au Souverain Pontife durant ſa vie.

D'après ce plan politique, le Pape devoit nommer les Membres des deux premiers Conſeils, & préſider par ſes Députés aux élections & aux diſtributions du 3e. Les troupes devoient être réglées par deux de ſes Commiſſaires. Ainſi il auroit eu dans ſes mains les Armes, la Juſtice criminelle & les principaux Chefs de l'Etat. Après ſa mort, ſon autorité devoit tomber preſque toute entiere dans le lot du Peuple.

Machiavel subdivise ces divers Conseils, & il propose divers autres établissemens, tels que celui de Censeurs qui eussent inspection sur la gestion des Magistrats & sur les mœurs du Citoyen. Il exige encore que le Peuple puisse se pourvoir par voie d'appel contre les Grands, devant un Tribunal composé d'Officiers tirés des derniers ordres.

On ne pouvoit presque rien entreprendre que sous le bon plaisir du Pape : ainsi durant la vie de Léon X. l'Etat auroit formé une vraie Monarchie ; après sa mort, c'eût été une Démocratie parfaite.

« Je regarde, dit Machiavel en terminant son discours, » je regarde
» comme le plus grand honneur au-
» quel les hommes puissent arriver,
» l'honneur qui leur est volontaire-
» ment accordé par la patrie. Je crois
» que le bien le plus grand, le plus
» agréable à la Divinité, est le bien
» que l'on fait à la patrie. Ceux qui
» par leurs loix & leurs institutions
» ont concouru au bonheur des Répu-
» bliques & des Royaumes, voilà les
» mortels qui, après les Dieux, ont

» mérité & reçu l'encens du monde.
» Peu de Citoyens ont eu occasion de
» réformer les Empires ; très-peu ont
» connu l'art de réussir dans cette en-
» treprise : ainsi le nombre des utiles
» Réformateurs des Etats est très-petit.
» Mais cette gloire a paru si belle aux
» Philosophes, que n'ayant pu former
» en effet des Républiques, ils en ont
» tracé des plans dans leurs écrits, tels
» qu'Aristote, Platon & plusieurs au-
» tres, qui ont voulu montrer au
» monde que si, comme Solon & Ly-
» curgue, ils n'avoient pas fondé des
» Gouvernemens, il leur avoit man-
» qué des Peuples, & non l'art de les
» gouverner.

» Le Ciel n'a donc pas de plus beau
» présent à faire à l'homme que de le
» placer dans les circonstances où Votre
» Sainteté se trouve. Il vous fournit
» aujourd'hui, ô Saint Pere, le moyen
» d'arriver à l'immortalité, & de sur-
» passer de beaucoup la gloire de votre
» illustre pere & de tous vos ayeux. Si
» vous abandonnez Florence à sa si-
» tuation actuelle, si Votre Sainteté
» ne donne une autre forme à sa cons-
» titution politique, j'ose le prédire,

» il arrivera de deux choses l'une ; » peut-être même arriveront-elles toutes les deux ; il s'élevera tout-à-coup » un Chef séditieux qui s'appuyera » sur ses armes, ou bien un parti se » formera, qui ouvrira la Salle du » Conseil & écrasera l'autre parti ; » dans l'un ou l'autre de ces accidens, que de malheurs! que d'exils! » que de violences qui porteroient la » douleur & la mort, je ne dis pas » dans le sein tendre & compâtissant » de Votre Sainteté, mais dans celui » du plus barbare des hommes! L'unique moyen d'éviter ces horreurs ; » c'est de mettre les Ordres de la ville » en état de se soutenir par eux-mêmes ; » ils ne se soutiendront que quand » chacun aura les mains au Gouvernement, quand chacun connoîtra & » les devoirs qu'il aura à remplir & » les appuis sur lesquels il pourra se » reposer auvec confiance, quand enfin nulle classe de Citoyens n'aura » ni par ambition ni par crainte aucune espece de changement à desirer ».

ARTICLE IV.

DESCRIPTION d'une petite espece de Guêpe d'Amérique, par M. Jean Harrison *de Cambridge dans la Nouvelle-Angleterre.*

J'Apperçus environ le 8 de mai un corps suspendu au plafond de ma maison de campagne bâtie en bois; il avoit la forme d'un bouton de rose de Provence; à son extrémité il étoit percé d'un trou rond, assez large pour donner passage à des insectes que je reconnus pour une espece de guêpes plus petites que les communes, & dont ce corps étoit le nid.

Leurs jambes, au nombre de six, sont noires à l'origine, jaunes dans le milieu, rougeâtres à l'extrémité. Quelques-unes ont autour du corps six ou sept anneaux d'un jaune vif, avec quelques petits enfonçemens sur la partie supérieure; l'entre-deux des anneaux est de couleur de jai brillant; la tête jaune & garnie de deux cornes.

La construction du nid de ces in-

sectes étoit assez singuliere : la partie supérieure, attachée au plafond, consistoit en plusieurs enveloppes rondes qui laissoient entre elles un intervalle d'environ un huitieme de pouce. Ce vuide avoit été sans doute ménagé pour les cellules où ils déposent leurs œufs.

La maniere dont ils travaillent mérite aussi d'être remarquée : j'ai été à portée d'en observer les plus petites circonstances, leur ouvrage étant presque tout extérieur ; à beaucoup d'assiduité ils joignent plus d'industrie & d'habileté que n'en font paroître les abeilles.

Malgré tous mes efforts, je n'ai jamais pu découvrir la nature de la matiere qu'ils mettent en œuvre ; je sais seulement que ces insectes portent entre leurs jambes de devant des petites boules de couleur cendrée, à-peu-près de la grosseur de la graine de rave.

Quand ils ont travaillé environ une demi-minute à l'intérieur d'une enveloppe, ils s'occupent à l'élargir extérieurement : & cela en prenant avec la bouche qui s'ouvre transversalement au corps, la pâte qu'ils tiennent entre

les jambes; & s'attachant au bord de l'enveloppe, ils continuent leur ouvrage en reculant & avec beaucoup d'adresse. Lorsqu'il y a un pouce d'ouvrage de fait en longueur, ils l'étendent & le polissent avec leurs cornes. C'est ainsi que se passent deux minutes; il est rare qu'ils employent plus de cinq jours à finir une enveloppe.

Ces guêpes peuvent être au nombre de vingt à trente; elles ne sont point malfaisantes, & sont si fort attachées à leur ouvrage, que la présence de plusieurs personnes ne les en détourne point. Leur nid a actuellement cinq pouces de diametre, & environ quatre de haut.

Le 16 août elles cesserent leur travail ordinaire, après avoir achevé quinze enveloppes & en avoir commencé trois autres. Une ou deux cependant persévérerent jusqu'au 26, qu'elles discontinuerent aussi. Depuis lors, pendant une quinzaine de jours, je n'en vis qu'une ou deux allant & venant chaque jour.

Je vis aussi dans le même tems sortir de ce nid deux insectes dont la grosseur me frappa, ayant au moins

un tiers de plus que les autres ; c'étoient sans doute les Reines destinées à perpétuer leur race. Oisives, comme celles des abeilles, car elles ne s'occupoient qu'à se faire voir à l'entrée du nid & à rentrer dans leur demeure, elles en ont sans doute les fonctions. Passé le 6 ou le 7 de septembre, je n'en vis plus.

Comme cette espece de guêpes est nouvelle pour moi & pour plus de 500 personnes éclairées de notre Université à qui je les ai fait voir, je ne puis rien dire de certain sur leurs progrès à venir. Comme elles ont un grand rapport avec les frelons dans la construction de leurs nids & l'art de les suspendre, il se peut qu'elles périront de même qu'eux cet hyver, à l'exception de leurs Reines, & que chacune de celles-ci fondera au printems une nouvelle colonie. Les guêpes ordinaires subissent la même loi : leurs mâles meurent aux approches de l'hyver, & il ne leur survit qu'un petit nombre de femelles. Cette différence entre le sort de ces insectes dangereux & celui des abeilles si utiles, est assûrément bien digne d'admiration.

ARTICLE V.

DE Solis ac Lunæ defectibus, Libri V. P. Rogeri-Josephi Boscovich, &c.

« DES Eclypses du Soleil & de la
» Lune, Poëme par le R. P. *Roger-*
» *Joseph Boscovich*, de la Comp.
» de Jesus. Lond. 1760, *in*-4°. »

Second Extrait.

LE Pere Boscovich commence dans le quatrieme Livre de son Poëme, l'exposition & l'examen des différentes circonstances qui accompagnent les éclypses de Lune : telles sont la pâleur qui précede l'ombre proprement dite ; la lumiere obscure dont la Lune paroît souvent éclairée, quoique tout-à-fait plongée dans l'ombre de la terre ; enfin la couleur rougeâtre de cette lumiere.

Le premier de ces phénomenes est, comme tout le monde sait, l'effet de la pénombre ; c'est pourquoi nous ne suivrons pas le Pere Boscovich dans les détails où il entrre à cette occasion, & qui sont contenus dans les trois cens

D v

premiers vers de ce Livre : nous nous réſerverons par-là plus d'étendue pour le ſuivre dans l'explication des autres phénomenes ; ce que nous faiſons avec d'autant plus de plaiſir qu'il ne nous paroît pas qu'aucun Phyſicien les ait examinés avec l'attention qu'ils méritoient.

Si la Terre n'étoit pas environnée d'une athmoſphere qui réfracte la lumiere, le cone d'ombre qu'elle projette s'étendroit à cent onze diametres terreſtres, & cette ombre ne ſeroit éclairée d'aucun rayon, enſorte que les corps qui y ſeroient plongés échapperoient abſolument à notre vue ; mais l'athmoſphere de la Terre change beaucoup les dimenſions de ce cone d'ombre proprement dite. On trouve, par un calcul facile, que le rayon ſolaire qui a effleuré la ſuperficie de la Terre & qui a éprouvé deux réfractions, l'une en entrant dans l'athmoſphere, l'autre en ſortant, va rencontrer la ligne tirée par les centres de la Terre & du Soleil, à la diſtance ſeulement de vingt-deux diametres terreſtres. Ainſi le cone qui renferme l'ombre exempte de toute lumiere, ne s'étend

qu'à vingt-deux diametres de la Terre. Or la Lune n'est éloignée de notre globe que d'environ trente de ces diametres : par conséquent l'ombre qu'elle traverse dans ses éclipses n'est jamais une ombre parfaite, une ombre parfaitement exempte de tout mêlange de lumiere. Cette ombre est néanmoins assez forte pour nous faire perdre la Lune presqu'entierement de vue ; car le P. Boscovich démontre qu'aux environs du lieu traversé par la Lune dans ses éclipses, les rayons solaires, indépendamment de ce qui s'en perd en traversant l'athmosphere, sont répandus dans un espace cent fois plus grand qu'ils ne le seroient, s'ils étoient arrivés sans réfraction.

Afin d'expliquer tous les phénomenes des éclipses de Lune, il faut se représenter deux cones appuyés sur un grand cercle de la Terre, qui est la limite de l'illumination du Soleil. Le premier est formé par les rayons solaires, qui passent assez loin de la Terre pour n'éprouver aucune réfraction sensible ; il a son sommet éloigné du centre de la Terre d'environ cent onze diametres. L'autre est formé par les

rayons rompus qui ont effleuré la surface de la Terre & qui ont éprouvé une double réfraction, l'une en entrant, l'autre en sortant de l'athmosphere, & il renferme l'ombre parfaite. Tout l'espace contenu entre les deux cones reçoit quelque peu de lumiere rompue, laquelle y est distribuée fort inégalement. En effet, si l'on conçoit la surface du cone intérieur prolongée jusqu'à celle de l'extérieur, on verra facilement qu'il aura, du côté du sommet de ce dernier, un espace en forme de double cone, dont chaque point sera éclairé de deux côtés; mais l'espace contenu entre les deux cones & la prolongation de l'intérieur, ne recevra des rayons que d'un côté, & par conséquent renfermera une ombre deux fois aussi forte. Or la ligne que la Lune décrit dans une éclipse centrale, traverse le cone extérieur audessus du sommet de l'intérieur & audessous de l'endroit où le premier est rencontré par la surface prolongée du dernier : ainsi au commencement d'une éclipse totale, la Lune traverse d'abord une ombre assez épaisse; ensuite lorsqu'elle entre dans l'espace supé-

rieur, l'ombre, au lieu d'augmenter, est beaucoup moins noire; enfin lorsque la fin de l'éclipse approche, cette ombre s'épaissit de nouveau.

Il étoit sans doute bien difficile de rendre tous ces détails en vers, & d'une maniere intelligible. C'est cependant ce que fait le Pere Boscovich avec le plus grand succès; ses vers peignent à l'imagination la figure qui représente toutes ces choses. Voici le commencement de ce long morceau.

In primis teretes & acutâ cuspide conos
Contemplare Duos : gremio concluditur alter
Alterius, geminosque apices atque intima terræ
Viscera pervadens idem secat axis utrumque.
Telluris circum convadit flexile dorsum
interior, densâ & penitùs nigrescit ab umbrâ.
Luce carens : summi exterior legit aëris oras
Et non inflexos Phœbeæ lampadis ignes
Distinet. At spatium teretes quod clauditur inter
Conorum facies, jubar excipit aëre flexum;
Temperat & tristes tenui splendore tenebras.
Non tamen & partes æquè se lumen in omnes
Diffundit, &c.

Après cette discussion physique, l'Auteur se livre à quelques digressions relatives à son entreprise de la mesure d'un degré du méridien. A cette occasion il fait l'éloge du feu Pape Benoît XIV. sous les auspices duquel il a exécuté cette opération, celui du Cardinal Valenti qui en fut le promoteur, & il paye au Pere Maire, son compagnon de travaux, le juste tribut de louanges dûes à ses talens. L'éloge du Card. Valenti amene celui de Raguse, dont la famille de ce Prélat est originaire, & qui est la patrie de l'Auteur & de M. l'Abbé Stay. On trouve ici une note curieuse, dans laquelle le Pere Boscovich nous informe du mérite littéraire de cette ville, laquelle a produit plusieurs hommes illustres en divers genres. C'est une anecdote très-digne d'être remarquée ici, savoir, que la ville de Raguse possede deux Poëmes épiques en esclavon, l'un intitulé *la Christiade*, & l'autre *l'Osmaniade*. Nous remarquerons encore que ce goût pour la Poésie, que les études les plus abstraites n'ont pu éteindre dans le Pere Boscovich, est comme naturel dans sa

famille. Il parle d'un frere mort à l'âge de vingt-deux ans, qui avoit traduit en vers esclavons plusieurs morceaux d'Ovide & diverses Comédies de Moliere. On a imprimé il y a quelques années des Poésies esclavones d'une sœur de l'Auteur, qui ont eu l'approbation des gens de Lettres du pays. Enfin un autre frere du P. Boscovich, aussi Jésuite, a fait imprimer des Elégies latines, dont le mérite leur a valu plusieurs fois l'honneur de la presse.

La déscription de l'inondation du Tibre, qui faillit à faire périr le Pere Boscovich & le Pere Maire pendant qu'ils étoient occupés à des opérations astronomiques & géographiques, termine agréablement ce Livre. L'Auteur feint que la nature indignée de se voir arracher un de ses secrets, mit tout en œuvre pour s'en venger. Le Tibre lui-même entra dans la conspiration; & pendant que les deux Astronomes travailloient vers son embouchure, il lâcha tout-à-coup toutes ses eaux qui, secondées de celles de la mer que poussoit un vent impétueux du Midi, couvrirent bientôt toute la plaine & assié-

gerent nos deux Savans dans une ; son dont ils furent obligés de ga l'étage supérieur. La peinture pat que de l'état d'une foule de mal reux livrés pendant plusieurs jour horreurs de la faim & de la cr d'être submergés, figure ici très- & nous rappelle deux morceaux bres, celui de la peste d'Athenes lequel Lucrece finit son Poëme, & lui du tremblement de terre de guse, qui termine aussi un des L de la *Philosophie moderne* de M. l'A Stay.

LIVRE V. Il est question dar Livre d'expliquer quelle est la c de la couleur rouge dont la Lune roît quelquefois teinte dans ses é ses ? Ce phénomene dépend d'une priété de la lumiere découverte Newton : ce qui engage le Pere l cóvich à traiter la théorie des coul Il en prend occasion d'adresser au losophe Anglois une magnifique in cation, dans laquelle il décrit la part des découvertes dûes à cet imm tel génie. Après avoir dit qu'il n' plorera ni Apollon ni le chœur



Muſes, il continue en ces termes :

\- - - - *grande*
Tu decus angligenum atque humanæ gloria gentis,
Tu majus mihi numen eris, &c.
Tu vacuas noſti primus quâ lege per auras
Attracta arcano ſe fœdere ſydera ducant
Inflectântque viam, mediumque immobile circum
Æternos renovent gyros (a) : per inane cometæ
Quò fugiant longo donec poſt tempore triſtem
Reſtituant terris vultum crineſque cruentos (b).
Noſti etiam cœli cùm parte feruntur eâdem ;
Jupiter & multo genitor jam tardus ab ævo
Cur turbent motuſque ſuos (c) comitumque catervas.
Non illi irarum memores ; ſed amore novato
Quò rursùm amplexus, rursùm oſcula mutua poſcant (d),

(*a*) L'attraction &
(*b*) La théorie des cometes.
(*c*) Les perturbations que Jupiter & Saturne ſe cauſent mutuellement dans leurs conjonctions : effets de leur attraction mutuelle.
(*d*) Ceci fait alluſion à l'inimitié fabuleuſe

Fata vetant conferre globos, jubet ire per auras
Impetus, & rursùm oppositas discedere ad oras,
Dum se iterùm juncti quatuor post lustra revisant,
Nequidquam incertos dubiis erroribus orbes
Implicuit, curasque diù delusit inanes
Cynthia (a); tù retegis, tu certis legibus arctas
Quid memorem alternos motus, quibus alta tumenti
Objicibus ruptis consurgunt æquora fluctu;
Tum redeunt retrò rursùmque in se ipsa residunt (b),
Quid pressam terræ formam, circùm undique dorso

---

de Jupiter & de Saturne; mais suivant la Physique moderne, ce n'est point la haine ou la répulsion qui cause les perturbations de ces planetes, c'est une attraction mutuelle que l'Auteur compare ingénieusement à l'amour ou à une réconciliation des deux Divinités.

(a) Les irrégularités de la Lune, expliquées & assujetties au calcul.

(b) La cause du flux & du reflux de la mer.

Quæ tumet in medio atque polo subsidit utroque (a),
Diversis diversa locis quid pondera (b), vel quid
Vim cuncta Eoas urgentem sydera in oras
Annuaque imbriferi celerantem exordia veris (c).

Le Pere Boscovich présente de la même maniere le tableau des principales découvertes que l'Optique doit à Newton : ce qui prépare à l'exposition détaillée dans laquelle il va entrer, & dont nous présenterons l'ensemble & quelques morceaux détachés.

Personne n'ignore aujourd'hui qu'un trait de lumiere blanche, quelque délié qu'il soit, est composé d'une infinité de filets qui ont tous la même direction, tant qu'ils sont dans le même milieu ; mais sitôt que ce trait tombe obliquement sur un milieu de différente densité, tous ces filets éprouvent des réfractions différentes : de paralleles qu'ils

(a) La forme applatie de la Terre.

(b) L'inégalité de pesanteur dans les différentes latitudes.

(c) La précession des équinoxes.

étoient, ils deviennent inclinés les uns aux autres; enſorte qu'à une diſtance ſuffiſante ils ſont ſéparés, & chacun excite la ſenſation d'une couleur différente : de-là les couleurs de l'image formée par le Priſme. Le Pere Boſcovich les décrit ainſi :

Quæ minùs à recto diſcedunt tramite fila,
His rubeus color eſt (a), quali cùm prima ſereno
Urget equos Aurora die, Solemque ſequentem
Nunciat, aut quali ſe celſa papavera jactant,
Sanguineuſque ardet venis turgentibus humor.
Proximus huic fulvo nomen qui duxit ab auro (b),
Immitis color; heu quantis mortalia corda
Exagitat curis amens, quæ dira per orbem
Bella movet, turpeſque dolos atque impia furta.
Ponè ſubit (c) feſſis ſolamen dulce colonis;
Qui falcem vocat & maturas Flavus ariſtas
Oſtentat latè campis, finemque laborum.
Infert ſe medium Viridis (d), quo vere novato

(a) Le rouge, qui eſt le moins réfrangible.
(b) L'orangé.
(c) Le jaune.
(d) Le verd.

Luxuriat Natura & frondes montibus altis
Et teneras pratis herbas convertit apricis.
Insequitur viridem vasti per cærula ponti
Qui placido regnat fluctu (a), &c.
Vel quem cùm nullæ texerunt aëra nubes
Suscipiens cœlo saturum miraris in alto.
Cæruleo vultum assimilis subit ilicet alter
Ponè sequens, olli Tellus dedit Indica nomen (b).
Postremus violæ qui tristia lumina nigræ
Lumina sordentesque artus confundit, & inde
Nomen habet. Fusco sordescit turbidus ore
Ille quidem noctemque refert tenebrasque nigrantes,
Ac demum in cæcam paulatim desinit umbram;
Atque hos adveniunt, cùm dissociata colores
Fila ferunt, quæ si rursùm simul omnia in unum
Conveniant, rursùm candens tibi nascitur albor, &c.

Ne croyez pas, continue le P. Boscovich, que ce soient-là les vaines fictions d'une imagination ingénieuse; il fut un tems où chacun, dans la nuit

(a) Le bleu.
(b) L'indigo.

profonde où l'on étoit plongé, penſoit pouvoir par la ſeule force de ſon eſprit, dévoiler les ſecrets de la nature; mais il en eſt autrement aujourd'hui. De toutes parts les hypotheſes ſont exilées, quelque ingénieuſes qu'elles ſoient. C'eſt la nature même que nous ſuivons. Attentifs aux phénomenes qu'elle offre chaque jour, nous les examinons, nous les combinons; nous faiſons plus, à l'aide de mille inſtrumens nous la conſultons, & par le fer & le feu nous la forçons à nous révéler ſes myſteres.

Notre Philoſophe Poëte décrit enſuite fort heureuſement l'expérience du Priſme avec tous ſes détails, les précautions qu'il faut prendre pour réuſſir, & la néceſſité du procédé indiqué par Newton, pour que chaque couleur ſoit exempte de mêlange avec les autres. Le réſultat de l'expérience eſt énoncé dans ces vers :

Hic age jam, tenuique acie pertunde papyrum,
Ut liceat quoſcumque velis, tranſmittere fucos,
Sive rubeſcentes malis, virideſve, vel atram
Languentes triſti violam qui lumine tingunt.

Hos iterùm atque iterùm triquatris intercipe vitris,
Mille viis agitans versâ, partesque per omnes
Contorque inflectens, numquam se distrahet unus
In plures color aut læso mutabitur ore.
Attactu viridis fuci viridantia cernes
Cana ligustra, rosas ac purpureos hyacinthos;
Igne novas frondes rubeo, violasque nigrantes
Liliaque aspicies ardescere, &c. &c.
Quòd si plura simul diversæ stamina formæ
Trajicias tenuis per plura foramina chartæ,
Lentè aliâ rursùm conjungere, compositosque
Quotlibet è puris dabitur spectare colores.

Ces principes sur la différente réfrangibilité des couleurs étant établis, on peut déja assigner l'une des causes de la rougeur de la Lune dans ses éclipses. Il est bien vrai que dans l'endroit où la Lune traverse le cone terrestre, il y a de toutes les couleurs mêlées ensemble; mais les rayons rouges étant ceux qui éprouvent la moindre réfraction, ce sont aussi ceux qui sont le moins dispersés: ainsi la couleur rouge

doit dominer dans la lumiere qui éclaire alors la Lune.

On doit au reste remarquer que ce n'est pas là la cause principale du phénomene dont il s'agit ici; il dépend sur-tout d'une autre propriété de la lumiere démontrée par Newton. Ce Philosophe a trouvé par ses expériences qu'une particule quelconque de lumiere dans toute l'étendue de sa course à-travers un milieu uniforme, est douée d'une disposition qui fait qu'elle est alternativement plus propre à pénétrer dans un milieu de différente densité, ou à en être réfléchie; ensorte que si cette particule de lumiere arrive à la surface qui sépare les deux milieux, pendant qu'elle a la premiere de ces dispositions, elle y pénétrera plus facilement; & au contraire, si elle est douée dans ce moment de la seconde, elle se réfléchira plus facilement. Les mêmes expériences qui ont appris au Philosophe Anglois cette étonnante propriété de la lumiere, montrent aussi que ces dispositions reviennent alternativement après des tems égaux ou des intervalles égaux de chemin; que ces tems ou ces intervalles

intervalles ſont plus grands pour les rayons moins réfrangibles, comme les rouges, que pour les autres; que ces mêmes tems ou ces intervalles ſont plus grands pour le même rayon, dans les milieux les plus denſes ou les plus réfringens; enfin qu'ils ſont plus grands lorſque le rayon tombe ſous une plus grande inclinaiſon.

L'expoſition de cette belle théorie occupe le Pere Boſcovich dans la plus grande partie de ce Livre. Malgré la contrainte de la verſification, il entre dans tous les détails des expériences qui ont dévoilé à Newton ce ſecret de la nature, & il en déduit les conſéquences nombreuſes qui en découlent, relativement à l'explication des couleurs tant réelles que permanentes, &c. Ce morceau eſt enfin un précis de l'Optique de Newton, lequel ne peut manquer de faire beaucoup de plaiſir à ceux qui réuniſſent à quelque goût pour la Poëſie latine, des connoiſſances ſuffiſantes de Phyſique. Revenons maintenant à l'explication du phénomene de la rougeur de la Lune dans ſes éclipſes.

Pour rendre une raiſon complette

de ce phénomene, il faut encore considérer la nature de l'athmoſphere que traverſent les rayons qui parviennent à la Lune. Cette athmoſphere eſt un fluide toujours chargé de vapeurs plus ou moins atténuées. Lorſqu'elles le ſont le moins, ces vapeurs réfléchiſſent toutes les eſpeces de couleurs, comme font les lames d'une certaine épaiſſeur, ſuivant les expériences de Newton; alors l'athmoſphere perd ſa tranſparence; & les rayons de toutes les couleurs, réfléchis dans tous les ſens, produiſent cette lumiere blanchâtre qui éclaire tous les objets dans un tems chargé de nuages. Lorſqu'enſuite les molécules de vapeurs ſont devenues aſſez petites pour permettre le paſſage à la lumiere, les premiers qui traverſent ces molécules ſont les rayons rouges, les autres étant encore réfléchis pour la plûpart. Ces molécules continuant à s'atténuer, les rayons orangés paſſent librement, & après eux les jaunes, les verds, les bleux, &c. ſucceſſivement, juſqu'à ce que les vapeurs ayant acquis le dernier degré de ténuité, l'athmoſphere ait repris toute ſa tranſparence.

Mais il n'arrive jamais que les va-

peurs qui nagent sans cesse dans l'air, parviennent à ce degré de ténuité nécessaire pour donner un libre passage à tous les rayons de la lumiere. Le plus souvent elles ont une grosseur moyenne entre celle qui intercepte entierement ces rayons, & celle qui les transmet tous. Par conséquent entre les rayons qui parviendront à nos yeux après avoir traversé un grand nombre de molécules de vapeurs, ce seront les rouges qui se trouveront en plus grand nombre, & la lumiere directe sera rougeâtre. Au contraire, parmi les rayons réfléchis par les petites molécules de vapeur, les bleus domineront; & la couleur du ciel, laquelle résulte de la réflection de la lumiere par ces petites molécules de vapeur, sera bleue.

On reconnoîtra d'une maniere sensible la vérité de ce qu'on vient de dire, si l'on considere ce qui arrive à un seul globule de vapeurs; car si ce globule est d'un diametre égal à un des intervalles de facile réflection qui conviennent aux rayons rouges, il réfléchira, comme il résulte des expériences de Newton, la plûpart des rayons rouges qui passeront près de son

centre, & il tranſmettra au-delà les rayons violets, dont les intervalles de facile réflection ſont preſque de moitié moindres que ceux des rayons rouges; mais les rayons violets qui auront paſſé à une diſtance du centre, où l'épaiſſeur du globule eſt preſque de moitié moindre, ſeront réfléchis, pendant que les rouges ſeront tranſmis; & il eſt aiſé de voir qu'en total le nombre des rayons rouges tranſmis ſurpaſſera celui des rayons violets. Qu'on ſuppoſe actuellement un globule égal à un des intervalles qui réfléchiſſent le violet, il ne pourra réfléchir aucun des rayons rouges : ainſi l'on voit que dans la lumiere tranſmiſe à travers une multitude de globules de vapeurs d'une grandeur quelconque & diſpoſés au haſard, les rayons rouges doivent dominer; & que dans la lumiere réfléchie par ces mêmes globules, le violet & les couleurs les plus réfrangibles doivent prévaloir. Il pourra même arriver que, lorſqu'un trait de lumiere aura traverſé une longue file de ces globules, tous les rayons violets, indigo & bleus ayent été réfléchis & diſperſés; enſorte

que dans les rayons ultérieurement réfléchis, le verd dominera & la couleur rouge sera encore plus pure dans ceux qui seront transmis.

Ceci rend raison de ce qu'on apperçoit journellement, le Soleil étant plongé fort bas sous l'horison; car alors l'horison paroît d'un rouge très-vif, parce que les rayons qui parviennent à nos yeux, n'y arrivent qu'après avoir fait un long trajet à travers les vapeurs. Ceci rend aussi raison de la belle expérience faite par Halley, lorsqu'il descendit dans la cloche du plongeur. Il rapporte qu'ayant reçu par une des fenêtres de la machine un rayon solaire sur sa main, elle lui parut teinte d'un rouge tout-à-fait semblable à du sang, pendant que l'eau qu'il voyoit par des rayons réfléchis, lui paroissoit d'un beau vert.

Il est aisé présentement de reconnoître la cause qui teint en rouge la Lune dans ses éclipses; car la lumiere foible dont elle est éclairée, fait un long trajet dans l'athmosphere terrestre: par conséquent il y aura une grande quantité de lumiere violette & bleue qui sera absorbée; c'est pourquoi le

rouge dominera dans celle qui eſt tranſmiſe. Le P. Boſcovich s'exprime ainſi :

His animadverſis, longi jam meta laboris
Arripienda venit ; rubei jam prima (a) coloris
Cauſa patet, Phœben quæ denſâ inflammat in umbrâ,
Et turpi fœdat ſqualentes ſanguine vultus.
Scilicet ad mediam quæ lux demittitur umbram
Aëris deflexa auris trans aëra longo
Tendit iter curſu : violæ proin plura nigrantis
Diſperſa intereunt, rubei quàm fila coloris,
Tranſmiſſumque rubet lumen, rubet ipſa rubenti
Squalentes perfuſa genas Dea lumine ; fuſo
Credideris fœdos ſordeſcere ſanguine vultus.

Le P. Boſcovich termine ſon Poëme par l'épiſode ſuivante : aux environs de l'oppoſition, Diane portée ſur ſon char, toute brillante de lumiere, eſt eſcortée d'une troupe de Nymphes qui chantent ſes louanges. Voyant Veſta, (ou la Terre) couverte alors d'épaiſſes ténebres, un mouvement de vanité la

(a) *Principalis.*

porte à insulter à cette Déesse. Celle-ci irritée de la présomption de Diane, lui reproche ses vains efforts pour ôter à la Terre la lumiere dont Phœbus l'éclairoit ; efforts qui n'ont abouti qu'à la couvrir d'une ombre légere. Vesta, non contente d'avoir réprimé par ces reproches l'orgueil de sa rivale, étend sur sa route son cone ténébreux. Bientôt une livide pâleur couvre le visage des compagnes de Diane : étonnée elle veut arrêter ses chevaux ; mais leur impétuosité l'entraîne dans l'ombre. En vain elle implore le secours de son frere ; ses cris interceptés par sa cruelle ennemie, ne lui parviennent pas. Au désespoir, elle se déchire le visage ; le sang coule & ternit cette lumiere vive & éclatante dont la Déesse brilloit un peu auparavant.



ARTICLE VI.

LETTRE aux Auteurs du Journal Etranger.

A - - - ce 17 Juin 1761.

JE m'apperçois, Meſſieurs, par la lecture de votre Journal, que vous avez pour l'Italie cette ſorte d'admiration & d'idolatrie, ſi je puis le dire ſans vous bleſſer, que le génie & l'enthouſiaſme de la plus fiere nation prodiguoient jadis à la Grece, autant par goût que par reconnoiſſance. Il vint un tems où les Arts & les conquêtes parurent avoir changé de climat. A meſure que les Muſes & les Graces fuyant le deſpotiſme de l'Aſie à-travers la Mer Adriatique, ſe réfugioient dans le pays le plus délicieux de l'Europe, la Victoire tranſportoit ſes drapeaux entre les Alpes & les Pyrénées. Les Romains alors ſembloient être devenus Grecs, & les François Romains. Aujourd'hui le goût des Arts domine en France, & le génie de la Guerre repaſſe dans le Nord ſon foyer

& son théâtre éternel. L'Italie communique sans cesse la contagion de son luxe à ses modernes vainqueurs ; & ne pouvant briser ses chaînes, elle s'efforce de les amollir & de les fondre insensiblement dans les mains de ses voisins impérieux. Les marbres de Gênes & de Carrare sortent des flancs de l'Apennin, & vont sur les sapins de la Norwege, franchissant la Méditerranée & l'Océan, décorer les bords de la Seine. Telles sont les merveilles de l'Art créateur, qui changeant l'ordre de la nature, transporte les montagnes dans les plaines, les villes dans les forêts, les monstres dans les palais, & le faste des Cours d'Europe dans les déserts de l'Amérique. J'aime à considérer cette fermentation de l'esprit humain, qui tourmenté par le feu des passions allumé dans la société, bouleverse perpétuellement les entrailles & la surface de la terre. Mais permettez-moi de chercher avec vous dans ce levain ce qui pourroit en adoucir la masse & corriger ou tempérer les passions, puisqu'on ne peut les guérir. Oui, Messieurs, occupons-nous des Arts qui suspendent les peines de la

vie, tandis qu'on s'acharne de toutes parts à l'Art qui détruit & dépeuple. Que l'Italie écarte un moment de vos oreilles, par les sons de sa lyre, le bruit des tambours & des foudres d'airain. Puisse-t-elle inspirer aux nations guerrieres qui l'environnent, l'amour & le desir de la paix dont elle jouit, & moi faire passer dans vos ames sensibles les plaisirs que je goûte quelquefois dans ce séjour également chéri de la Nature & de l'Art!

J'étois hier à Reggio, où j'ai vu représenter cette nuit *Démophoon*, tragédie favorite du célebre Métastase. Qui ne connoît pas ce chef-d'œuvre de la Lyre Italienne, où se réunissent les beautés du Théâtre François? Vous savez que Timante est uni à Dircé par un hymen caché, que les loix de la Thrace condamnent à mort une sujette qui s'allie l'Héritier du thrône. Mais l'amour a bravé cette loi. Ces deux époux qui l'ont violée, élevent en secret dans le palais de Démophoon un tendre fruit de leur hymen. Timante, rappellé des armées par son pere, retrouve Dircé, l'embrasse aprés une longue absence, & lui dit: « Que

» fait Olinte, ce gage chéri de notre » tendresse, que fait-il? Sa beauté » croît-elle avec ses jours? A qui de » nous deux ressemble-t-il » ?

Dircé répond : « Déja d'un pied dé» licat & chancelant il commence à » tracer des pas incertains; dans ses » traits brille cette douce fierté que » j'adore dans les vôtres; lorsqu'il sou» rit, il est vous-même. O combien » de fois m'abandonnant à la douce » erreur de mes sens, j'ai cru embras» ser le pere, en pressant le fils sur » mon sein »!

Rappellez-vous ensuite, Messieurs, cette épouse si tendre, exposée au péril de mourir comme vierge, pour accomplir un oracle sanguinaire qui demandoit chaque année une vierge pour victime. En déclarant son mariage, elle irrite le Roi Démophoon, & se livre au supplice; en taisant son hymen, elle offense le Ciel, sans échapper au couteau du sacrifice. Entre l'autel & le bûcher, quelle est sa consolation?

Purchè a me, nel morir mio,
Il piacer non sia negato
Di vantar che tua son io,
Il morir mi piacerà.

Démophoon apprend à son fils qu'il lui destine une épouse. Timante croit que c'est Dircé ; mais il s'agit de Creüse, fille du Roi de Phrygie. Quelle surprise pour Timante ! il ne peut accepter cet hymen, & n'ose dire les raisons de son refus. Son pere le presse de s'expliquer ; il hésite, il élude. On lui parle d'un sacrifice. Démophoon veut aller au temple présider ; Timante l'arrête. Parle, que veux-tu ? lui dit son pere. Il répond :

Confessarti...(che so?) chiederti...(Oh Dio !
Che angustia e questa !) il sagrificio, o Padre,
La legge.... la consorte....
(Oh legge ! oh sposa ! oh sagrificio ! oh sorte !)

Et tous ces mots entrecoupés, qui disent tant de choses dans le desordre, le trouble & le choc des intérêts & des sentimens ; enfin ces *à parte* que les Italiens n'entendent pas moins bien que leur *all'arte*. Mais Dircé qu'a-t-elle fait au Ciel qui la poursuit ainsi, s'écrie Timante ? O vous, dont la faveur allume dans nos ames des feux si purs, si légitimes, Dieux témoins & garans du nœud sacré qui nous

lie, défendez son innocence! Hélas! dit-il en continuant ses tendres plaintes,

Sperai vicino il lido;
Credei calmato il vento:
Ma transportar mi sento
Frà le tempeste ancor.

Ces sentimens vous paroissent peut-être trop figurés; mais si vous eussiez entendu, comme moi, M. Manzoli les répeter, je sens bien que vous auriez dit avec tous les spectateurs: *c'est un Dieu qui nous parle par la voix de son Ange.* Oui; la Musique d'un Piccini, la voix d'un Manzoli n'ont rien que de céleste. Ne vous imaginez pas seulement le calme des vents & des ondes, mais l'enchantement de l'espérance qui répand la sérénité dans une ame agitée; figurez-vous ensuite un cœur qui des délices d'une sécurité naissante, retombe tout-à-coup dans un abîme profond de malheurs & de contrariétés, palpitant tour-à-tour & de joie & de crainte. Je paraphrase, je verbiage: Que c'est mal vous rendre ce que j'ai senti! Les charmes de cette mélodie ne s'expriment pas;

il faut les écouter & se taire. Je crois maintenant aux prodiges d'Orphée, moi qui sourd & presqu'insensible à l'harmonie, comme les chênes de la Thrace, me suis senti une oreille, un cœur pour Manzoli. Pardonnez-moi ce langage presqu'enthousiaste. Je ne sens point à-demi. Mon ame de glace ou de marbre pour les objets vulgaires, est ravie, emportée par les talens sublimes. Comment vous peindre l'art & la maniere de Mademoiselle Mingoti ? Je sais que cette Actrice est renommée depuis long-tems. On m'a dit que sa voix étoit usée. Je ne me suis guere apperçu qu'elle fût de nature à vieillir. Un son pathétique, un jeu facile & plein d'expression, d'ailleurs la situation touchante où je l'ai vue, m'ont fait illusion sur tout ce qui lui manque ou qu'elle a perdu. Rappellez-vous, je vous prie, la douzieme scene du premier acte, où le Roi fait arrêter Dircé devant son pere & son époux, pour être immolée à Apollon. Matusius & Timante veulent l'arracher des mains d'Adraste, Capitaine des Gardes. Celui-ci s'arme d'un poignard & menace de le plonger au sein de Dir-

cé, si l'on ose approcher. Dircé sous le glaive s'écrie, en s'adressant tour-à-tour à son pere & à son époux :

Padre, perdona... oh pene !
Prence, rammenta... oh Dio !

Que de tendresse & de séduction ne prodigua pas Mademoiselle Mingoti dans ces deux mots ! Mais qui pouvoit refuser des larmes aux deux vers *à parte* qu'elle ajouta d'une voix comme étouffée par les sanglots & les soupirs ?

(Giacchè morir deggio,
Potessi almen parlar !)

Elle s'adressoit au ciel, à la nature, au monde entier, & tout soupiroit ou sanglotoit avec elle. Ces mêmes larmes ont encore coulé dans le 2e acte, scene 7e, où Dircé paroissant en habit de victime, couronnée de fleurs, au milieu des Gardes & des Ministres du sacrifice, elle demande à Creüse sa pitié, son secours, non pour elle, puisqu'elle va mourir innocente, mais pour Timante. Si près du tombeau, que vous importe son sort, dit Creüse ? Et Dircé répond à sa rivale :

Oh Dio! più non cercar; sarà tuo sposo.
Se potesse il core oppresso
Palesarti il suo tormento,
De' miei mali al grave eccesso
Vorrei moverti a pietà.

Je crois, Messieurs, qu'il ne faut que lire ces vers, pour se sentir attendri. Qu'est-ce de les entendre chanter par une Actrice qui joint au son de voix le plus touchant, ce coup-d'œil qui pénetre jusqu'au fond du cœur? Mais insensiblement j'analyserois une piece qu'il faut voir représenter; permettez-moi de vous renvoyer à l'original, en vous donnant encore une foible copie d'une belle scene: c'est la quatrieme du troisieme acte, où Timante apprenant que Dircé est la fille de Démophoon, répand sa douleur, sa surprise, ses remords & tous les mouvemens d'une ame déchirée, dans le monologue suivant:

Dieux! quel torrent de maux! quel voile ténébreux
Me cache mon destin sous des replis affreux!
Je sens couler des pleurs que l'effroi seche & glace,
A l'aspect des forfaits qui s'entassent sur moi.

Quel mêlange de noms vient confondre ma
race !
L'inceste dans mon lit souille le sang d'un Roi!
Mon pere dans son fils voit l'époux de sa fille !
L'épouse que j'embrasse est encore ma sœur !
Mon fils doit prononcer mon nom avec hor-
reur !
Pere, fils, frere, époux ! honte de ta famille !
Vas, Timante, vas, crains, fuis l'aspect des
humains.
N'entends-tu pas leurs cris ? ne vois-tu pas
leurs mains
Qui montrent sur ton front les traces de l'in-
ceste ?
Le voilà, disent-ils, cet époux criminel,
Qui brûlant pour son sang d'une flamme fu-
neste,
Fit rougir sa maison d'un opprobre éternel...
Mon pere déja vieux mourra dans l'infamie !
Dircé...ma sœur...ma femme....odieux souve-
nir !
A deux titres si chers elle est mon ennemie.
O mon fils, qu'il nous reste un horrible ave-
nir !...
Je suis à mes regards un objet exécrable.
La nuit me fait trembler ; la lumiere m'ac-
cable.
La terre sous mes pieds semble se dérober ;

La foudre sur ma tête éclate & va tomber.
Je vois briller l'éclair; à sa lueur obscure,
Je lis mon crime, hélas! dans toute la nature.

Ces sortes de monologues ne sont pas rares sur notre Théâtre; mais ce qu'on n'y voit point, ce sont de ces dialogues vifs & coupés, comme celui de la scene suivante. Il faut la lire toute entiere, pour sentir avec quel art M. l'Abbé Métastase sait suspendre l'intérêt pour en graduer les mouvemens, & conduire l'horreur & la pitié jusqu'à son comble. Placez-vous dans ce moment où Dircé présente à son époux son fils tendant les bras vers lui avec un sourire caressant. Timante cachant à son pere & à sa femme le funeste secret qui pese sur son cœur, adresse à cet enfant ces paroles si touchantes :

Ah! se sapessi,
Infelice Bambin, quel che saprai
Per tua vergogna un giorno,
Lieto cosi non mi verresti intorno.

Imaginez-vous ensuite entendre un Manzoli qui chante d'une voix à percer tous les cœurs :

Misero Pargoletto,
Il tuo destin non sai.

Puis ſe tournant vers ſa famille qui l'environne, il dit avec des gémiſſemens & des cris de douleur :

Ah! non gli dite mai
Qual'era il genitor.

Ces cris me déchirent encore les entrailles. Je n'oublierai jamais ces mots ni ces ſons pénétrans juſqu'au fond de l'ame; ils m'ont coûté trop de larmes.

Vous avez au ſein de Paris trois Théâtres qui ne ſe reſſemblent point. En Italie chaque ville a le ſien ; tous repréſentent les mêmes pieces à-peu-près, & cependant ils ſont aſſez variés pour rivaliſer entr'eux. Ce pays des rimes & des notes avoit jadis vingt Poëtes pour un Muſicien. Le génie a changé de goût ; la lyre a pris la place du crayon & de la plume, & vous trouveriez en Italie vingt Linus pour un Anacréon. Parme, cette ville fameuſe par des champs de bataille, par la domination des Farnèſe, par la ſalubrité de ſon climat, placée dans le baſſin qui s'étend entre les Alpes & l'Apennin, à l'abri des foudres & des torrens de celles-là, ſous les caſcades de celui-ci; non loin du Pô, au mi-

lieu d'une plaine grasse & féconde où le soleil & les eaux font croître dans un même champ la vigne sur l'ormeau, les fruits parmi les bleds, les enfans & les agneaux pêle-mêle au pied des buissons fleuris; Parme avoit tous ces avantages de la nature, quand les Bourbons y ont apporté ceux de l'art. Depuis dix ans cette ville a changé de face. L'enceinte en est la même; mais les rues n'y sont plus désertes, les places s'embellissent, les maisons ont un prix, les denrées ont du débit; l'argent commence à vivifier l'Agriculture, celle-ci donne entrée au Commerce, & l'industrie augmente avec la population. On ne se contente plus à Parme de vivre & de respirer, on y travaille; l'Etranger, qui ne faisoit qu'y passer, s'arrête; on fait plus, on l'attire, & c'est sur-tout par les spectacles.

Figurez-vous, Messieurs, tous les ornemens de l'Opéra François réunis aux charmes de la Musique Italienne, & vous aurez une juste idée du spectacle que je vis au sortir de Reggio. Le sujet de la piece étoit l'Opéra d'*Enée & Lavinie* de M. de Fontenelle, Poëme qu'un Seigneur de la Cour de

Parme avoit traduit en vers Italiens, & mis en trois actes. Mais vous sçavez que Fontenelle eut trop d'esprit & trop peu de génie pour le Théâtre, qui demande une ame prodigieusement sensible, capable d'enthousiasme & de grandes passions. Ainsi ce n'est pas la faute du Traducteur, si l'on desire plus d'action, d'intérêt & de feu dans l'original. On a su remplacer ce qui manque de force & de beautés à la Poésie par tous les accessoires qui pouvoient y suppléer. D'ailleurs, en Italie, un mauvais Poëme est le moindre défaut d'un Opéra. C'est le Musicien qu'on vient admirer au Théâtre; c'est le *Soprano*, la *Cantatrice* qu'on y veut applaudir. A Parme, c'est un ensemble merveilleux qui m'a frappé. Mais j'ai sur-tout été touché des airs pathétiques que chantoit M. Guadagni; vous avez pu l'entendre à Paris. On s'apperçoit qu'il y a vu jouer les grands Acteurs. Avec une taille, une figure, un air de noblesse qu'aucun d'eux n'a reçu de la nature, il s'est embelli des graces de leur geste & de leur talent pour la déclamation. On diroit qu'il sent, tant il sçait exprimer.

C'eſt un Acteur rare parmi ceux de ſon eſpece, & je crois qu'à la longue il n'aura point d'égal en Italie pour animer la ſcene par le geſte ainſi que par la voix. J'ai vu tout cela, Meſſieurs, & cependant M. Guadagni chantoit avec Mademoiſelle Gabrielli, la Reine des Cantatrices du jour. Eſt-ce une voix, un inſtrument, un ramage? C'eſt un compoſé de tout ce qu'il y a de ſingulier & d'agréable dans le genre harmonique. Point de luth à cordes plus ſonores, ni d'un ſon plus argentin; point de flûte qui ſoupire avec plus de molleſſe & de douceur; ſes cadences ſont plus variées, auſſi ſouples, auſſi longues que celles du roſſignol. Toujours au niveau des inſtrumens qui l'accompagnent, quelquefois même plus éclatante, je ſuis perſuadé qu'elle les peut tous imiter & même ſurpaſſer par les efforts de ſa voix. Quant à l'effet, je crois, malgré l'extaſe des *Virtuoſes*, qu'elle n'a point d'empire ſur les ames. C'eſt une voix ſurprenante, unique; mais une voix de tête; comment iroit-elle au cœur, elle n'en vient pas? Cependant comme on n'a encore rien

entendu de pareil, Mademoiselle Gabrielli attire de toutes parts; on l'appelle de loin; tous les Théâtres se la disputent & se l'enlevent tour-à-tour; elle étonne, elle suspend les facultés de l'ame, on demeure immobile de surprise autant que de plaisir. D'ailleurs elle possede toutes les finesses; tous les caprices, toutes les figures de l'art du chant. Si j'étois Musicien, j'établirois un parallele entre MM. Piccini (*a*) & Traëtta, tous deux Napolitains. Tout ce que je puis dire en homme qui a souvent entendu de la musique, soit françoise, soit italienne, c'est que le premier de ces Maîtres me paroît ne point adopter un genre exclusif, mais exprimer & composer de génie & d'après le Poëte; au lieu que

---

(*a*) On a de ce Maître un Opera bouffon, intitulé : *la Scaltra Letterata ;* c'est le *Pourceaugnac* de Moliere, mis en lambeaux par Goldoni; mais la musique en est délicieuse. Elle a eu les plus grands succès à Rome & à Parme. Les amateurs ne sauroient trop se hâter de la faire venir à Paris. Elle peut y être très-utile à la Comédie Italienne, où l'on fait adapter ces sortes de drames au goût françois.

le ſecond, qui excelle dans le goût muſical de ſa patrie, a ſuppléé, dans l'Opera d'*Enée & Lavinie*, au vice radical de ce Poëme, par les beautés de ſon Art. J'ai ſur-tout été ravi d'un *Sommeil*, par lequel commençoit le ſecond acte de la Tragédie ; le ſommeil lui-même n'a rien de plus délicieux. L'exécution de l'Orcheſtre de Parme a ajouté encore aux charmes de ce morceau, qui par lui-même eſt un chef-d'œuvre. Cet Orcheſtre eſt compoſé de jeunes Muſiciens d'Eſpagne, d'Italie & de France, tous ſujets bien choiſis par un connoiſſeur habile ; jugez ce que l'émulation nationale doit ajouter chez eux aux talens naturels. A côté du *ſommeil* je placerois un *duo* raviſſant, par où finit le ſecond acte. Il faudroit vous l'envoyer ; mais le rendroit-on à Paris comme l'ont fait à Parme M. Guadagni & Mademoiſelle Gabrielli ? L'un & l'autre y mettoient une expreſſion bien capable d'intéreſſer les cœurs pour un amant qui va diſputer Lavinie à Turnus dans le ſort d'un combat. Le geſte, les regards, les embraſſemens délicieux & déchirans, les adieux répétés, les cris, le ſilence, tout

tout étoit passionné de part & d'autre. J'ai senti dans ce moment combien la Musique ajoutoit de force à la situation; je craignois la séparation cruelle qui devoit mettre fin à ces adieux, je voudrois qu'ils durassent encore, il me semble les entendre; tous ces sons langoureux & ces éclats de voix se mêlent & retentissent au fond de mon cœur avec le *misero Pargoletto* de Métastase, chanté par M. Manzoli.

Je suis à Parme, à Reggio tout-à-la-fois, ou plutôt je ne suis plus sur la terre, & je partage avec les Dieux le bonheur de m'attendrir sur les infortunes des hommes; que ne puis-je, à leur exemple, y remédier & les prévenir! Mais c'est trop de plaisir pour un mortel; je redescends au parterre, & je vais me reposer de cette agitation violente, par le spectacle d'une danse agréable. C'est un éloge mince des ballets de Parme, car ils rappellent ceux de Paris. Mademoiselle Favier, premiere Danseuse de cette Cour d'Italie, approche de la précision, de l'élégance & de la noblesse de Mademoiselle Lani; c'est le *Regolato errore* dont parle Zappi. La cadence de ses

mouvemens me repréſentoit l'ondulation d'une mer tranquille; peu de ſauts, point de bonds, de la majeſté, de la grace, ſans quoi les talens ne ſont rien; mais il faut avouer qu'en général on ne ſent pas aſſez en Italie le mérite de ce genre voluptueux. Chez ſes Danſeurs, la jambe fait grimacer le viſage; & la plûpart, de peur d'être hideux, ſe rendent ridicules.

Je pourrois, ſi je voulois embellir ma deſcription, vous parler des habits de théâtre. A cet égard aucune ville d'Italie n'eſt comparable à celle de Parme; élégance, propreté, richeſſe, tout y eſt aſſorti pour l'enſemble qui produit le plaiſir. C'eſt une adreſſe ſans doute de celui qui dirige les ſpectacles de cette Cour, de préſenter ſur le théâtre des modeles de parure aux Dames du pays, à qui rien ne manque peut-être des avantages de la beauté, ſi ce n'eſt l'art de la faire valoir.

Je ne quitterai point l'Opera de Parme, ſans dire un mot de ſes décorations; c'eſt en quoi les Italiens, vous l'avouerez, ſurpaſſent les François, autant que ceux-ci l'emportent ſur leurs rivaux par les ballets & les ajuſ-

temens de théâtre. Un temple de Janus avoit des beautés remarquables ; les jardins de Latinus se ressentoient encore de la magie de Circé qui les avoit construits ; un des morceaux les plus pittoresques étoit une gallerie qui ne se présentoit que par un angle, mais dont la perspective faisoit imaginer un vaste édifice : on le voyoit à la fin du troisieme acte, & c'étoit un lieu consacré à Junon ; les voûtes, les colonnes, l'architecture, la couleur antique & sombre, tout respiroit la majesté de la Déesse & le génie de M. Bibiena, premier Architecte de la Cour de Vienne. Mais ce qui contribuoit beaucoup à l'effet de l'illusion, étoit la distribution des lumieres qui éclairoient ces décorations. Celles-ci ont mérité le suffrage des connoisseurs. Il m'a paru que le Public goûtoit aussi les vols & les descentes des Divinités, qu'on a si fort critiqués à Paris, peut-être parce qu'on y est rassasié de ces sortes de machines, ou qu'elles n'y sont pas toujours assez habilement dirigées. Je crois cependant qu'en France, où le spectacle ne dure que deux heures, où du

moins on déclame bien au défaut d'un beau chant, on pourroit se passer de cet accessoire ; & qu'en Italie, où les plus habiles Chanteurs sont de mauvais acteurs, où l'on reste quelquefois cinq heures au théâtre, les machines & les ballets seroient d'une heureuse ressource. D'ailleurs, comme rien ne s'use si vîte que l'art du plaisir, les nations, sans se contester avec aigreur la fausse gloire d'être chacune la plus heureuse de toutes, devroient changer mutuellement de goût théâtral, & pourroient commercer de musique & de danse, comme elles trafiquent de tant d'autres poisons, sous le nom de richesse, de luxe & de volupté.

Je crois encore que le récitatif Italien est très-ennuyeux, puisque personne ne l'écoute, ou plutôt parce qu'il est mal déclamé par des Acteurs qui ne sentant jamais l'ensemble d'une piece, gardent leur voix & toute leur force pour le chant ; qu'en général les arietes sont plus brillantes que passionnées & expressives, les points d'orgue plus difficiles qu'agréables ; & qu'enfin les répétitions faites pour le Chanteur

qui s'épuise en efforts d'haleine, manquent souvent de grace & d'effet. Mais je sens aussi que la Musique françoise devient insipide, à mesure que l'on s'accoutume à l'italienne. J'en parle d'après l'expérience des François expatriés, & ceux-là ne sont pas les moins imbus de l'esprit national. J'ai entendu vanter M. Rameau par des Musiciens d'Allemagne & d'Italie; mais aucun d'eux ne pouvoit retenir un air françois.

Pardon, Messieurs; c'est déja trop s'étendre sur un seul objet de curiosité, sur-tout dans un pays où tout est merveille pour un étranger. J'écris en voyageur, d'un style errant, & sans autre prétention que le desir d'amuser un instant des Lecteurs que vous savez instruire. Un autre vous parlera savamment de cabinets, de galleries & d'édifices, où se trouve rassemblé ce que les Beaux-Arts ont produit de plus rare dans l'espace de vingt siecles; mais il me faudroit, pour voir ces chef-d'œuvres, l'œil d'un Caylus, & pour les décrire, la plume d'un Winkelman.

Vous serez instruits sans doute de la nouvelle découverte de Velléia, qu'on vient de faire à Macinesso, lieu situé à dix-huit milles de Plaisance dans les Etats du Duc de Parme. Vous apprendrez dans la suite si les monumens qu'on y a déterrés sont les restes d'un temple ou d'un palais; s'ils annoncent une ville; en quel tems cette ville ou cet édifice, quel qu'il soit & qu'il ait été, doit avoir disparu sous les ravages d'un tremblement de terre dont on ne voit aucune trace dans l'Histoire; si les médailles & les statues qu'on y trouve chaque jour donnent quelque lumiere sur des tems ignorés ou peu connus; enfin si l'on doit mettre cette découverte à côté de celle d'Herculanum : mais ce sera du moins une époque glorieuse pour les Bourbons, que l'Italie ait recouvré sous leurs loix un fond de richesses également précieux à l'histoire des tems, des Lettres & des Arts. Il est même remarquable que ces trésors inattendus de lumiere & d'érudition se soient comme partagés entre deux freres qui ont hérité de Louis XIV. leur bisayeul, le soin de proté-

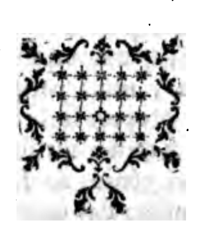
ger les Sciences, comme son meilleur droit à l'immortalité (*a*).

J'ai l'honneur d'être,

MESSIEURS,

Votre très-humble, &c.

(*a*) *Hâc arte Pollux & vagus Hercules*
Innixus, arces attigit igneas.
Horat. *Od. lib.* 3.



ARTICLE VII.

LETTRE de M. l'Abbé Conti *au Marquis* Maffei.

NOUS oſerions avancer qu'à certains égards, les grands hommes ſont funeſtes aux progrès de l'eſprit humain ; en effet l'impreſſion qu'ils font ſur leur ſiecle eſt ſi univerſelle & ſi profonde ; nos maîtres qui, loin de nous indiquer les moyens d'égaler les modeles qu'ils nous préſentent, ne nous preſcrivent que l'obligation de les imiter, portent ſi avant dans notre ame le ſentiment ſtupide du reſpect & de l'admiration, que nous nous oublions nous-mêmes, nous perdons juſqu'à l'idée de nos propres forces, & que tel homme qui, ſi rien n'eût ſuſpendu l'activité de ſon génie, ſe feroit élevé à la hauteur même des originaux, intimidé par la foule & par l'auſtérité des regles dont il eſt enveloppé, accoutumé à ne voir la gloire qu'au bout des ſentiers par leſquels on y eſt déja parvenu, n'eſt le plus ſouvent qu'un

Ecrivain, qu'un Artiste ordinaire dont les traces se confondent avec celles de tous ses prédécesseurs. A quoi servent les aîles que la nature a données à son génie, quand le plomb de l'exemple & de l'autorité le courbe vers la terre & le force de se traîner sur des vestiges mille & mille fois imprimés? Heureux encore lorsque ceux qui par l'éclat de leurs talens, fixent l'attention du Public, ne la détournent pas du véritable objet des Sciences, des Lettres & des Arts! car telle est l'inquiétude de l'esprit humain, que souvent il préfere les nouvelles erreurs aux anciennes vérités; telle est sa paresse, que presque toujours la vérité même a sur lui moins de pouvoir que la simple vraisemblance; une attention superficielle, des vues générales & passageres suffisent pour appercevoir, pour saisir les apparences; mais la conquête du vrai n'est le prix que des examens profonds, des comparaisons multipliées, en un mot d'un détail infini d'opérations intellectuelles dont on est rarement capable; telle est enfin sa vanité, que lorsqu'il désespere de rien ajouter à un genre qui a déja été porté à un certain degré de

perfection, il s'égare, il se jette dans les singularités & dans les extravagances, il veut être senti à quel prix que ce soit; & ne pouvant forcer l'estime, il cherche à la surprendre. Il n'est pas douteux que M. de Fontenelle n'ait infiniment contribué à gâter le goût en France, mais ce n'a été ni par inquiétude, ni par paresse, ni par vanité; il n'a corrompu le goût que parce qu'il en manquoit & qu'il avoit d'ailleurs de grandes qualités & sur-tout très séduisantes. Né avec un esprit pénétrant, étendu, lumineux, philosophique, il apperçut & embellit tout ce qui est du ressort de l'intelligence; mais comment eût-il parlé le langage de l'imagination & du transport? comment eût-il apprécié les ouvrages de l'Art? Son ame tranquille, froide, incapable de mouvemens forts & de grandes passions, ne les avoit jamais sentis. Il semoit de fleurs le champ de la Philosophie, & il dépouilloit la Poésie de tout ce qu'elle a de charmes, ou plutôt il étoit insensible aux charmes les plus puissans de la Poésie. Le jugement que nous portons ici de M. de Fontenelle ne prend rien sur la vénération que nous

avons pour ſa mémoire ; il en eſt du plus grand nombre des Auteurs, même de ceux qui ſe ſont le plus diſtingués, comme des ouvrages de Peinture qui ne préſentent qu'un ſeul aſpect ; & nous comparerions volontiers M. de Fontenelle à une ſtatue dont tous les côtés, pour n'être pas également avantageux, ne laiſſent pas d'être plus ou moins intéreſſans. Il faut que nos Lecteurs pardonnent à M. l'Abbé Conti de l'avoir beaucoup trop déprimé dans ſa Lettre au Marquis Maffei. M. l'Abbé Conti idolâtroit les Anciens, & il vivoit alors à Paris avec les partiſans de l'antiquité les plus déterminés & les plus enthouſiaſtes. Du reſte l'objet de cette Lettre ne ſauroit renfermer plus d'intérêt : ſur-tout elle eſt pleine d'idées ingénieuſes, approfondies, heureuſement préſentées & très-propres à éclairer & à enrichir la théorie des Arts.

« Je répondrai exactement à vos Lettres, Monſieur, & je réparerai ma négligence par un détail bien ſuivi de tout ce qui a rapport à la Critique, à l'Eloquence & à la Poéſie françoiſe,

L'exécution de cette promesse est préférable aux excuses que mes études & ma mauvaise santé pourroient me fournir ; & j'espere qu'elle appaisera la colere ou la jalousie dont vous me menacez dans votre Lettre. Je regarde vos transports comme des marques de votre amitié. Mais croyez-vous de bonne foi qu'on aime moins parce qu'on écrit rarement ? Le hasard peut séparer deux amis, l'éloignement du pays & la diversité de leurs occupations peuvent interrompre leur commerce ; mais quand l'amitié est fondée sur la vertu, elle ne perd rien de sa tendresse ; & si elle cesse de marquer ses empressemens, elle y supplée par des effets.

Je n'ai rien à me reprocher de ce côté-là ; il y a plus de quatre ans que j'ai employé tout le crédit que j'avois sur l'esprit de feu M. Boucher pour l'empêcher d'insérer dans son Mercure une critique de la Mérope : votre Tragédie n'auroit pas été moins bonne ; mais peut-être auroit-il fallu répondre à l'anonyme François : ces sortes de réponses sont toujours fâ-

cheuses ; elles coûtent beaucoup de tems, & n'intéressent jamais le Lecteur comme les pieces originales.

La matiere que vous avez entre les mains est nouvelle, & contribuera beaucoup à éclaircir l'Histoire Romaine, qui est l'objet le plus beau & le plus utile de la critique moderne. Il y a eu dans cette Académie des Belles-Lettres une grande dispute sur l'histoire des quatre premiers siecles de Rome. M. de Pouilly, disciple de M. l'Abbé de Longuerue, a prétendu que cette histoire étoit trop fabuleuse pour y compter. Les Gaulois qui brûlerent la ville de Rome, & par conséquent les archives, plusieurs monumens de la grossiereté & de la superstition du peuple Romain, certains fragmens des Historiens Grecs, qui contiennent les mêmes fables débitées par les Romains sous des noms différens, la chronologie Romaine fixée par le vieux Caton après la premiere guerre Punique; enfin, les doutes & les incertitudes des Historiens Romains les plus célebres : voilà les sources où M. de Pouilly a puisé ses objections. Ces

ſources ſont fécondes, à la vérité, en preuves éloquentes ; mais ce n'eſt plus le ſiecle de l'éloquence impoſante, c'eſt celui de la critique la plus judicieuſe.

Les reſtrictions du Pyrrhoniſme hiſtorique ſont très-néceſſaires, mais ſi on en abuſe, on tombe dans le ſyſtême du P. Hardouin, auſſi oppoſé au bon ſens & à la raiſon que les légendes des Moines du dixieme & onzieme ſiecle. Dans la diſpute propoſée, il s'agit principalement de ſavoir ſi les Gaulois ont brûlé tout dans les archives de Rome, ſi les fragmens des Hiſtoriens Grecs ont plus d'autorité que les Hiſtoires Romaines, & ſi l'on a puiſé l'Hiſtoire Romaine dans des monumens authentiques.

Tite-Live ne dit pas que les Gaulois brûlerent abſolument toute la ville ; les archives ſe gardoient dans les Temples, ſelon la coutume des Egyptiens ; & ſelon Tacite le Temple que Servius Tullius bâtit à la Lune, les grands Autels, & la Chapelle qu'Evandre conſacra à Hercule, le bâtiment érigé à Jupiter Stateur par

Romulus & le Palais de Numa, subsistoient encore quand Néron brûla Rome.

Les fragmens des Historiens Grecs n'ont pas plus de crédit que les paralleles de Plutarque, d'où ils sont tirés, & qui, selon toutes les apparences, ne sont pas de Plutarque. Denys d'Halicarnasse qui avoit consulté tous les Historiens Grecs, ne fait aucune mention des Auteurs cités dans les paralleles; & il est vraisemblable qu'on a forgé leurs autorités par la jalousie des nations. Il est à remarquer que dans les paralleles on défigure également l'Histoire Greque & la Romaine, pour accommoder l'une à l'autre. Ces paralleles étoient à la mode au tems de Tite-Live, qui s'écarte de son histoire pour comparer Alexandre aux Romains; on les a augmentés sous les Empereurs, & l'Auteur a emprunté le nom de Plutarque pour autoriser son ouvrage.

Il est vrai que l'histoire des quatre premiers siecles n'est pas écrite par des contemporains. Mais ne suffit-il pas qu'elle ait été tirée des contemporains? Que deviendroient sans cela

tant d'hiſtoires modernes que nous ti-rons tous les jours des manuſcrits au-thentiques qu'on conſerve dans les archives? Or les Annales des Pontifes qu'on écrivoit avec exactitude ſur du bois blanchi, & qu'on laiſſoit expo-ſées à la vûe du peuple, les livres de toile où l'on enregiſtroit la ſuite des Magiſtrats; les tables d'airain où l'on gravoit les traités de paix; les tables des loix, &c. composoient les monu-mens authentiques des Romains. C'eſt-là que Tite-Live, Polybe & De-nys d'Halicarnaſſe ont pris la matiere de leurs hiſtoires; mais quand même ces Hiſtoriens n'euſſent point écrit, n'avions-nous pas le détail de l'Hiſ-toire Romaine répandu en différens endroits de Cicéron? C'étoit l'homme le plus ſavant & le moins ſuperſti-tieux de l'antiquité, & qui écrivoit dans un ſiecle auſſi profond dans la critique que le nôtre. L'autorité de cet Auteur eſt d'un ſi grand poids qu'en toute rigueur de critique on peut prendre pour démontré dans l'Hiſtoire tout ce qu'il rapporte des quatre pre-miers ſiecles de Rome. M. l'Abbé Sal-

lier, très-versé dans la Langue grecque, & qui travaille à l'édition d'Hésichius, en soutenant cette derniere opinion, a remporté tous les suffrages des Savans.

Vous travaillez donc sur une matiere qui est dans le goût du siecle, & qui sera fort applaudie, si vous mettez vos principes dans un beau jour, & que vous en formiez un systême embelli d'épisodes convenables, & soutenu par un style précis, net & élégant : toutes ces qualités brillent dans la *Scienza Cavalleresca*. Quel sera donc le Livre à qui vous donnez d'avance la préférence sur l'autre ?

Le Pere Catrou travaille à une Histoire Romaine qui va jusqu'à Augustule : c'est un Auteur assez connu par ses Traductions & par les Commentaires de l'Enéide & des autres Poésies de Virgile. Vous aurez lu sans doute l'Histoire des révolutions Romaines de l'Abbé de Vertot ; il a mis en systême les remarques détachées que le Secretaire de Florence a faites sur Tite-Live ; mais quelquefois il ne les a pas assez approfondies : son style est élé-

gant, cependant on l'accuse d'être trop fleuri, & quelquefois trop précieux.

En général, le style des François dégénere de cette pureté & de cette élégance qui a fait comparer le siecle de Louis XIV. à ceux de Philippe & d'Auguste. Deux célebres Académiciens, je veux dire l'Abbé Massieux & l'Abbé Gédoin, en font retentir leurs plaintes dans les préfaces de deux fameux ouvrages, l'édition de Démosthene de M. de Toureil, & la traduction de Quintilien. On ne se plaint pas moins en France qu'en Italie de la corruption du goût; le sort des Lettres est le même dans tous les pays, les Sophistes succedent aux grands hommes, & n'ayant ni leur esprit, ni leur savoir, ni leur goût, ils cherchent à les surpasser par des raffinemens, par des hardiesses, par des caprices qui charment le peuple comme les modes. M. l'Abbé Gédoin, dans la préface de son Quintilien, peint la décadence de l'éloquence Françoise sous l'image de celle de Rome. Il décrit avec art les degrés par lesquels l'affectation, l'obscurité, l'enflure se sont glissées dans

le ſtyle des Romains : il appuye principalement ſur le caractere d'Ovide & de Séneque.

Il faut vous dire que l'Abbé Maſſieux & l'Abbé Gedoin en veulent à M. de Fontenelle & à M. de la Motte qui ſont à la tête des Modernes, & ont érigé une nouvelle Ecole de Poéſie & d'Eloquence. Comme j'ai diſputé ſouvent avec leurs partiſans, & que j'ai été obligé d'analyſer leurs ouvrages & de réduire leurs principes; je vais vous communiquer mes remarques.

M. de Fontenelle a voulu porter le bel eſprit dans la Philoſophie, & les idées philoſophiques dans les Belles-Lettres; il a confondu par là les Sciences & les Arts, le badinage & l'enjouement de Rabelais & de Montagne, avec les idées & la méthode de M. Deſcartes : car ce ſont-là les trois Auteurs qu'il a le plus étudiés; & ſi on vouloit s'en donner la peine, on y trouveroit les ſources de ſes penſées les plus ingénieuſes. Le mélange de ridicule & de métaphyſique compoſe un caractere original, & M. Fontenelle ſe pique d'en avoir un. Mais l'on dit ici qu'il a plus d'eſ-

prit que de goût, & plus d'érudition que de génie. On le compare à Seneque & à Ovide ; mais il me semble que cette comparaison lui fait bien de l'honneur, & que la différence des Auteurs est bien plus grande que la différence des deux Langues, la latine & la françoise. Ovide excelle dans le merveilleux, quelquefois dans le beau, & dans le grand ; le style de ses fastes est aussi correct que celui de l'art d'aimer est délicat. Les préceptes & la morale de Seneque sont dignes quelquefois de Socrate.

L'idée du Livre de la pluralité des mondes n'est pas original. Le Cardinal de Cousa, & l'Évêque Anglois, Auteur de l'Essai de la Langue universelle, ont parlé avec magnificence de l'habitation des planetes. Kirker a donné le Voyage imaginaire des globes célestes : Cyrano de Bergerac, le Voyage de la Lune & du Soleil. Tout ce que M. de Fontenelle a ajouté à cette idée, c'est d'instruire une femme. Mais il n'y a pas d'art dans son Dialogue, & le caractere de la Marquise est outré. Elle ne veut pas qu'on donne un air savant à son parc. Cependant

ſans voir un globe, & même une de de ces ſpheres où la Terre & la Lune tournent, comment pouvoir comprendre ce que la Marquiſe entend aux premiers mots, juſqu'à faire des objections très-aſtronomiques? Un Miniſtre Anglois introduit dans un dialogue certaine Myladi qui veut apprendre le ſyſtême de Copernic: il trouve la Dame au milieu de deux globes immenſes, le Livre de la pluralité des mondes à la main; & il eſt fort étonné d'entendre que la vue de ces globes & quatre heures d'étude n'ont point encore ſuffi pour l'initier dans le myſtere du petit Livre. Il faut dire à la fin que quand la pluralité des mondes vit le jour, les gens de la Cour diſoient, le livre eſt bon pour l'Obſervatoire, & les gens de l'Obſervatoire répondoient, il eſt bon pour les Gens de la Cour.

La matiere du Livre des Oracles eſt de M. Vandale. M. de Fontenelle l'a traduit, *afin*, dit-il, *que les femmes, & même ceux d'entre les hommes qui ne liſent pas volontiers du Latin ne fuſſent pas privés d'une lecture ſi agréable & ſi utile.* Cependant M. Vandale

s'est plaint que l'imitateur n'a pas choisi ce qu'il y avoit de plus intéressant.

Les antithefes des Dialogues des morts sont choisies avec esprit ; mais c'est toujours M. de Fontenelle qui parle. Les éloges des Académiciens sont écrits dans le même goût ; tout y est hérissé d'épigrammes ; nulle peinture naïve, nul de ces traits de morale solide que Plutarque a donnés dans ses vies. Les Peres de l'Oratoire se sont plaints de l'éloge du Pere Mallebranche, & M. Cassini de celui de son pere.

Les extraits des dissertations académiques sont le plus estimé & les plus utile de ses ouvrages ; il saisit ce qu'il y a de plus essentiel dans une idée philosophique ou mathématique ; il en développe toutes les parties avec ordre, & il les arrange d'une maniere si systématique qu'il rend sensible le progrès de l'esprit humain dont la connoissance est bien plus utile que celle du progrès historique. On l'accuse néanmoins de ne pas rapporter fidelement les idées de l'Auteur, ce qui est le but de l'ouvrage. On l'accuse aussi

de changer leurs systêmes, à force de leur donner des entorses.

Il travaille présentement à la Métaphysique des infiniment petits; il les réalise, & il place des infinis d'une espece nouvelle dans le passage du fini à l'infini. Feu M. Varignon lui a fait refondre trois fois cet ouvrage; & on prétend que les Métaphysiciens l'attaqueront, & que les Géometres n'en seront pas contens; en effet son Livre ne peut contenir que des problêmes de Mathématique; chaque problême peut être résolu en différentes manieres; donc si on peut résoudre les problêmes de M. de Fontenelle, indépendamment d'une théorie métaphysique, elle devient inutile.

Vous avez sans doute examiné la digression insérée dans le Traité de l'Eglogue; ne vous semble-t-il pas que M. de Fontenelle décide par de simples possibilités ce qui dépend des faits? Il ne s'agit pas de savoir si la nature peut faire des Cicerons & des Virgiles dans tous les siecles, mais si elle en a faits; ce qui se rapporte à l'Histoire littéraire, & non pas à la Philosophie. Le principe fondamental

du Traité de l'Eglogue roule ſur le choix de l'objet; il ne faut choiſir, ſelon M. de Fontenelle, que ce qui eſt beau, grand, nouveau, ce qui intéreſſe, touche, ſurprend; en un mot il faut peindre la belle nature. Le principe eſt vrai, & M. Muratori l'a démontré fort au long dans ſa Poétique. Voici une démonſtration courte que je tire de la Poéſie : la Poéſie n'eſt qu'une imitation, & les impreſſions qui nous viennent de l'imitation ſont toujours proportionnées aux impreſſions qui viennent des objets qu'on a imités : or il n'y a que le grand & le nouveau qui nous frappe, il faut donc l'imiter dans la Poéſie.

Mais dans l'imitation, outre l'objet qu'on imite, il y a la maniere dont on l'imite; le beau, le grand, le nouveau n'eſt pas moins dans l'un que dans l'autre : je crois même que la beauté du tour en Poéſie l'emporte ſur le beau de l'objet; car le tour eſt entierement au Poëte, & marque la délicateſſe de ſon goût & la vivacité de ſon eſprit, qualités au moins auſſi rares dans un Poëte & auſſi eſſentielles à la Poéſie, que la fécondité de l'imagi-

nation

nation & l'étendue des connoissances. Corneille & Racine ont inventé ce que la Poésie françoise a de plus grand & de plus beau; cependant il y a bien des François qui prétendent que ces Auteurs excellent moins dans leur genre que La Fontaine dans le sien, quoique celui-ci n'ait fait que revêtir les anciennes fables à sa maniere. Boileau a pris presque toutes les idées de ses Satyres & le fond de sa Poétique d'Horace & des autres Poëtes Latins; cependant n'a-t-il pas su rendre ses Poésies originales par sa maniere de peindre ? Otez la maniere de peindre à Rabelais, lui reste-t-il que des obscénités & des impiétés dignes de mépris & d'horreur ? Les grands Peintres & les grands Poëtes se sont toujours distingués par la maniere; & ce n'est que par elle que nous avons nos Michel-Ange, nos Raphaël, nos Correge, nos Titien, en Poésie aussi-bien qu'en Peinture.

On peut défendre par-là tout ce que M. de Fontenelle trouve de trop bas & de trop pastoral dans les Eglogues de Théocrite & de Virgile; la douceur de leurs vers & la délicatesse du tour

donnent du relief aux objets les plus simples & les plus méprisables. La même raison qui nous fait aimer l'image d'un serpent ou d'un corps mort, nous fait encore aimer les images des moutons & des cabanes, quand elles sont peintes avec de la finesse d'art. M. de Fontenelle n'a pas remarqué que le mot d'*Eglogue* ne signifie qu'une piece choisie, & que par conséquent le Pollion & le Silene de Virgile & l'Enchanteresse de Théocrite, quoiqu'Eglogues, ne sont pas dans le genre pastoral. Le dessin général du Silene lui est échappé, car il ne s'est pas apperçu qu'on y débite la Morale d'Epicure, & qu'un Philosophe Epicurien, sous la forme de Silene, choisit les exemples des passions les plus outrées pour déplorer leur malheur. Les Epicuriens aimoient l'indolence & cherchoient à ménager les plaisirs par les passions douces & modérées. M. de Fontenelle condamne la digression de Gallus; mais la passion trop forte qu'il avoit pour Licoris, comme il paroît par la derniere Eglogue, autorise le Poëte à l'associer à Pasiphaé, à Atalante, aux sœurs de Phaëton, &c. Cependant Virgile ne

parle que de son mérite dans la Poésie, & déguise par un artifice poli la leçon morale. Ma remarque est assez juste, ce me semble; au reste les Bergers des Eglogues de M. de Fontenelle sont pis que les Bergers de l'Astrée : ce sont des courtisans doucereux, assis sur des fauteuils à crépines d'or, qui, selon M. l'Abbé Fraguier, débitent les mysteres du cœur, les sentimens & les maximes les plus délicats. On peut bien appliquer à M. de Fontenelle ce que ces mêmes Auteurs lui appliquent sans le nommer; il n'a non plus fait d'Eglogues pastorales, qu'un Peintre qui ayant promis un paysage rustique, nous offriroit un tableau où il auroit peint le jardin de Marly ou de Versailles.

Cependant ce sont ses Poésies qui ont servi de modele à M. de la Motte qui a voulu exceller dans tous les genres de Poésie, comme M. de Fontenelle a excellé dans tous les genres de Littérature : Odes, Poëmes, Fables, Tragédies, Opera, en un mot toutes especes de composition poétique lui ont été également faciles. Il a une foule de partisans qui le suivent par-tout & l'écoutent avec plus d'attention que les Satyres

& les Faunes n'écoutoient le Silene de Virgile.

Tum verò in numerum Faunosque ferasque videres
Ludere, tum rigidas motare cacumina quercus,
Nec tantùm Phœbo gaudet Parnassia rupes,
Nec tantùm Rhodope mirantur & Ismarus Orphea.

Les Caffés & le Luxembourg retentissent des louanges de M. de la Motte; c'est-là qu'il donne ses leçons philosophiques & poétiques; c'est-là qu'il a décidé plusieurs fois qu'il n'y a pas d'harmonie dans les vers, que la contrainte du vers défigure les idées, qu'on peut faire des Sonnets & des Odes en prose, que les Modernes l'emportent sur les Anciens, & que ce n'est que par préjugé ou par caprice, que Despreaux, Racine & La Fontaine ont reconnu les Anciens pour leurs maîtres.

Savez-vous pourquoi M. de la Motte exclud toute harmonie des vers? C'est que ses vers ne sont que de la prose cadencée. Demander s'il y a harmonie dans les vers, n'est-ce pas demander

s'il y a du son dans les mots ? Si vous en admettez, il est facile de démontrer que les sons des mots de chaque Langue ont des rapports fixes & invariables, & que ce n'est que dans ces rapports que consiste l'harmonie.

M. de la Motte a fait des Odes en prose & les a lues en pleine Académie. On peut sans doute faire des Odes en prose, comme on peut faire des Poëmes épiques & des Tragédies; mais ces Poëmes sont-ils aussi agréables qu'en vers ? Les vers par leur harmonie enlevent l'ame, & l'enlevant, la détournent de penser aux illusions où le Poëte veut l'engager : d'ailleurs les vers représentent à l'ame les vérités avec plus de grace & de force que la prose; & l'esprit a un plaisir infini, en découvrant l'art dont le Poëte ramasse tant d'idées en peu de mots, & les rend par un langage si figuré, si passionné, si harmonieux, qu'on l'a appellé *le langage des Dieux*.

La différence du langage poétique & de la prose est sensible dans la Langue italienne qui, à l'exemple de la grecque & de la latine, a consacré certains mots & certaines phrases uniques

ment à la Poésie. M. Racine &
Despreaux choisissoient les mots
grand soin pour leur Poésie ; &
n'ont pas fait un langage à par
tournure de leurs vers est si belle,
n'est pas nécessaire d'avertir le L
que ce n'est pas de la prose. I
quelques strophes dans les Od
Rousseau, où le son caractérise l
M. de la Motte se moque de l'a
peindre par le son, & il traite e
sionnaires ceux qui le cherchent
les vers des Anciens. Ses discipl
s'arrêtent pas là ; ils disputent à
d'haleine sur la différence de la
& des vers, & ne pouvant pas la
ver dans la césure & dans la rim
vers de leur maître, ils ont recou
expressions impropres & inusitée
la contrainte des vers exige du l
M. l'Abbé de Pons, disciple zé
M. de la Motte, compare le Po
un Danseur de corde qui est enfe
dit-il, dans les bornes étroites
ligne, qui court en avant & en a
sans pouvoir présenter le front n
droite ni à sa gauche, & faire vo
graces enjouées des bras & du v
Sa comparaison n'est pas juste : un

ne ressemble pas à un Danseur de corde qui fait des sauts périlleux, mais à un Danseur simplement qui regle ses pas par une mesure constante. Il est vrai qu'il est plus facile d'écrire en prose qu'en vers, comme il est plus facile de marcher que de danser; car l'art détermine ce qui est vague & indéfini par lui-même, & l'assujettit à une regle dont on ne peut pas s'écarter, si on veut montrer de l'art. Mais l'observation de la regle n'a rien d'affecté ni de contraint, quand on a du génie. L'art, dit-on, ne perfectionne que la nature, & tous ceux qui ont donné des regles de Poétique commencent par supposer que le Poëte a du génie ou des dispositions naturelles à exceller dans l'exécution des regles que l'Art lui prescrit. On peut appliquer ce principe aux autres Arts; & si on pousse le raisonnement de l'Abbé de Pons, on ira jusqu'à les bannir tous : or veut-il que nous renoncions aux plus beaux agrémens de la vie humaine, parce que son maître n'a pas du génie pour la Poésie?

La Poésie n'est pas moins Peinture que Musique. Imiter est représenter &

vivement les objets, qu'ils faſſent ſur nous les mêmes impreſſions qu'ils feroient ſi nous les voyions en eux-mêmes. C'eſt le grand principe de la perſpective, & par conſéquent de la Peinture. L'application que j'en ai faite à la Poéſie m'a fait entrer d'une maniere très-facile & très-courte dans ſon caractere général & dans la plûpart de ſes regles eſſentielles. Si les Commentateurs d'Ariſtote & Gravina lui-même avoient poſé d'abord & développé cette definition, ils auroient fort abrégé leurs traités ; & je le ferai ſentir, ſi jamais j'ai le tems de finir mes eſſais de Poétique. La Poéſie donc n'étant qu'une eſpece de Peinture, il faut que le Peintre mette tout en images. Pour y réuſſir, il faut renoncer aux termes abſtraits, aux réflexions, au bel eſprit, en un mot à tout ce qui fait voir l'Auteur, & non pas les choſes qu'il imite. Homere excelle dans l'art de peindre ; & ſans parler de la gradation de ſes figures, de la vivacité de ſes couleurs & de l'accord de ſes caracteres, n'eſt-il pas vrai que ſes mots ſont, pour ainſi dire, des miroirs à facettes qui multiplient l'objet avec un plaiſir,

infini pour le Spectateur ? M. de la Motte est bien loin d'imiter Homere ; ses œuvres sont un tissu de termes métaphysiques, de réflexions alambiquées, d'épigrammes pointues. Un Traité scholastique n'est pas plus décharné, & sans doute les Méditations de Descartes & du P. Mallebranche ont plus d'images sensibles que ses Odes & ses Fables.

M. Varignon généralisoit tous les problêmes de Mathématique ; M. de la Motte à trouvé le secret de généraliser les idées singulieres d'Homere, d'Anacréon, de Pindare & d'Horace ; il les a même disposées méthodiquement par articles, comme dit Rousseau. N'a-t-il pas raison de s'écrier : « Je n'ai pas imité les Anciens, je les » ai corrigés, je les ai embellis » ? En effet il a suppléé à leurs mots composés par des définitions d'un goût singulier ; il appelle un cadran *un greffier solaire*, un vendeur d'oiseaux *un marchand de ramage*, un fruit d'une grosseur extraordinaire *un phénomene potager*, un renard qui moralise *un Pythagore à longue queue*, une ruche d'abeilles *un Louvre emmiellé*, les goûts du

mariage *les béatilles de l'hyménée.*

Notre siecle, dit l'Abbé Massieu dans sa préface, s'est soulevé avec raison contre des expressions si étranges; il les a regardées comme un reste de ces jargons infortunés, dont une Comédie avoit corrigé la France, & il a cru qu'on vouloit nous remettre au tems où les Héroïnes de Moliere appelloient les sieges *les commodités de la conversation*, & un miroir *le conseiller des graces.*

Despreaux & Racine voulurent autrefois traduire Homere; mais le premier, dit Mad. Dacier, ne fit qu'une page, & y renonça; & le second fit deux cens vers, & les jetta au feu. M. de la Motte ne s'attachant qu'à la précision, à la clarté & à l'agrément, comme un Philosophe qui écriroit un Traité de Physique, eut le talent de réduire les seize mille vers de l'Iliade à quatre mille cinq ou six cens, dont la moitié est tout de son cru. Jamais Deiphobus, dit Madame Dacier, ne fut plus mutilé par Ménélas & par Ulysse.

Quis tam crudeles optavit sumere pœnas?
Cui tantùm de te licuit?

Que n'a pas dit M. de la Motte contre le dessein & la morale du Poëme d'Homere, contre les caracteres des Dieux & des hommes, contre les descriptions, les discours, les comparaisons, l'expression & même la versification ? Il a enchéri infiniment sur Saint-Sorlin, auteur des Visionnaires, & même sur les sophismes de Perault : vous pouvez voir ce que Madame Dacier en dit dans *la Corruption du goût*, & M. Boivin le cadet dans *le Bouclier d'Achille*. L'imitation d'Homere a donné à l'Italie le Triffin, l'Arioste & le Tasse ; la Poétique d'Aristote a formé Robortelli, Victorius, Castelvetro : la Critique précipitée de ce grand Poëte & de ce grand Philosophe a donné M. de la Motte & ses partisans à la France.

Quand je suis venu à Paris pour la premiere fois, on disputoit avec la même ardeur sur l'Iliade d'Homere que sur la Constitution de Clément XI. Les partisans des Anciens & des Modernes étoient aux mains, & je comparois volontiers leurs disputes aux combats des Troyens & des Grecs, qui à la prise de Troye se battoient dans

les ténebres, sans se connoître & sans savoir où ils alloient ni ce qu'ils cherchoient. En effet n'ont-ils pas disputé sans la connoissance du grec, sans regle fixe de Poésie & sans avoir aucun égard aux mœurs des siecles & à l'histoire littéraire ? Après plusieurs disputes, M. l'Abbé de Saint-Pierre, auteur du Projet de la paix perpétuelle en Europe, déclara au Public par une feuille volante qu'on ne prétendoit pas attaquer Homere lui-même, mais l'Homere de Madame Dacier. Que ne dit-il pas par-là ? Il feroit trop long d'examiner les principes de leurs raisonnemens, je ne choisirai que ce qui regarde le caractere & les maximes de l'Ecole moderne.

Le goût est différent de l'esprit, & on ne le sauroit définir non plus que le sentiment, dont il est une modification. Tout ce qu'on peut dire, c'est que comme les ouvrages d'esprit surprennent par la nouveauté de leurs idées, ainsi les ouvrages de goût touchent par la délicatesse de leurs agrémens ; mais comment réduire les agrémens à des idées primitives ? Le Pere Gamache, disciple de M. de Fonte-

nelle, a voulu analyser les agrémens de la Langue françoise, mais il n'y a non plus réussi que dans son systême du cœur, où il cherche des raisons métaphysiques de l'amour. Il y a des gens sans goût, comme il y en a sans la faculté d'ouir & de voir ; les Philosophes & les Mathématiciens n'en ont pas ordinairement & sont presqu'insensibles aux agrémens de la Poésie & de la Musique. M. Newton m'a dit plusieurs fois qu'il n'a jamais pu entendre un Opera ; & dans mes voyages je n'ai trouvé que M. de Moivre, célebre Mathématicien François, qui goûtât infiniment Rabelais & qui convînt avec moi qu'il est au moins aussi rare d'être un Virgile en Poésie qu'un Newton en Mathématiques. L'usage des idées abstraites donne une certaine tension aux fibres, qui les rend incapables de ces mouvemens prompts & légers qui sont peut-être les causes occasionnelles du goût.

Soit donc par défaut de nature, ou par l'usage de la Philosophie, il est certain que M. de la Motte & M. de Fontenelle & leurs partisans n'ont point de goût : de-là vient qu'ils ont intro-

duit dans les Belles-Lettres l'eſprit & la méthode de M. Deſcartes, & qu'ils jugent de la Poéſie & de l'Eloquence indépendamment des oreilles & des paſſions, comme on juge des corps indépendamment des qualités ſenſibles : de-là vient auſſi qu'ils confondent le progrès de la Philoſophie avec celui des Arts. Les Modernes, dit l'Abbé Terraſſon, ſont plus grands Géometres que les Anciens : donc ils ſont plus grands Orateurs & plus grands Poëtes. Voilà le principe dominant de la préface de ſa Diſſertation critique d'Homere, où il a développé avec eſprit le ſyſtême de M. de Fontenelle à l'égard du progrès de l'eſprit humain. Quel ſyſtême ! les grands Peintres & les grands Poëtes ont fleuri en Italie dans le ſeizieme ſiecle, les grands Mathématiciens & les grands Philoſophes dans le dix-ſeptieme, comment donc inférer le progrès des uns du progrès des autres ? Il eſt même à remarquer que Galilée, Torricelli, Borelli jettoient les fondemens de la Philoſophie expérimentale, & Marini & ſon Ecole gâtoient le bon goût de la Poéſie, introduit avec tant d'éclat ſous Léon X.

Dans le Livre de l'Abbé Terrasson il y a quelques traits de lumiere & d'érudition poétique, & sa regle du premier aspect peut avoir quelque usage dans la critique des Poëtes modernes. Quand on n'a pas l'esprit prévenu, & que d'ailleurs on l'a assez pénétrant, on peut voir tout-d'un-coup si un Poëte a bien imité son objet; car comme on connoît l'original, c'est-à-dire les hommes & les mœurs du siecle, on peut aisément lui confronter la copie, c'est-à-dire la Poésie qui les imite. Raffiner à force de réflexions sur le jugement que le premier aspect fournit, c'est quelquefois le gâter. Il y a des gens, disoit M. Leibnitz, qui se crevent les yeux pour voir clair; mais cette regle du premier aspect n'est presque d'aucun usage dans l'examen de l'ancienne Poésie, dont on ne peut juger qu'après avoir long-tems réfléchi sur la Religion des Anciens, sur leurs loix, sur leurs mœurs, sur leur maniere de combattre & de haranguer, *&c.* Les beautés d'un Poëme, indépendantes de toutes ces circonstances individuelles, sont très-rares, & les grands Peintres les ont toujours évitées avec

soin, car ils vouloient peindre la nature, & non pas leurs idées.

Homere sur-tout peint toujours les choses singulieres; pour voir donc s'il les a bien peintes, il faut connoître exactement l'histoire de son tems. Il ne suffit pas de dire en Philosophe: ses Dieux sont absurdes, ses hommes grossiers, sa morale confuse; il faut démontrer qu'Homere, comme Poëte, n'a pas peint les Dieux comme il les a trouvés, les hommes tels qu'ils étoient, & que sa morale n'a pas assez de justesse par rapport au but qu'il se propose. Homere, dit M. de Cambrai, a dû sans doute peindre ses Dieux comme la Religion les offroit au monde idolâtre en son tems; il devoit représenter les hommes selon les mœurs qui régnoient alors dans la Grece & dans l'Asie mineure. Blâmer Homere d'avoir peint fidelement après nature, c'est reprocher à Mignard, à Rigaut, d'avoir fait des portraits ressemblans. Voudroit-on qu'on peignît Momus comme Jupiter, Silene comme Apollon, Alecton comme Venus, Thersite comme Achille? Voudroit-on qu'on peignît la Cour de notre tems avec les fraises

& les barbes du siecle passé ? Ainsi Homere ayant dû peindre avec vérité, ne faut-il pas admirer l'ordre, la proportion, la grace, la force, la vie, l'action & le sentiment qu'il a donné à toutes ses peintures ? Plus la Religion étoit monstrueuse & ridicule, plus il faut l'admirer de l'avoir relevée par tant de magnifiques images ; plus les mœurs étoient grossieres, plus il faut être touché de voir qu'il ait donné tant de force à ce qui est en soi si irrégulier, si absurde & si choquant. Que n'auroit-il pas fait, si on lui eût donné à peindre un Socrate, un Aristide, un Timoléon, un Agis, un Cléomene, un Numa, un Camille, un Brutus, un Marc-Aurele ?

Voilà comme on juge d'Homere ; mais comment M. de la Motte en peut-il juger, ne l'ayant lu que dans la traduction, qui défigure toujours les images & leur ôte la couleur & les agrémens ? Se fieroit-on à un homme qui jugeroit du plus beau tableau de Raphaël par la plus mauvaise estampe du monde ? Cependant on peut démontrer que l'expression dans la Poésie a bien plus de force & d'étendue que

le coloris dans la Peinture. En effet le coloris ne peut faire sentir qu'un seul moment & un seul degré de passion, lorsque l'expression en représente toute la suite jusqu'aux degrés les plus imperceptibles, qu'elle allie les causes avec les effets, & par une multitude d'images toujours variées, excite dans l'ame plusieurs idées & plusieurs sentimens à chaque mot.

M. de la Motte ne pouvant pas répondre directement à l'objection, pour sauver un paradoxe, en débite deux autres : le premier, que nous ne pouvons pas juger des Langues mortes ; le second, que la Langue françoise ne cede point à la grecque. Il n'est point difficile de répondre.

Quand Gaza, Grisolore & les autres Grecs vinrent en Italie y enseigner leur Langue, elle vivoit encore à Constantinople parmi les Savans, & s'est conservée depuis par des Grammaires & des Dictionnaires. Il n'y a pas de célebre Université en Europe où l'on ne professe le grec : témoins les belles éditions des Auteurs grecs qu'on fait tous les jours en France, en Angleterre, en Italie, &c. Ce n'est pas le peuple

qui conserve une Langue dans sa pureté, ce sont les Historiens, les Orateurs, les Poëtes. En manque-t-on depuis l'établissement des Lettres ? Le Maréchal Strozzi, selon Brantome, a fait une excellente traduction des Commentaires de César en grec. Gaza a traduit dans la même Langue le traité de Ciceron, intitulé : *de la Vieillesse*; le Pere Petau a traduit le traité *de l'Amitié* & les Pseaumes de David en vers si beaux, que les plus grands connoisseurs le comparent aux plus grands Poëtes grecs. Leur jugement n'est pas téméraire : ils ont des regles fixes pour juger des Langues; ils ont des modeles parfaits pour comparer les ouvrages ; &, selon le témoignage des Auteurs contemporains & l'approbation de tous les siecles, Homere est dans la Langue grecque la regle & le modele de la comparaison.

Il est vrai que l'Abbé Terrasson n'est pas de cet avis ; il prétend que la versification de Callimaque est plus parfaite que celle d'Homere, il décide même du degré de la perfection. La versification d'Homere, dit-il, differe de celle de Callimaque, comme la versification de Lucrece differe de

celle d'Ovide. Ne faut-il pas parfaitement connoître les deux Langues pour juger si délicatement ? Et comment l'Abbé Terrasson, partisan & même adorateur de M. de la Motte, ose-t-il se déclarer contre la proposition de son maître, qu'on ne peut pas juger des Langues mortes ?

Le même Auteur fait un grand procès à Homere sur les élisions arbitraires, sur les breves employées pour des longues, sur le manque de césures, sur les mots & les épithetes de quatre syllabes qui ne sont mises que pour finir les vers. On n'a qu'à lui répondre avec M. de Cambrai : « Certains traits » négligés des grands Peintres sont fort » au-dessus des ouvrages les plus léchés » des Peintres médiocres. Le censeur » médiocre ne goûte pas le sublime ; » il n'en est pas saisi ; il s'occupe bien » plutôt d'un mot détaché ou d'une » expression négligée ; il ne voit qu'à » demi la beauté du plan général, l'or» dre & la force qui regnent par-tout : » j'aimerois autant le voir occupé de » l'ortographe, des points interrogans » & des virgules. Je plains l'Auteur » qui est entre ses mains & à sa merci ; » *barbarus has segetes* » ?

Mais pourquoi l'Abbé Terrasson veut-il borner les regles de la Poésie Grecque ? Ne seroit-il pas mieux qu'il pensât mettre plus au large les regles de la Poésie Françoise ? Voci comme M. de Cambrai en parle : »Me sera-t'il permis de représenter ici ma peine sur ce que la perfection de la versification Françoise, me paroît presqu'impossible ? Ce qui me confirme dans cette pensée, est de voir que nos plus grands Poëtes ont fait beaucoup de vers foibles. Personne n'en a fait de plus beaux que Malherbe : combien en a-t'il fait qui ne sont guere dignes de lui ! ceux-mêmes d'entre nos Poëtes les plus estimables, qui ont eu le moins d'inégalité, en ont fait assez souvent de raboteux, d'obscurs, & de languissans : ils ont voulu donner à leurs pensées un tour délicat, & il le faut chercher : ils sont pleins d'épithetes forcées pour attraper la rime : en retranchant certains vers, on ne retrancheroit aucune beauté. C'est ce qu'on remarqueroit sans peine, si on examinoit chacun de leurs vers en toute rigueur. Notre versification perd plus, si je ne me trompe, qu'elle ne gagne par la rime.

Elle perd beaucoup de variété, de facilité, & d'harmonie. Souvent la rime qu'on va chercher bien loin, réduit le Poëte à alonger & à faire languir son discours; il lui faut deux ou trois vers postiches pour en amener un dont il a besoin. On est scrupuleux pour n'employer que des rimes riches, & l'on ne l'est, ni sur le fond des pensées & des sentimens, ni sur le tour naturel, ni sur la noblesse des expressions. La rime ne nous donne que l'uniformité des finales, qui est ennuyeuse, & qu'on évite dans la Prose, tant elle est loin de flatter l'oreille. Cette répétition des syllabes finales lasse, même dans les grands vers héroïques, où deux masculins sont toujours suivis de deux feminins...... Je n'ai garde néanmoins de vouloir abolir les rimes: sans elles nos versifications tomberoient....... Mais je crois qu'il seroit à propos de mettre nos Poëtes un peu plus au large sur les rimes, pour leur donner le moyen d'être plus exacts sur le sens & sur l'harmonie. On viseroit avec plus de facilité au beau, au grand, au simple, au facile: on épargneroit plus aux grands Poëtes des tours forcés, des

épithetes cousues, des pensées qui ne se présentent pas d'abord assez clairement à l'esprit. L'exemple des Grecs & des Romains peut nous encourager à prendre cette liberté ».

Au lieu donc de blâmer Homere à cause des licences, il le faut prendre pour modele, pour les introduire dans les Poésies modernes ; & nos langues seroient bien heureuses si elles étoient capables de ces hardiesses, dont Homere a orné son Poëme. Aristote dans sa Poétique, dit qu'il y a un moyen très-sûr de rendre l'expression en même-tems, & noble & claire : c'est de se servir des mots alongés, racourcis, ou changés ; car, dit-il, ce qu'il y a d'extraordinaire dans ces termes, & qui les fait paroître éloignés des mots propres, produit la noblesse, & ce qui retient encore de l'usage commun, donne de la netteté. C'est pourquoi ceux qui condamnent ces sortes d'expressions, & qui blâment Homere de s'en être servi, le font sans raison, comme l'ancien Euclide, qui soutenoit qu'il n'y a rien de si aisé que d'être Poëte, si on a la liberté d'alonger les mots à sa fantaisie, & qui se mo-

quoit de ce Poëte, en ſuivant cette même méthode dans les vers. Ne faut-il pas plutôt croire Ariſtote dans ce qui regarde la beauté de ſa langue, que l'Abbé Terraſſon ?

M. de Fontenelle avoit comparé les différens dialectes d'Homere à un aſſemblage caſuel de Picards, de Normands, & de Bas-Bretons. L'Abbé Terraſſon le compare au langage des Troubadours; & il conclud par-là que ce n'étoit pas le langage de la floriſſante Athenes, où les Poëtes, Sophocle & Euripide, ont uſé ſobrement du prétendu privilége des différens dialectes.

Poſons d'abord ce fait. Le dialecte dont Homere a fait le plus d'uſage fut l'Ionique, qui a une grace particuliere en ce qu'il n'uſe jamais de contractions, & qu'il réduit les diphtongues en ſyllabes, ce qui rend les mots plus ſonores : il y a joint l'Attique avec ſes contractions ; le Dorique plus fort, l'Eolique plus foible, dont il rejetta ſouvent les aſpirations, & adopta les accens. Il rendit enfin cette variété complette en ſupprimant quelques lettres par une licence poétique. Or, comme

comme un Peintre peut choisir ce qu'il y a de plus parfait en différens visages pour former une image où brille ce beau idéal, si estimé dans la Peinture; de même Homere a pu choisir ce qu'il y avoit de plus harmonieux dans les différens dialectes de la Grece, & en former un tout, qui surpasse en harmonie tout ce qu'on a fait depuis. Car il ne faut pas croire que ces différens dialectes fussent barbares, comme ceux des Provinces de la France & de l'Italie. Chaque dialecte avoit ses regles, comme on voit par les Orateurs Grecs qui l'ont suivi; & Homere n'a pas pris indifféremment les mots du peuple, mais ceux qui étoient le plus en usage de son tems dans les assemblées publiques, dans les Poëtes & les Auteurs que nous avons perdus, & qui ne sont pas en petit nombre, selon les remarques de M. le Fevre. Dante, sans lire Homere, avoit suivi la même méthode, employant la langue illustre d'Italie, je veux dire celle qu'on parloit dans les Académies, dans la Cour, dans le Sénat, dans l'assemblée du Peuple, non-seulement de Florence, mais de Rome, de Naples,

de Sicile, de la Lombardie, &c. On peut voir ce qu'en dit Gravina dans son Livre de la Raiſon Poétique.

Il nous reſte à examiner la derniere propoſition de M. de la Motte, & que M. l'Abbé Terraſſon a prétendu fortifier par un long article. De ce que la langue Françoiſe ne manque pas de clarté dans les Traités Dogmatiques & dans les Hiſtoires, de ſublime dans les Panégyriques, de ſel dans les Satyres, de dignité dans les Tragédies de Corneille & de Racine; de jeu & de badinage dans les Comédies de Moliere, de tendreſſe dans Quinault, & de naïveté dans la Fontaine; M. de la Motte conclud que la langue Françoiſe ne le céde en rien à la Grecque. Cette concluſion eſt défectueuſe, car elle n'eſt tirée que d'un terme de la comparaiſon. Ne faut-il pas comparer les ſels, par exemple, d'Ariſtophane avec ceux de Moliere, le ſublime de Corneille avec celui de Sophocle, le naïf de la Fontaine avec celui d'Anacréon, pour déterminer au juſte les avantages d'une langue ſur l'autre? Mais toutes ces comparaiſons ſont hors d'œuvre. La clarté, le ſublime, le

pathétique, le badin, le naïf, &c. sont les propriétés du génie & du style, & non pas des mots. Pour juger de la beauté des langues, il ne faut pas les considérer comme des expressions des idées, mais simplement comme des sons. Dans cette hypothese on n'a qu'à peser leur force & leur douceur : leur force dépend du nombre de leurs consonnes, leur douceur dépend du nombre de leurs voyelles, & l'harmonie résulte du mélange des unes & des autres. On n'a qu'à avoir de l'oreille pour sentir la différence qui se trouve entre le François & le Grec. Mais, comment convaincre M. de la Motte, qui ne considere dans les mots que l'expression de l'idée, & croit que tous les sons frappent également les membranes du timpan, & les nerfs du labyrinthe? Quintilien avoue sincerement dans le dixieme Livre de ses Institutions, que la langue Latine n'avoit pas de mots si gracieux que la Grecque ; & par conséquent lui cédoit en harmonie. Or, selon M. de Cambrai, la langue Françoise n'est qu'un mélange de Grec, de Latin & de Tudesque, avec quelque reste confus du Gaulois,

La question donc se réduit à savoir si la langue Françoise peut se comparer en harmonie à la Grecque, lui ôtant ce qu'il y a du Latin & du Grec, & la réduisant au Tudesque & au Gaulois. N'est-ce pas le hasard qui a produit ces deux langues? Ont-elles jamais eu des regles fixes; & les Philosophes se sont-ils mêlés de séparer ses mots, d'en choisir les plus doux, pour composer ces Langues poétiques dont il est ici principalement question? en vain, l'Abbé Terrasson prétend que la Physique & la Géométrie ont donné à la langue Françoise une infinité de termes que les Grecs n'ont jamais eus. Les mots des sciences & des arts sont la plûpart inutiles pour la Poésie, aussi-bien que les mots de religion, de politique, de jurisprudence, de guerre, de commerce, & toutes les especes de coutume, de pratique, & d'exercice, qui regardent l'esprit & les affaires, tant publiques que particulieres.

Il est tems de finir ma lettre. Je ne vous ai exposé que les maximes & les idées générales de l'école moderne; pour applanir le chemin à un systême qu'on en pourroit faire, il faudroit les détacher

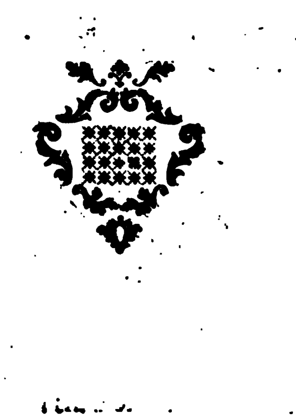
par ordre des Livres de M. de Fontenelle & de M. de la Motte, on en feroit un monstre des plus bisarres, & auquel on pourroit appliquer ce qu'Horace dit au commencement de sa Poétique : *humano capiti*, &c.

Mais il ne faudroit rien conclure contre le goût, le génie & le savoir de la nation, comme ont fait le Pere Bouhours & le Pere Rapin & d'autres, en critiquant les Auteurs Italiens. Par les passages que j'ai rapportés tout au long exprès, vous voyez que dans tous les pays il y a des gens qui s'opposent au mauvais goût & veulent introduire & conserver le bon. Si les Critiques dont nous avons parlé avoient mis en œuvre cette méthode, leurs ouvrages auroient été applaudis & n'auroient pas allumé cette guerre littéraire qui dure encore avec tant d'animosité de part & d'autre; mais on peut dire que le défaut principal des Critiques réciproques est le défaut que M. Boivin reproche à M. de la Motte : « Des exemples particuliers on tire des conclusions générales, & voilà une source de sophismes perpétuels ».

Je me suis arrêté dans ma Lettre sur

les idées primitives de la Poésie, pour démontrer aux Cartésiens que, selon le précepte de leur maître, il faut tirer toutes les regles & les raisonnemens des idées hypothétiques ou réelles qu'on se forme. L'idée fondamentale de la Poétique est l'imitation; il faut s'arrêter-là & en développer l'idée. Je ne vous ai pas parlé des Tragédies de M. de la Motte; je me réserve à vous en parler, lorsque je vous exposerai au long ce qui regarde le Théâtre françois.

Je suis, Monsieur, *&c.*



ARTICLE VIII.

ESSAI sur l'étude de la Littérature. A Londres, chez T. Becket & P. A. de Hondt, 1761.

NOus l'avons déja dit : l'amour de la patrie, qui est une passion dans le peuple, doit être une vertu dans le Philosophe. Ce zele ardent & farouche, qui anime une nation contre une nation, qui rend le nom même de l'une odieux à l'autre, qui est toujours prêt à embraser le monde des feux de la guerre pour des intérêts frivoles & équivoques, ce fanatisme, dis-je, qu'on appelle *amour de la patrie*, n'est que l'orgueil national porté à l'excès ; c'est le patriotisme des sauvages. Cette disposition dans un peuple peut être quelquefois bonne en politique, mais elle est toujours mauvaise en morale ; & si elle sert dans certains momens à rendre ce peuple plus redoutable à ses ennemis, elle doit le rendre en même tems un objet de crainte & de défiance pour tous les autres. Les

liens qui attachent plus étroitement un homme à sa famille, à ses amis, à sa patrie, ne détruisent point ceux qui l'attachent à l'espece humaine. C'est à la Philosophie à adoucir les mœurs des peuples en éclairant les esprits, à éteindre peu-à-peu ces haines nationales toujours aveugles & cruelles, à rapprocher les hommes par les besoins de la raison & des Arts, lorsqu'ils sont divisés par les besoins de l'avarice & du luxe.

S'il étoit permis d'espérer que la Paix descendît un jour sur la terre & réunît toutes les nations, ce bonheur inestimable seroit un bienfait de cet esprit philosophique qui s'éleve au-dessus des passions & des préjugés du moment, & qui embrassant dans ses vues le bonheur du genre humain entier, ramene tout aux principes de la raison universelle, & soumet les intérêts particuliers au bien général. Cet esprit philosophique est souvent méconnu, souvent persécuté ; mais il sait faire entendre sa voix au-travers des clameurs & des murmures de l'ignorance, de l'hypocrisie & de la méchanceté. C'est ce même esprit qui conserve entre les

hommes les plus éclairés des nations en guerre, une correspondance utile aux progrès de la raison & des Arts; les intérêts passagers & momentanés de la politique ne doivent point briser les liens que l'amour de la vérité a tissus; les fureurs de la guerre ont un terme; les nations qui s'entr'égorgeoient hier, seront liées demain par un traité; cette union est le but & la fin de toute guerre; mais les haines de peuple à peuple éloignent ce but, rendent les combats plus cruels, & couvent dans la paix des semences de nouvelles querelles & de nouveaux malheurs: & ces haines tiennent ordinairement à des objets frivoles, souvent chimériques. La Philosophie, en répandant peu-à-peu sa lumiere sur la masse des esprits, ne tarira pas sans doute les sources des guerres; l'ambition, l'orgueil & la cupidité y mettront toujours bon ordre; mais les hommes apprendroient à combattre leurs ennemis sans les mépriser, sans les haïr; un François ne seroit plus insulté dans les rues de Londres parce qu'il auroit une épée à son côté & ses cheveux dans une bourse; un Anglois ne se

croiroit pas un meilleur patriote, parce qu'il s'est interdit l'usage de toute denrée & mode françoise (*a*), & parce qu'il aime mieux s'enyvrer avec de la bierre forte qu'avec du vin de Bourgogne; Corneille & Moliere n'en seroient pas moins regardés comme de grands Poëtes, parce que les deux nations se disputent la possession de quelques déserts au-delà du Tropique; on ne s'aviseroit pas de traiter de mauvais Citoyen un homme de Lettres qui préféreroit la Langue de son ennemi pour écrire un ouvrage de Littérature, parce qu'il la trouveroit plus propre que la sienne à exprimer ou à répandre ses pensées. C'est ce qui vient d'arriver à l'Auteur de l'*Essai* que nous annonçons *sur l'étude de la Littérature*.

Un jeune Anglois, né, élevé, vivant en Angleterre, qui fait imprimer aujourd'hui au milieu de Londres un Livre françois, devoit s'attendre à sou-

(*a*) Il s'est formé à Londres une société qui a pris le nom d'*Antigallicane*, parce que ses Membres font vœu de ne se servir d'aucune production & d'aucune marchandise venant de France.

lever contre lui tous ces zélés Bretons, aussi jaloux de la supériorité littéraire que de celle du commerce; mais les cris du préjugé feront place aux applaudissemens du goût & de la raison. L'Auteur jouira de la reconnoissance de ses compatriotes qui lui devront un des meilleurs ouvrages de Littérature que l'Angleterre ait produits. Quant à nous, l'hommage que cet Ecrivain rend à notre Langue, par la préférence qu'il lui donne sur la sienne propre, semble exiger de notre part, non de l'indulgence (il n'en a pas besoin) mais une attention particuliere que mériteroit seul l'intérêt qu'il a su répandre sur des objets depuis long-tems envisagés sous bien des faces, & traités par des mains habiles. Mais nous ne préviendrons point nos Lecteurs sur le mérite de cet ouvrage, & nous tâcherons d'en faire connoître le caractere & les détails, avant que de rendre compte de l'impression qu'il a faite sur nous.

L'Auteur est M. Gibbon le cadet; il adresse son ouvrage à son pere, & l'épître dédicatoire porte le caractere d'une ame honnête & reconnoissante.

Il expose ensuite dans un avis préliminaire l'objet qu'il s'est proposé dans son travail ; il n'a voulu donner qu'un essai, qu'une suite de réflexions générales sur la Littérature en général & sur quelques points intéressans. L'amour de l'antiquité, & le mépris où semble être tombé aujourd'hui l'étude des Anciens, ont animé son zele & conduit sa plume ; mais il présente toujours ses idées avec modestie, il s'exprime avec décence, il discute avec sagesse, & soumet ses opinions au jugement des hommes éclairés.

» Je tâcherai, dit-il, d'entendre » l'arrêt du Public & même son silen- » ce, & je ne l'entendrai que pour » m'y soumettre. Point de philippiques » contre mon siecle, point d'appels à » la postérité.

» L'envie de justifier une étude fa- » vorite, c'est-à-dire l'amour propre » un peu déguisé, fit naître les réfle- » xions suivantes. Je voulois affran- » chir une science estimable du mé- » pris où elle languit aujourd'hui. Il » est vrai qu'on lit encore les Anciens ; » mais on ne les étudie plus ; on n'y » apporte plus cette attention, cet ap-

» pareil de connoissances que Ciceron
» & que Bossuet exigent de leurs Lec-
» teurs. Il est encore des gens de goût,
» mais il est peu de Littérateurs ; &
» ceux qui savent que les gens de Let-
» tres peuvent se passer des récom-
» penses plus aisément que de l'estime
» du Public, ne s'en étonneront point.

» J'ai envisagé la Littérature sous
» quelques points de vue qui m'ont
» frappé : plusieurs sans doute me sont
» échappés, j'en ai négligé quelques
» autres ; je ne suis point entré dans
» la carriere immense des Beaux-Arts,
» des beautés qu'ils empruntent de la
» Littérature, & de celles qu'ils lui
» rendent. Que ne suis-je un Caylus
» ou un Spence (a) ! j'éleverois un mo-
» nument éternel à leur alliance ; on y
» verroit l'image de Jupiter éclore dans
» le cerveau d'Homere & venir se pla-
» cer sous le ciseau de Phydias ».

Ce trait seul suffiroit pour faire ju-

(a) Auteur d'un ouvrage anglois, intitulé *Polymetis*. La mithologie des Poëtes y est combinée avec celle des Sculpteurs. Cet ouvrage, plein de goût & de savoir, mériteroit d'être plus connu en France.

ger avantageuſement du jeune Ecrivain qui montre une imagination ſi ſenſible aux impreſſions des Arts, & qui s'exprime avec tant d'intérêt dans une Langue qui lui eſt étrangere.

Cet *avis* eſt ſuivi d'une Lettre de M. Mathy à l'Auteur. Nous voudrions pouvoir tranſcrire toute cette Lettre, pleine de raiſon, d'eſprit & de bonne philoſophie, digne en un mot de ce ſavant Médecin, dont les lumieres & les talens ſont connus de toute l'Europe; le peu d'eſpace qui nous reſte nous force d'abréger ce morceau intéreſſant, & de renvoyer au volume ſuivant l'extrait du corps de l'ouvrage que nous annonçons.

« AVEZ-VOUS pu croire qu'on par-
» donneroit à un homme né pour aſ-
» ſiſter aux aſſemblées tumultueuſes
» du Sénat & à la deſtruction des re-
» nards de ſa province, des diſcuſſions
» ſur ce qu'on penſa il y a deux mille
» ans ſur les Divinités de la Grece &
» ſur les premiers ſiecles de Rome?
» Quoi! pas la moindre alluſion à ce
» qui ſe paſſe de nos jours! une bro-
» chure où il n'eſt queſtion ni de la

» guerre ni du commerce, où l'on ne
» prescrit point de limites ni ne pro-
» pose aucune réduction, où l'on ne
» fait point de complimens au Prince
» ni de leçons à ses Ministres ! en vé-
» rité je vous admire : & qu'en dira-
» t-on, je vous le demande, en
» Hampshire » ?

» Le Grec doit être laissé au Colle-
» ge & à la roture ; ainsi l'a-t-on peut-
» être décidé chez nos voisins, & cette
» mode menace de devenir conta-
» gieuse. Je sais que Paris ne se croit
» pas encore deshonnoré d'un Caylus
» & d'un Nivernois, & que votre
» isle compte avec plaisir ses Littel-
» ton, ses Marchmont, ses Orrery,
» ses Bath, ses Grandville. Mais vous
» êtes jeune, & l'on soupçonne ceux
» que je viens de vous nommer d'être
» un peu du siecle passé. Vos notes sont
» savantes, mais qui, à Newmarket ou
» dans le caffé d'Arthur, peut les
» lire » ?

M. Mathy prévient ensuite l'Auteur sur les critiques différentes qu'il aura à essuyer ; le Géometre, lui dit-il, vous attaquera du côté de la méthode ; le Littérateur vous accusera de frivolité ;

en effet, quel passage d'Aristophane avez-vous restitué, quelle date avez-vous éclaircie? &c.

« Mais, ajoute-t-il, j'ai gardé pour » le dernier le plus grand de vos crimes. » Vous êtes Anglois & vous choisissez » la langue de vos ennemis. Le vieux » Caton fremit, & dans son *Club* anti- » Gallican vous dénonce le *punch* à la » main, un ennemi de la patrie. *Mes* » *chers amis*, dit-il, *la liberté est prête* » *d'expirer. Ce peuple dont nous avons* » *toujours triomphé regagne par ses ar-* » *tifices plus que ne lui enlevent nos* » *armes. N'est-ce pas assez que nous* » *ayons des Baladins, des Friseurs,* » *des Cuisiniers de Paris, qu'on boive* » *dans notre isle des vins françois,* » *qu'on y lise des Livres françois?* » *Faut-il encore, (grand Dieu! est-ce* » *dans le plus haut période de notre* » *gloire qu'un Anglois en devoit don-* » *ner ce premier exemple?) Faut il* » *encore qu'on en écrive?*

» Contre une attaque aussi grave, » quel rempart vous ferez-vous? Trou- » verez-vous des défenseurs où vous » n'avez point de complices? Oserai- » je élever ma voix, moi qui Anglois

» simplement par choix, sans l'être de
» naissance, n'ai pu après vingt ans de
» séjour dans votre isle naturaliser ma
» langue aussi-bien que mon cœur ?
» Dirai-je que Plutarque, à-peu-
» près dans le même cas que moi, au-
» roit dit que rien ne fut plus vain
» que la prophétie de l'âcre Censeur,
» que le Grec perdroit Rome, puis-
» qu'au contraire elle s'éleva au com-
» ble de la gloire & du pouvoir dans le
» tems que les Lettres grecques & l'éru-
» dition étrangere y fleurirent le plus (*a*);
» que ce peuple qui tant qu'il fut libre
» plaça sa grandeur dans ce qui seul
» fait la grandeur d'un peuple, fit
» venir ses Grammairiens, mais non ses
» Généraux de la Grece, au lieu que
» Carthage y prit ses Soldats & ses Gé-
» néraux, & en défendit la Langue
» (*b*); que Flaminius, Scipion, Caton
» même..... Mais comme eux je parle
» Grec à votre homme. Il ignore éga-
» lement que Cicéron fut initié à
» Athenes, & que le nom de Chester-
» field se trouve dans les registres

(*a*) Plutarch. *in Cat. Maj.*
(*b*) Justin. XX. 5.

» d'une célebre Académie (*a*) de Paris,
» il jureroit que les Edouards & les
» Henris ne parlerent ou du moins ne
» lurent jamais le françois, & si je le
» pressois il me soutiendroit peut-être
» que le Roi de Prusse seroit déja maî-
» tre de Vienne, s'il n'eût pas écrit
» en style de Voltaire les Mémoires
» de Brandebourg.

» Mépriser sa propre Langue, rien
» sans doute de plus honteux ; mais
» la méprise-t-on à moins qu'on ne
» donne l'exclusion à toute autre ? Ci-
» céron, qui écrivit l'histoire de son
» Consulat en grec, préféra donc cette
» Langue, lui qui n'eut jamais de ri-
» val dans la sienne, qui la croyoit,
» peut-être par préjugé, plus riche
» que la grecque (*b*), & qui, s'il ne
» la rendit pas telle, étendit les bornes
» de sa jurisdiction plus que César
» celles de l'Empire.

» S'il étoit vrai que le Génie inso-
» ciable de diverses Langues empê-
» chât celui qui veut les concilier

(*a*) L'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres.

(*b*) *De finib. l.* 3.

» d'exceller dans aucune, on auroit
» tort sans doute de s'exposer au ris-
» que de corrompre la pureté de celle
» qui nous est naturelle, sans pouvoir
» se flatter de réussir dans celle qui ne
» l'est pas. Mais tant s'en faut que
» l'expérience ait confirmé cette pré-
» tendue crainte des mélanges. Jamais
» les Romains n'écrivirent mieux en
» Latin qu'au sortir des écoles grec-
» ques. Le morceau de Cicéron dont
» j'ai parlé nous a probablement valu
» les chef-d'œuvres latins de Salluste;
» & sans l'histoire de Polybe, revue
» par le héros qui avoit été son dis-
» ciple, nous n'aurions peut-être ja-
» mais eu ni Tite-Live ni Tacite.
» Que si dans vos climats si heureu-
» sement isolés quelques personnes,
» jalouses de l'universalité que le fran-
» çois s'est acquise sur le continent, se
» plaignoient que vous rompez la der-
» niere digue qui s'oppose à l'inon-
» dation, qu'elles me permettent de
» ne pas regarder comme un grand
» malheur qu'une Langue commune
» lie de plus en plus les Etats de l'Eu-
» rope, facilite les conférences des
» Ministres, prévienne les longueurs

» des négociations & les équivoques » des traités, fasse souhaiter la paix » & la rende plus durable & plus » chere. Le premier pas qu'on doive » faire pour s'accorder, c'est de tra» vailler à s'entendre.

» Vous venez, Monsieur, de don» ner un grand exemple. Au milieu » des succès de vos armes, vous avez » honoré les Lettres de vos ennemis. » Ce dernier triomphe est le plus noble. » Puisse-t-il devenir général & réci» proque, & le tems venir où les di» vers peuples, membres épars de la » même famille, s'élevant au-dessus » des distinctions partiales d'Anglois, » de François, d'Allemand & de » Russe, mériteront le titre d'hom» mes.

» J'ai l'honneur d'être avec des sen» timens qui ne dépendent d'aucun » climat, ni d'aucun siecle, Mon» sieur, votre, &c. M. Maty.

Du Musée Britannique le 16 Juin 1761.

ARTICLE X.

LETTRE de M. Marion de Mersan, *au sujet d'une traduction chinoise de l'Abrégé chronologique de l'histoire de France.*

UNE des choses qui nous flatte le plus dans le genre de travail que nous avons embrassé, c'est lorsqu'en portant nos regards sur les monumens de la Littérature étrangere, nous y appercevons les traces de ceux de nos compatriotes qui par leurs actions ou par leurs ouvrages se sont rendus utiles & célebres. Ce sont là pour nous comme autant de découvertes que notre amour-propre s'empresse de mettre à profit; car telle est l'énergie & l'étendue de sentiment qui porte en général tous les hommes à aimer leur patrie, qu'il leur arrive souvent d'être fiers de la réputation de leurs concitoyens, comme si réellement ils partageoient leur mérite.

Nous venons d'apprendre que l'Abrégé chronologique de l'Histoire de

France étant parvenu à la Chine, un Savant de cet Empire, frappé des avantages attachés à cette maniere d'exposer les événemens, les faits & les mœurs, s'occupoit non-seulement des moyens de s'en procurer une traduction, mais encore de l'idée de donner l'Histoire de la Chine sur le même plan. Voici ce qu'écrit à ce sujet M. Marion de Mersan, ci-devant Commissaire Général des Troupes Françoises dans le Decan, & Envoyé du Roi de Golconde auprès du Généralissime des Marattes.

Pendant les six mois que j'ai passés à Kan-ton, & que j'ai employés à observer, à interroger, à m'instruire en un mot sur tout ce qui concerne un peuple que je regarde comme le plus sage & le plus heureux de tous (a). Je fis connoissance avec un Chinois, homme de beaucoup d'esprit, qui possédoit parfaitement l'histoire de son pays, & qui ne fut pas médiocre-

(a) J'avois pour truchement un jeune Chinois, élevé par des Missionnaires, qui parloit portugais & latin avec autant d'élégance que de facilité.

ment étonné de m'en trouver instruit moi-même. Il me demanda comment il étoit possible, que sa Langue m'étant inconnue, j'eusse appris des choses qui ne se trouvoient que dans les Livres Chinois. Après lui avoir expliqué ce mystere, qui n'auroit pas dû en être un pour un homme si éclairé, je lui reprochai le préjugé ridicule de ses compatriotes, qui, comme si la Chine composoit l'Univers entier, dédaignent de porter leurs regards sur tout ce qui excede les limites de leur Empire; je lui appris que nous avions en notre Langue d'assez bonnes Histoires de la Chine, tandis qu'ils ne croyent pas que nous en ayons une de notre propre nation, & qu'ils nous regardent comme un peuple trop peu considérable pour y fournir matiere. J'avois alors avec moi un exemplaire de l'Abrégé chronologique; croiriez-vous, lui dis-je en le lui présentant, que ce petit volume contient l'histoire d'une Monarchie puissante, sans qu'on ait rien omis de tout ce qui s'y est passé de véritablement intéressant pendant treize siecles? Il sourit d'abord d'un air moqueur, puis retournant & soupe-

sant le Livre à diverses reprises : je ne croirai, me dit-il, quand on aura mis Pekin dans un *leitchy* (*a*).

Pour lui prouver que l'un étoit plus possible que l'autre, je lui fis la lecture des trois premiers regnes, de ceux de Louis le Jeune, de Philippe Auguste, de Philippe le Bel, de Henri IV. & de Louis XIV. Cette maniere de traiter l'Histoire lui parut admirable, sur-tout lorsqu'il s'agit des tems anciens & reculés dont les détails ne sauroient conserver le même degré d'intérêt, & ne servent enfin qu'à multiplier inutilement les volumes & à charger gratuitement la mémoire. Il ajouta avec vivacité qu'il engageroit un Mandarin lettré de ses amis à traiter l'Histoire de la Chine conformément à cette méthode, & pour cet effet il me pria instamment de lui procurer une traduction chinoise de l'Abrégé chronologique.

Obligé de partir dans l'espace deux mois, je n'eus que le tems lui fournir la traduction des qu

(*a*) Fruit délicieux de la grosseur noix.

pre

premiers regnes, que je crus devoir ſuffire pour guider ſon ami dans l'entrepriſe qu'il vouloit lui propoſer.

M. du Merſan ajoute que depuis ſon départ il n'a pu entretenir aucune correſpondance avec ſon Chinois; qu'une pénible campagne dans le Decan à l'Armée du Marquis de Buſſy, & que la guerre préſente, qui a ſuivi de ſi près ſon retour en Europe, y ont mis trop d'obſtacles. Mais il ſe flatte que bientôt la paix lui permettra de rétablir ſon commerce littéraire; & d'après l'intelligence & l'activité de ſon Chinois, d'après tous les moyens qu'il lui a procurés, il ne doute pas que la traduction chinoiſe de l'Abrégé de l'Hiſtoire de France ne ſoit terminée, & que l'exécution de l'Abrégé de l'Hiſtoire de la Chine ne ſoit fort avancée.

Qu'il nous ſoit permis de faire ici quelques réflexions à l'occaſion de l'excellent ouvrage de M. le Préſident Hénault. L'Annaliſte, le Chronologiſte, l'Hiſtorien, tous ceux en un mot qui ſe propoſent de nous inſtruire des événemens qui ſe ſont paſſés ſur le théâtre de l'Univers, cherchent à nous of-

frir distinctement & séparément ce que la variété prodigieuse des matieres & les bornes de notre esprit ne sauroient nous permettre de saisir à la fois & d'un coup-d'œil. Mais l'Annaliste & le Chronologiste different de l'Historien, en ce que ceux-là se contentent de nous présenter des parties isolées sans les enchaîner les unes aux autres, sans les faire concourir à former un ensemble, au lieu que l'Historien s'attache à montrer chaque partie comme intimement liée à son tout. Il en est des premiers comme d'un Musicien qui recherche & qui nous fait sentir un à un les divers sons d'un instrument; il en est de l'Historien comme d'un Compositeur, qui par l'art avec lequel il enchaine les sons, en forme des modulations & des chants agréables. Il est impossible qu'un simple tissu de dates & de faits, qui n'ont entr'eux aucun rapport, fasse sur nous autant d'impression que lorsqu'on a donné à ces faits de la suite & de l'ordre, c'est-à-dire l'intérêt & la vie. En un mot, si la Chronologie éclaire l'Histoire, il n'appartient qu'à l'Histoire d'animer la Chronologie; aussi est-il très-difficile

:poser en peu de mots, & cepen-
t d'une maniere intéressante, le sys-
.e entier des événemens, nous ne
»ns pas de l'Univers, mais d'une
.e Monarchie, & c'est en quoi il
s paroît que M. le Président Hé-
lt l'a emporté de beaucoup sur tous
prédécesseurs. Semblable à un Pein-
habile, il a eu l'art de faire de
ıds tableaux dans de petits cadres;
ıais son œil pénétrant & judicieux
;'est mépris aux traits qui étoient
plus propres à caractériser les tems
les mœurs; que de choses n'a-t-il
fallu étudier & approfondir pour
nettre en état de ne présenter que
es qu'il importoit le plus de faire
noître?



ARTICLE X.

DESCRIPTION du Lion marin de Dampier, nommé Siwutſcha *par les peuples de* Kamtſchatka, *par ceux des Iſles* Kouvilles *& par les Ruſſes ; par M.* Steller.

Extrait des Commentaires de Petersbourg.

QUOIQUE cet animal, dont l'aſpect eſt terrible & pareil à celui du Lion terreſtre, ſemble devoir être plein d'un grand courage, que ſes forces & ſa taille ſurpaſſent de beaucoup celles des ours, qu'il ſoit difficile à réduire & qu'il ſe défende avec une extrême fureur quand il eſt preſſé, il craint cependant l'homme à un tel point, qu'il ne l'a pas plutôt apperçu, même de loin, qu'il prend ſa courſe avec beaucoup de précipitation du côté de la mer, pour y chercher un aſyle. Si, plongé dans un profond ſommeil, il en eſt tiré par quelque coup ou quelque cri, il s'éveille avec frayeur, jette de profonds ſoupirs & fuit avec tant d'é-

pouvante, qu'il peut à peine ſe ſoutenir; mais quand il ſe voit ſerré & ſans eſpoir d'éviter ſon ennemi, il ſe jette ſur lui avec furie & en ſecouant horriblement ſa tête & ſa criniere, grinçant les dents & pouſſant des hurlemens ſi terribles, qu'il force les plus hardis à chercher leur ſalut dans la fuite : auſſi les peuples du Kamtſchatka ne l'attaquent jamais ſur l'eau, où il renverſe les barques & met en pieces les chaſſeurs. Ils n'oſent même aller à lui ouvertement & de front ſur terre, mais ils ont recours à la ruſe & tâchent de le ſurprendre pendant qu'il dort. Celui qui ſe fie le plus à ſes forces & à ſa vîteſſe, ſaiſit ce moment pour ſe couler vers l'animal avec beaucoup de précaution & de ſilence, en prenant le deſſous du vent; & dès qu'il eſt à portée, il le frappe entre les jambes de devant avec une lance appellée *Noſtok*, dont nous ferons la deſcription en parlant des Ours marins. Tandis que l'animal bleſſé fait des efforts pour prendre la fuite, d'autres le percent avec des fleches ou des lances, & l'aſſomment enfin, lorſqu'il eſt épuiſé, avec des maſſues. S'ils le trouvent en-

dormi ſur quelques rocs le long des bords de la mer, ils le bleſſent de loin avec des fleches empoiſonnées & l'abandonnent enſuite à l'effet du poiſon; la ſalure de l'eau de la mer augmente la douleur de ſes plaies & l'oblige à revenir ſur le continent, où les chaſſeurs achevent de le tuer; ou, s'ils ne peuvent, ils attendent vingt-quatre heures, au bout deſquelles l'animal expire par la force du venin.

Tous ceux qui ont l'aſſurance & l'adreſſe de l'attaquer & de le frapper, & ceux qui en ont tué pluſieurs, ſont en grande réputation chez leurs compatriotes, & regardés comme les héros de leur nation; cette eſpece de gloire n'eſt pas un moindre aiguillon que l'excellence de la chair de l'animal, pour les exciter à cette chaſſe & à s'expoſer aux plus grands périls. Ils chargent quelquefois leurs barques, en y mettant juſqu'à deux ou trois de ces animaux, au point d'en être ſouvent ſubmergés : ce qui n'arrive point cependant, ſi la mer eſt tranquille, tant ils ont d'adreſſe & de dextérité, pourvu que le bord de la barque excede tant ſoit peu la ſuperficie de l'eau; c'eſt

même chez eux un si grand point d'honneur de ne pas rejetter leur proie par la crainte du péril, que s'ils ne peuvent suffire à vuider leur barque, ils s'exposent plutôt à périr. Ils vont quelquefois avec de légers & fragiles bateaux chercher l'isle d'Alait, éloignée de quatre ou cinq milles en mer, & souvent même ils sont emportés par le vent pendant sept à huit jours, sans boussole, sans provisions, hors de la vue du continent, qu'ils ne retrouvent qu'à la faveur du lever & du coucher du soleil ou de la lune.

La chair & le pannicule graisseux de cet animal sont d'une grande bonté, savoureux & très-recherchés; les ailerons des pieds, d'une consistance de gelée, sont mis au rang des mêts les plus délicieux. Leur graisse n'est point huileuse, comme celle des veaux marins & des baleines, mais semblable à celle des ours en couleur, en odeur & en saveur.

De leurs peaux les habitans font des courroies, des semelles de souliers, & même des bottes.

Les mâles ont jusqu'à quatre femelles, qui mettent bas au commencement,

de juin, sur le continent, toujours un seul petit à la fois, & le nourrissent de leur lait. Ces animaux s'accouplent dans le mois d'août & de septembre, à la façon des ours marins. Les mâles ne maltraitent pas leurs femelles, comme ces derniers; ils ont de grandes attentions pour elles, & recherchent avec empressement leurs caresses. Les uns & les autres négligent leurs petits au point de les étouffer assez souvent sous le poids de leurs corps en dormant, & de ne pas se donner le moindre mouvement pour les défendre, lorsqu'on les égorge à leurs yeux. Les petits ne sont point aussi vifs & aussi actifs que ceux des ours; ils dorment presque toujours, ou s'ils jouent entre eux & semblent imiter les peres & meres dans leurs accouplemens, c'est toujours avec un air de langueur & de paresse; sur le soir ils vont à la mer avec leurs meres, nageant d'abord tranquillement le long du rivage, & montant ensuite sur leur dos pour se reposer; elle oblige alors, en se roulant & en plongeant, les plus paresseux à nager. J'en ai jetté quelquefois dans l'eau qui ne faisoient

que de naître ; mais bien loin de se servir de leurs pieds ou de leurs nageoires, ils se débattoient avec agitation & se hâtoient de gagner le bord.

Quoique ces animaux craignent extrèmement l'homme, j'ai remarqué qu'ils sont capables d'être apprivoisés & qu'ils s'accoutúment insensiblement à sa présence, lorsqu'on ne leur fait aucun mal, particulierement dans la saison où leurs petits n'ont pas encore appris à nager. Il m'est arrivé de séjourner une fois pendant une semaine entiere au milieu d'eux sur un endroit élevé, dans une tente d'où j'observois leurs façons & leurs manieres de vivre. Quelquefois ils étoient couchés autour de moi de tous côtés, occupés à regarder le feu que j'avois allumé & à observer, pour ainsi dire, mes mouvemens. Ils ne s'éloignoient point, quoiqu'en passant au milieu d'eux j'enlevasse leurs petits & que je les égorgeasse à leurs yeux ; ils se mêloient même entre eux mâles & femelles ; ceux-là se battoient à outrance, soit pour celles-ci, soit pour les places qu'ils occupoient, avec la même cha-

leur & les mêmes mouvemens que les ours. L'un d'eux, entr'autres, auquel on avoit enlevé sa femelle, reçut plus de cent blessures dans un combat qu'il soutint trois jours entiers avec tous les autres. Les ours malins ne se mêloient jamais dans leurs différends; il fuyoient au contraire, dès qu'ils voyoient naître des querelles entre eux; ils cédoient la place & abandonnoient leurs propres femelles & leurs petits : ils évitent d'ailleurs leur société autant qu'ils peuvent. Les Lions au contraire se mêlent souvent parmi les ours malgré eux, sans y être portés par aucune raison, mais par pure fantaisie.

Le poil des plus vieux blanchit autour de la tête & du col. Selon toute apparence, leur vie est assez longue. Ils se grattent la tête & les oreilles avec les pieds de devant, à la maniere des ours, & nagent, marchent & se couchent comme eux. Ils mugissent comme les taureaux; mais les plus jeunes imitent le bêlement des brebis, de façon qu'il me sembloit quelquefois être au milieu d'un troupeau de moutons. Les vieux répandent beau-

coup d'odeur, moins forte à la vérité & moins desagréable que celle des ours. Au printems, l'été & en hyver ils habitent l'isle d'Alait dans des lieux particuliers, entre les précipices & les rochers; les jeunes y vivent toutes les années dans cette premiere saison avec les ours. J'en ai vu en fort grand nombre sur les bords de l'Amérique, dans les terres des Kamtschadales; il y en a presque toujours, mais ils ne vont point au-delà du cinquante-sixieme degré de latitude. On en prend beaucoup autour du promontoire de Kronozky, aux environs de l'isle d'Ostrownaz, de la baye Awatschi, & depuis là jusqu'au promontoire de Lapatka dans les isles des Kourilles, & jusqu'à l'isle Matmey. Le Capitaine Spangberg a donné dans sa Carte le nom de *Palais de Siwutschi* à une certaine isle, à cause de ces animaux qui s'y rendent en foule, & de la ressemblance qu'ont ces rochers avec les murs d'une ville. On n'en voit jamais dans la mer Penschiniene. Ces animaux passent dans ces lieux au mois de juillet & août pour s'y reposer, peupler, mettre bas leurs petits & les élever.

Dans les autres saisons ils se retirent sur les bords des terres des Kamtschadales; les poissons, les veaux, les loutres & autres animaux leur servent de nourriture. Les plus vieux ne mangent point ou fort peu dans les mois de juin & de juillet, tems auquel ils deviennent fort maigres, quoiqu'ils l'employent à se reposer & à dormir.

Nous aurions pû donner ici la figure du Lion marin, telle qu'elle se trouve d'après nature dans le *Voyage de Georges Anson* & dans l'*Histoire générale des voyages*, tome 11, pag. 134, édit. *in*-4°. mais comme ces ouvrages sont entre les mains de tout le monde, nous y renvoyons le Lecteur; nous ajouterons seulement ce que le célebre Voyageur que nous venons de nommer rapporte de ces animaux : morceau court & intéressant, servant à confirmer ce qu'on vient de lire & à compléter l'histoire.

Les Lions marins, dans toute leur taille, peuvent avoir depuis douze jusqu'à vingt pieds de long, & depuis huit jusqu'à quinze de circonférence. Ils sont si gras qu'après avoir fait une incision à la peau, qui n'a qu'un pouce

ɔaiſſeur, on trouve au moins un
d de graiſſe avant que de parvenir
. chair ou aux os. La graiſſe des
; gros fournit juſqu'à cent vingt-
galons d'huile ; il ne laiſſent pas
:re ſi ſanguins, qu'en leur faiſant
profondes bleſſures dans pluſieurs
lroits, on voit ſortir, avec beau-
p de force autant de fontaines de
g. Pour en déterminer la quantité,
en tua d'abord un à coup de fuſil,
ui ayant enſuite coupé la gorge, on
ſura le ſang qui en ſortoit, il s'en trou-
deux barriques pleines, outre celui
reſtoit encore dans les veines. Ces
maux ont la peau couverte d'un
l court, de couleur tannée claire;
is leur queue & leurs nageoires,
leur ſervent de pieds, ſont noirâ-
. Les extrémités de leurs nageoires
:eſſemblent pas mal à des doigts, qui
t armés chacun d'un ongle, &
ıts enſemble par une membrane
ne s'étend pas juſqu'au bout. Ou-
la groſſeur qui les diſtingue des
.ux marins, ils en different encore,
-tout les mâles, par une eſpece de
ıſſe trompe qui leur pend du bout
la mâchoire ſupérieure, de la lon-

gueur de cinq ou ſix pouces. Cette partie ne ſe trouve pas dans les femelles, ce qui les fait diſtinguer des mâles au premier coup d'œil, outre qu'elles ſont beaucoup plus petites. Les Matelots Anglois donnoient le nom de *bacha* au plus gros mâle, parce qu'il étoit toujours accompagné d'un nombreux ſerrail. Ces animaux ſont de vrais amphibies. Ils paſſent tout l'été dans les flots, & l'hyver à terre. C'eſt dans la ſeconde de ces deux ſaiſons qu'ils s'accouplent & que les femelles mettent bas. Leurs portées ſont de deux petits, qui naiſſent de la grandeur d'un veau marin, & qui ſucent les mammelles de leur mere.

Les Lions marins, pendant tout le tems qu'ils ſont à terre, vivent de l'herbe qui croît ſur les bords des eaux courantes; & le tems qu'ils ne paiſſent pas, ils l'employent à dormir dans la fange. Ils paroiſſent d'un naturel fort peſant, qui les rend difficiles à réveiller; mais la nature leur apprend à placer en ſentinelle autour d'eux des mâles qui ne manquent jamais de les éveiller, lorſqu'ils voyent approcher quelque homme de la horde. Leurs cris ſont

si bruyans & d'un ton si varié, qu'ils sont fort propres à donner l'alarme.

Tantôt on les entend grogner comme des pourceaux, & d'autres fois hennir comme des chevaux vigoureux ; ils se battent souvent entr'eux, sur-tout les mâles, & le sujet ordinaire de leurs divisions est quelque femelle. Les Anglois furent un jour surpris à la vûe de deux de ces animaux, qui leur parurent d'une espece toute nouvelle ; mais ils reconnurent que c'étoit deux mâles, défigurés par les coups de dents qu'ils s'étoient donnés, & par le sang dont ils étoient couverts. Celui qu'ils nommoient le bacha sembloit n'avoir acquis son nombreux serail & la supériorté sur les autres mâles, que par ses victoires ; les blessures dont il portoit les cicatrices rendoient témoignage du nombre & de la grandeur de ses combats. Les meilleures parties de ces animaux sont le cœur, & sur-tout la langue que les Anglois trouvoient préférable à celle du bœuf. Il est d'autant plus facile de les tuer, qu'ils sont presqu'également incapables de se défendre & de fuir. Dans la pesanteur de leur marche, on voit

flotter sous leur peau un amas de graisse mollasse, au moindre mouvement qu'ils veulent faire. Cependant il faut se garder de leurs dents; tandis qu'un Matelot en écorchoit tranquillement un jeune, la mere se jetta sur lui lorsqu'il s'en défioit le moins, & lui prit la tête dans sa gueule. La morsure fut si forte qu'il en eut le crâne fracassé, & tous les soins du Chirurgien ne purent lui sauver la vie.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ALLEMAGNE.

I.

HISTORIA medica trium morborum qui anno 1760 frequentissimè in Nosocomio mihi occurrebant; cui adjecta est notabilium observationum anatomicarum decas. Auctore Jo. Georg. Hasenohrl, *Nosocomii Hispanici Medico ordinario. Vindobonæ, typ.* J. Th. Trattner, 1761.

« HISTOIRE médicale de trois maladies qui ont regné dans un Hôpital de Vienne pendant l'année 1760; suivie de quelques observations anatomiques très-remarquables. Par *J. Georg. Hazenohrl*, Médecin ordinaire de l'Hôpital Espagnol. A Vienne, chez *J. Th. Trattner*, 1761. 110 pag. *in*-12. »

LEs trois maladies dont l'Auteur donne la description & le traitement dans ce petit ouvrage, sont : une

fievre inflammatoire en général, une inflamation du bas-ventre, & une fievre catharreuse, bénigne ou maligne; ce n'est pas que ces maladies fussent les seules qui ayent regné à Vienne dans le même tems; mais il s'est attaché à celles-là, parce qu'elles ont été plus fréquentes, plus dangereuses, & qu'elles demandoient une attention particuliere de la part du Médecin.

L'ouvrage que nous annonçons nous a paru fait avec méthode, & conforme aux bons principes de la Médecine qui, comme la Physique, ne s'enrichira & ne s'éclairera que par les expériences. M. Hasenohrl ne s'attache à aucun systême; il n'offre aux Médecins ni de nouvelles méthodes ni de nouvelles théories; on retrouve dans sa pratique les principes de la Médecine ancienne, c'est-à-dire de celle d'Hypocrate. Les observations anatomiques qui terminent cette brochure nous ont paru utiles par leur objet, faites avec soin & présentées avec exactitude.



II.

Maximiliani Hell, *è Soc. Jesu Astronomi regii-cæsarei, in Universitate Vindobonensi, Observationes astronomicæ anni* 1760, *&c.* 1761, *Viennæ* in-8°. *pag.* 96. Trattner.

Ce recueil d'observations annuelles est le quatrieme que le P. Hell publie depuis qu'il professe les Mathématiques dans l'Université de Vienne. Il contient les observations choisies de cet Astronome, c'est-à-dire celles dont la publication intéresse particulierement la Géographie & la Navigation. L'Auteur se réserve de publier dans un autre tems celles qu'il fait journellement pour rectifier la théorie des planetes. On trouvera donc ici les observations de l'éclipse de soleil du 12 Juin, & celle de lune du 22 Novembre de l'année derniere, plusieurs observations des Satellites de Jupiter, moins nombreuses cependant que celles qui avoient été publiées les années précédentes à cause du ciel peu favorable dont les Astronomes de Vienne ont joui pendant l'année derniere, des

conjonctions de la lune avec des étoiles fixes & quelques occultations d'étoile par cette planete ; enfin un grand nombre de conjonctions de planetes avec des étoiles fixes ou avec d'autres planetes. Plusieurs de ces observations ont été faites en même tems par le P. Mako & Kain, Jésuite, par M. l'Abbé Lysogorsky, & par M. Sambach, Peintre habile de cette ville, dont on trouve aussi dans ce Recueil quelques observations faites dans le fauxbourg de Spittelberg où il demeure.

A ces observations est jointe la description de la méthode que le P. Hell employe pour observer fréquemment la position des planetes. Il recherche d'abord dans ses éphémérides quelle est l'étoile fixe dans le parallele de laquelle se trouve (à 20 ou 30 minutes près) la planete qu'il veut observer, il examine aussi leurs différences d'ascension droite ; cela fait, si la planete est plus occidentale que l'étoile, il dirige une lunete garnie de son micrometre, vers cette planete, ensorte qu'elle parcoure le fil immobile du milieu. Il laisse ensuite l'instrument dans sa position, & il attend l'ar-

rivée de l'étoile dans le champ de la lunette. Enfin, au moyen du micrometre, il détermine la distance de l'étoile au fil parcouru par la planete, & il prend les momens de l'arrivée de la même étoile au fil incliné de 45° & au fil perpendiculaire. Ces choses donnent, ainsi que l'on sait, moyennant quelques corrections que la différence de réfraction peut rendre nécessaires, les différences d'ascension droite & de déclinaison entre la planete & l'étoile fixe. Si celle-ci étoit la plus occidentale, ce seroit elle qui devroit parcourir le fil immobile du milieu dans le micrometre.

Le P. Hell a voulu, ajoute-t-il, décrire cette maniere simple d'observer, afin de relever le courage de ceux pour qui l'Astronomie a des charmes, & dont les facultés n'égalent pas le zele. Il remarque, à l'occasion du grand nombre d'instrumens dont feu M. *Marinoni* avoit autrefois muni son observatoire, & dont Leurs Majestés Impériales ont depuis enrichi celui de l'Université, qu'il n'en a pas retiré un avantage proportionné à ce qu'ils ont coûté. Il y a, dit-il, dans ce magni-

sique appareil d'instrumens plus de luxe que d'utilité, & il exhorte les Amateurs d'Uranie à se persuader que cette Déesse, quoique née & élevée dans des maisons royales, ne dédaigne point d'humbles toits, lorsqu'elle y trouve du zele & de l'assiduité : *Ut sciant regalibus quamvis natam enutritamque Ædibus, Uraniam humiles etiam non spernere Pastorum casas, modò in his cupidum reperiat Endymionem.*

III.

M. *Storck* vient de publier la seconde partie de son ouvrage sur les usages de la ciguë dans la médecine. (*Voyez le Journal de* 1760.) Il y prouve par de nouvelles observations l'utilité de cette plante, non-seulement dans les cas dont il a déja fait mention, mais encore dans un grand nombre d'autres maladies. Cette seconde Partie se débite, ainsi que la premiere, chez *J. T. Trattner*, qui annonce qu'on doit incessamment la traduire en François.

IV.

HISTORIA medica morbi epidemici, seu febris petechialis quæ ab anno

1757 *ferè finiente ad annum* 1759, *Viennæ grassata est, cui adjecta notabilium observationum academicarum decas, auth.* Joann. Georg. Hazenohrl, *Nosocomii Hispanici Medico.* 1760. *in-8°.* Trattner.

Voici encore deux ouvrages de Médecine, l'un & l'autre de M. de Haen; le premier,

V.

Antonii de Haen, *G. A. ac Med. pract. in Univ. Viennensi, Professoris primarii, theses sistentes febrium divisiones, natamque ea de causa, de miliaribus ac petechiis cœterisque febrilibus exanthematibus dissertationem, &c. Viennæ, in-8°.* 1760. Trattner.

L'Auteur pense que les fievres pourprées & autres semblables, lesquelles regnent si fréquemment en Autriche & en Hongrie, sont principalement occasionnées par la maniere de traiter les malades, & ne doivent leur naissance qu'à une mauvaise méthode. Il appuie ce sentiment sur des expériences & des faits qui méritent l'at-

tention des gens de l'art. Le second ouvrage de cet Auteur porte pour titre :

V I.

Ant. de Haen, *S. C. R. A. M. Consiliarii & Archiatri*, &c. *Pars quinta, rationis medendi in Nosocomio practico quod in gratiam & emolumentum Medicinæ studiosorum condidit* MARIA THERESIA *Aug. Rom. Imp. Viennæ. in-8°.* 1760. *apud. Herm. Jos. Krachten.*

Cet ouvrage contient des observations intéressantes, c'est pourquoi on le fera connoître incessamment.

V I I.

Le P. *Scherfer*, Jésuite, a publié une traduction Latine des *Leçons élémentaires de méchanique de M. l'Abbé de la Caille, de l'Académie Royale des Sciences de Paris*, &c. & *Professeur de Mathematiques au College Mazarin; sur l'édition de 1757, & avec les corrections communiquées par l'Auteur même.* Cet ouvrage qui est *in-8°.* imprimé

primé chez *Trattner*, se trouve à Vienne, à Prague & à Trieste. Il paroît par une courte préface que l'Auteur de cette traduction a déja fort avancé celle des autres ouvrages de M. l'Abbé de la Caille.



SUISSE.

I.

ZURICH.

CLEMENTINA von Porretta; ein Traverspiel von dem verfasser der Lady Johanna Gray. *Bey* Orell *und Compagnie*, 1760.

« CLEMENTINE de Porette, Tragé- » die, par l'Auteur de *Jeanne Gray*. » Chez *Orell* & Compagnie. 1760 ».

C'EST au génie fécond & vigoureux de M. Wieland que l'Allemagne doit cette piece vraiment dramatique. Le sujet est tiré de l'histoire de Grandisson. Clementine, au retour du Chevalier dont elle est éperdument amoureuse, recouvre sa santé & ses sens ; elle obtient de ses parens la permission d'épouser Grandisson ; mais tout-a-coup allarmée par un scrupule trop delicat qui lui fait craindre pour le salut de son ame, elle congédie son amant, & se retire dans un Cloître.

M. Wieland observe dans sa préface que ce caractere est tout neuf; rien n'égale le pathétique & l'intérêt qui regnent dans les combats que Clementine se livre à elle-même pour détruire l'amour dont elle brûle pour le Chevalier qui est Protestant. Toute cette Tragédie est écrite admirablement.

II.

ELECTRA, oder die gerechte ubelthat, ein Traverspiel. Bey Orell *und Compagnie.* 1760.

« ELECTRE, ou le Juste forfait, Tragédie de M. *Bodmer*. Chez *Orell* & Compagnie. 1760 ».

Le plan de M. Bodmer a beaucoup de ressemblance avec celui qu'ont suivi Sophocle & de Crebillon en traitant le même sujet. Oreste y est présenté comme le meurtrier du fils d'Agamemnon, & par ce moyen il trouve accès auprès de Clytemnestre & d'Egiste. Notre Auteur diminue en quelque sorte l'atrocité du crime d'Oreste, en donnant à Clytemnestre le ca-

ractere le plus méchant & le plus détestable ; d'ailleurs l'Oracle a parlé ; c'est Apollon lui-même qui conduit la main du malheureux Oreste, & qui lui fait enfoncer le poignard dans le sein de sa coupable mere : l'Auteur a adouci le caractere d'Electre.

I I I.

ULYSSES Telemachs sohn, ein Traverspiel, bey Gessnern. 1760.

» ULYSSE, fils de Telemaque, Tragédie, chez *Gessner*. 1760 ».

CETTE Tragédie, qui est encore de M. Bodmer, n'est proprement qu'une imitation de l'*Œdipe* de Sophocle.

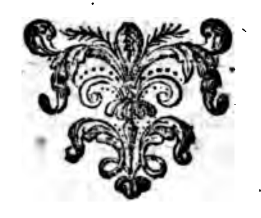
I V.

VIERTER und sechster gesang der Ilias, in hexametern uberſetzt, bey Orell *und Compagnie*. 1760.

» QUATRIEME & sixieme chants de » l'Iliade, traduits en vers hexametres, chez *Orell* & Compagnie. » 1760 ».

ON s'est appliqué dans cette traduction à transporter dans la Langue

allemande toutes les hardiesses, tous les procédés, en un mot toute la maniere d'Homere. Le Traducteur a employé le vers hexametre non-seulement parce qu'il est le plus majestueux & le plus sonore, mais parce qu'il admet des libertés & quantité d'épithetes qui ne sauroient entrer dans les vers iambes. On se propose de traduire toute l'Iliade.



ANGLETERRE.

I.

OBSERVATIONS upon the best nursery of the infants. London, Johnston.

« OBSERVATIONS sur la maniere » d'élever les petits enfans. »

CE petit ouvrage, qui ne contient que 23 pages *in*-8°. renferme des préceptes utiles, qui paroissent le résultat d'une longue suite d'expériences. L'importance de l'objet mérite qu'on en fasse connoître les plus essentielles.

Un enfant qui vient au monde est une masse informe & presque toute ronde. La nourrice doit aider la nature à donner au corps la forme qui lui convient.

Pendant le premier mois l'enfant doit être couché sur un matelat mince que la nourrice tiendra sur ses genoux, en observant de ne le lever que rarement. Tenir un enfant debout avant

le second mois, gâte la vue, en faisant découvrir le blanc de l'œil dans la partie supérieure.

Il faut frotter tous les jours les jambes de l'enfant, sur-tout en-dedans, la poitrine, les genoux, la cheville du pied, avec la main échauffée ou avec de la flanelle; ces frictions facilitent la circulation & la transpiration, aident au développement des parties & entretiennent la propreté, très-nécessaire à la santé.

Il faut tenir les jambes de l'enfant écartées & lui faire changer de posture aussi souvent qu'on pourra. On peut commencer à le faire marcher sur un tapis ou une couverture dès l'âge de trois mois, & la nourrice doit le soutenir par les hanches, afin que le mouvement en marchant vienne de cette partie.

Il est essentiel d'exercer un enfant en plein air; dans les villes il est dangereux de les tenir dans des lieux trop chauds; on ne sauroit leur laisser prendre trop d'air.

Le défaut d'exercice produit les têtes trop grosses, les articulations foibles & nouées, les poitrines étroites &

beaucoup d'autres inconvéniens dangereux.

Il faut laver continuellement le corps d'un enfant, sur-tout au col & aux oreilles : on doit se servir d'abord d'eau chaude, jusqu'à ce qu'il puisse non-seulement supporter, mais qu'il préfere d'être baigné dans l'eau froide.

Il est bon de lever les enfans de bon matin, pourvu qu'ils s'éveillent d'eux-mêmes, mais il ne faut jamais interrompre leur sommeil, & il est essentiel de s'assujettir à des heures réglées dès le commencement.

Après les six premiers mois on peut donner aux enfans le lait, des bouillons légers & d'autres alimens sains & faciles à digérer.

Il faut avoir grand soin de faire faire aux enfans un exercice constant, & de les tenir toujours dans des postures convenables au développement du corps.

Il est nécessaire de mettre deux bonnets sur la tête de l'enfant, jusqu'à ce qu'il ait la plus grande partie de ses dents. On ne devroit jamais se servir de lisieres, jusqu'à ce qu'il marche seul & se tienne bien droit.

II.

L'ANGLETERRE n'a pas été plus heureuse qu'une grande partie de l'Europe, où le tems peu favorable n'a permis de voir Venus que long-tems après le lever du Soleil. Cet astre fut ici couvert d'épais nuages jusqu'à sept heures du matin. Le tems s'étant enfin éclairci, on fit les observations suivantes. Le tems de chacune est réduit à celui de l'observatoire de Greenwich. Nous commençons par ce dernier.

A l'observatoire de Greenwich.

Le Docteur Bradley étant malade, l'observation fut faite à Greenwich par M. Bliss, Professeur de Géométrie à Oxford; par M. Birch, Secretaire de la Société Royale, & par M. Green, adjoint de M. Bradley.

Le moment du contact interne de Venus avec le Soleil a été déterminé unanimement par les trois Observateurs à . . . . 8h. 19′ 00″ t. app.
& le contact externe à 8 37 9

Un des Observateurs s'est écarté des autres d'une ou deux secondes.

Les instrumens employés par ces trois Astronomes étoient, une lunette de quinze pieds de longueur, qui grossissoit cinquante-cinq fois; un télescope de quinze pouces de foyer, grossissant à-peu-près autant, & un autre télescope de vingt-quatre pouces de foyer, qui augmentoit cent vingt fois les objets.

Comme l'air étoit un peu troublé par les vapeurs, on voyoit sur les bords de Venus & du Soleil des ondulations. Le diametre apparent de cet astre, mesuré avec le nouveau micrometre objectif adapté au télescope de deux pieds, parut de 57″, & le diametre du Soleil de 31′ 36″.

A Londres, à l'hôtel de Saville.

Le Docteur Bevis & M. Short, qui avoient été invités par le Duc d'York à faire l'observation en sa présence, déterminerent avec un télescope de deux pieds de foyer, qui grossissoit cent quarante fois, le contact interne à . . . . 8h. 18′ 52″
& l'externe à . . . 8 37 5

M. Short détermina aussi plusieurs moindres distances du bord de Venus à celui du Soleil, par le moyen du nouveau micrometre objectif. Il trouva avec ce même micrometre le diametre apparent de Venus, de 59″, & le diametre vertical du Soleil de 31′ 31″. Le diametre apparent de Venus avoit été mesuré avant le passage, & l'a été depuis comme il suit :

Le premier mai il étoit de . . .	$37''\frac{6}{10}$
le 8, ...	$42\ \frac{7}{10}$
le 20 juin, ...	$51\ \frac{5}{10}$
le 5 juillet, ...	$41\ \frac{8}{10}$

La différence de longitude entre l'hôtel de Saville & Greenwich qui est plus oriental, est de 30″.

Au château de Sherburn, demeure de Mylord Maclesfield,

Le Docteur Hornsby a observé avec une lunette de douze pieds de foyer, qui augmentoit environ cinquante-cinq fois les objets, & il a vu le contact interne à . . . . . . 8h. 19′ 11″
& le contact externe à . 8 37 18

Le diametre apparent de Venus, mesuré avec un micrometre ordinaire, adapté à la même lunette, a été trouvé

de 56″, & celui du Soleil, dans le sens perpendiculaire à l'Equateur, de 31′ 35″.

A Londres, dans la place de Spithal.

M. Canton, auteur de cette observation, s'est servi d'un télescope de dix-huit pouces de foyer, grossissant cinquante-cinq fois, & a vu le contact interne à . . . . 8h. 18′ 58″
& la sortie totale à . . . 8 37 21

La différence de longitude avec Greenwich qui est plus oriental, est de 16″ ½.

A Londres, dans la rue de Cecile.

Le Docteur Heberden, au moyen d'un télescope grossissant environ quatre-vingt-dix fois, a observé le contact interne à . . . . 8h. 18′ 56″

A Hackney.

Le moment du contact interne observé par M. Ellicot, est arrivé à 8h. 18′ 55″.

M. Dollond, qui a observé dans le même quartier, a trouvé la durée du passage de 18′ 16″.

Dans le Comté de Cornouailles.

Un Obſervateur établi à Leskeard, & que le Docteur Bevis dit très-verſé dans l'art d'obſerver, & fourni de bons inſtrumens, a vu le contact intérieur à . . . . . . 8*h.* 00′ 20″ *t. app.* & la ſortie totale à 8 19 23.

La latitude de ce lieu eſt de 50° 26′ 40″, & la longitude occidentale à l'égard de S. Paul de Londres, de 0° 17′ 5″.

Cet Obſervateur a trouvé, avec un micrometre de la nouvelle conſtruction, dont étoit garni ſon téleſcope qui avoit dix-huit pouces de foyer, le diametre apparent du Soleil de 31′ 31″, & celui de Venus de 59″.

Les différences qu'on trouve entre ces obſervations ne doivent point étonner : c'eſt pour en rendre raiſon, qu'on a eu ſoin de faire mention des inſtrumens dont ſe ſont ſervis les différens Obſervateurs ; car les différences des lunettes & des téleſcopes, celles des yeux des Obſervateurs, l'état de l'air, l'habitude même d'obſerver, ont dû néceſſairement occaſionner dans la détermination des momens du contact,

des différences qu'il n'eſt pas encore poſſible de ſoumettre à des équations; on remarquera ſeulement que des deux contacts, celui qui a pu être obſervé avec le plus d'exactitude, eſt l'intérieur, & que par cette raiſon il eſt avantageux de faire uſage de celui-là préférablement à l'autre, pour les déterminations auxquelles le paſſage de Venus doit ſervir.

On attend avec impatience les obſervations qui ont dû être faites par les Aſtronomes envoyés à l'iſle de Sainte-Hélene. Ces ſavans Obſervateurs y feront encore un ſéjour de quelque durée, tant pour les obſervations projettées par M. Masklyne pour déterminer la parallaxe de Syrius, que pour la détermination de la longitude préciſe de l'iſle de Sainte-Hélene, détermination ſans laquelle on ne tirera de cette obſervation de Venus aucun avantage. C'eſt pourquoi tous les Aſtronomes ſont invités à obſerver avec le plus d'aſſiduité qu'il leur ſera poſſible, les phénomenes que préſentent les Satellites de Jupiter.

III.

UN Aſtronome établi à Saint-Neot dans le Huntingdonshire, a écrit, au ſujet du dernier paſſage de Venus, une Lettre en date du 6 juin dernier, dont voici un extrait qui a été inſéré dans le *London Evening-poſt* des 16-18 juin de cette année.

« Le ciel ayant été nébuleux ce matin jusqu'à près de cinq heures & demie, je ne pus ſatisfaire plutôt ma curioſité ſur le paſſage de Venus, attendu depuis ſi long-tems. Pendant que j'obſervois ce paſſage & que je conſidérois avec attention le diſque du Soleil, j'apperçus un *phénomene* qui par ſon mouvement décrivoit une courbe fort différente de celle que parcourent les taches du Soleil. Cette obſervation me fit naître une idée, ſavoir, que ce pouvoit être un Satellite de Venus; car il me parut que ſon mouvement avoit Venus pour centre, & au moyen de mon téleſcope je reconnus qu'il décrivoit la même ligne que la pla-

» nete Venus, mais seulement plus » voisine de l'Ecliptique (*to make near » the same transit as the planet Venus, » but nearer to the Ecliptick*). Sans » doute que les Philosophes s'étonne- » ront que cette planete secondaire » n'ait pas été découverte jusqu'ici, à » l'aide de tant de bons instrumens » dont les Astronomes sont pourvus. » Mais la raison m'enseigne que si la » Terre étoit à la place de Venus, son » Satellite (la Lune) ne seroit pas » plus aisé à voir que celui de Venus. » Je ne doute point que l'Auteur tout » puissant & infiniment sage de l'uni- » vers n'ait fait ce Satellite moins » dense que ceux de la Terre, de Ju- » piter & de Saturne, & moins propre » à réfléchir la lumiere, à cause de » son voisinage du Soleil. Il pourroit » aussi se faire que ce Satellite, à l'ins- » tar de la Lune, tournât toujours la » même face du côté de Venus, & » qu'une partie de sa surface fût obs- » cure & peu propre à réfléchir la lu- » miere assez vivement pour frapper » nos organes.

» La fin du passage est arrivée à 8h

» 51', & la sortie du Satellite à 9' 9",
» tems apparent ».

Cette observation singuliere & assez bien détaillée de l'Habitant de Saint-Neot, est d'autant plus remarquable que par l'exposition ci-dessus on voit qu'il n'a eu aucune connoissance de celles de MM. Cassini, de M. Short en 1740, & des dernieres faites tout récemment à Limoges, suivant les deux Mémoires intéressans qui nous sont parvenus; ensorte qu'on ne sauroit dire que l'envie de voir lui ait fait illusion.

I V.

M. Miller, connu par son *Dictionnaire du Jardinier*, a publié depuis peu un ouvrage intéressant de Botanique, dont le titre est : *Figures of the mort beautifull, vsefull, and uncommon Plants, described in the* Gardener's Dictionary, *in three hundred copper-plates, &c.* c'est-à-dire : « Les figures
» des Plantes les plus belles, les plus
» utiles & les plus rares qui sont dé-
» crites dans le *Dictionnaire du Jardi-*
» *nier*, représentées en trois cens plan-

» ches en taille-douce, sur des des-
» sins d'après nature, & enluminées;
» avec les caracteres de leurs fleurs &
» de leurs pystilles, lorsqu'elles sont
» parvenues à leur derniere perfec-
» tion. On y a ajouté leurs descrip-
» tions & les classes auxquelles elles
» appartiennent, suivant les méthodes
» de Ray, de Tournefort & de Lin-
» naeus. Par M. *Philippe Miller*, Mem-
» bre de la Société Royale, de l'Aca-
» démie Botanique de Florence, Di-
» recteur du jardin de la Compagnie
» des Apothicaires de Londres à Chel-
» sea. Londres, 1760. 2 vol. *in-foli*
» chez *Rivington*, *Millar*, &c. 60 liv. »

Cet ouvrage mérite, à ce qu'on nous dit, de décorer les cabinets des curieux en Botanique, & sur-tout de ceux qui aiment à cultiver des plantes rares.

V.

VENUS on the Sun, &c.

« VENUS sur le Soleil, traité où l'on
» trouve une explication de la cause
» de ce phénomene, des différentes
» méthodes employées par les Astro-

» nomes pour en calculer la durée
» & les phases, ainsi que de la ma-
» niere de déduire de ce passage la
» parallaxe du Soleil, avec la théo-
» rie du mouvement de cette pla-
» nete & les dimensions du système
» solaire. Par M. *Benjamin Martin.*
» Lond. 1761, *in*-4°. fig. *Owen.* »

L'exposition de ce titre suffit pour donner une idée de cet Ecrit, duquel les Astronomes de profession, à ce qu'on nous assure, tireront peu d'utilité. L'Auteur ne paroît pas s'être proposé un objet plus étendu que dans sa *Grammaire des Sciences philosophiques*, ouvrage plutôt consacré à l'instruction des gens du monde qu'à celle des Savans.

V I.

LECTURES on select subjects in Mecanics, Hydrostatics, Pneumatics and Optics, with the uses of the globes; the art of Dialing, and the Calculation of mean-times of new-Moons and Eclipses. By James Ferguson. *Lond. in*-8°. Millar.

» LEÇONS sur différens sujets choisis

» de Méchanique, d'Hydrostatique,
» de Pneumatique & d'Optique,
» avec l'usage des globes; un traité
» de Gnomonique & la maniere de
» calculer les tems moyens des nou-
» velles & pleines Lunes & des
» Eclipses. Par M. *Jacques Fergu-*
» *son*. 1760, Lond. *in*-8°. avec 33
» planches. *Millar* ».

M. Ferguson a mis dans cet ouvrage la même clarté & la même méthode qui font le mérite de ses autres productions.

Fin du Journal d'Août.

TABLE DES ARTICLES.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

TABLE DES MATIERES,

Par ordre des Langues.

ALLEMAGNE.

ANGLETERRE.

CHINE.

ITALIE.

RUSSIE.

FAUTES à corriger dans le volume de Juillet.

Pag. 187, lig. 2, lisez *hohen-friedberg*; lig. 3, lisez *czaslau*.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, le JOURNAL ETRANGER du mois d'Août. Cet Ouvrage périodique, qui embrasse toute la Littérature de l'Europe, me paroît de plus en plus digne des suffrages du Public. Les extraits sont faits avec goût, & semés de réflexions propres à répandre un nouveau jour sur les matieres qui en sont l'objet. Il y regne d'ailleurs une critique sage & qui est également éloignée de la passion & de l'adulation. A Paris, ce 19 Août 1761.

DEPASSE.

De l'Imprimerie de LOUIS CELLOT rue Dauphine.

